This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

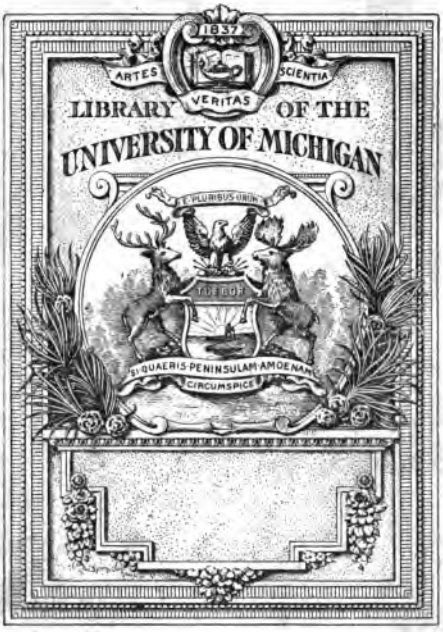
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

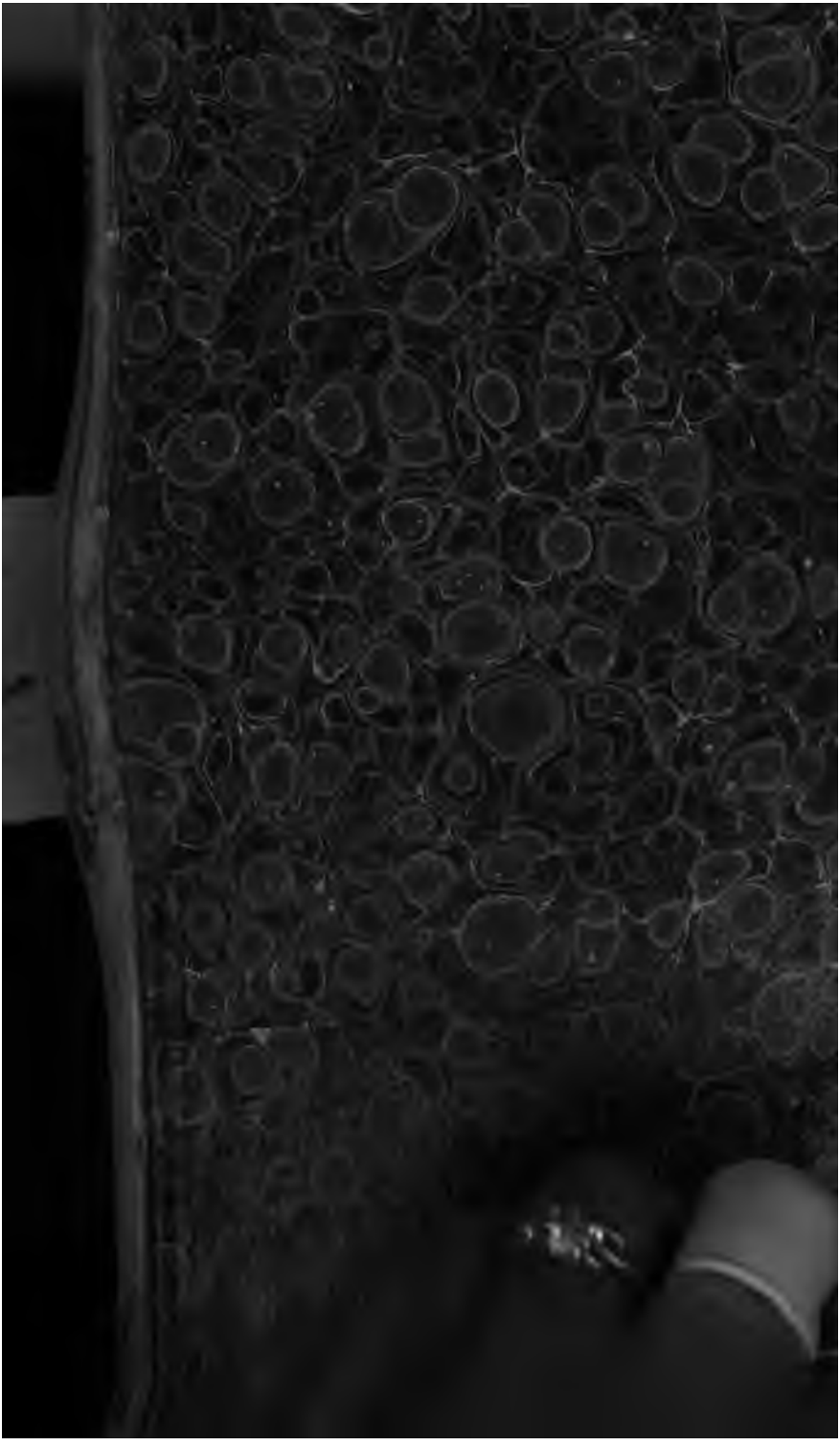
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B 1,004,945

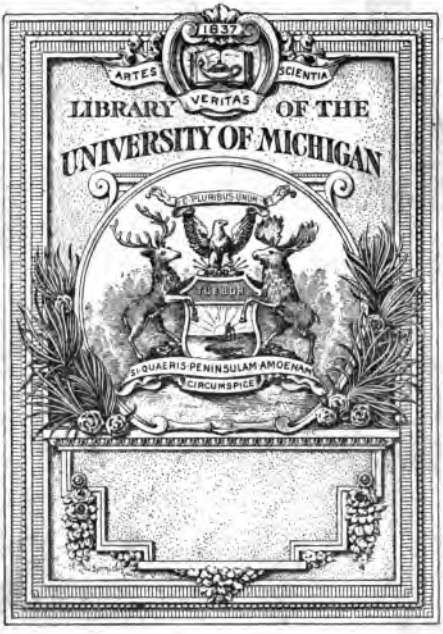

1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

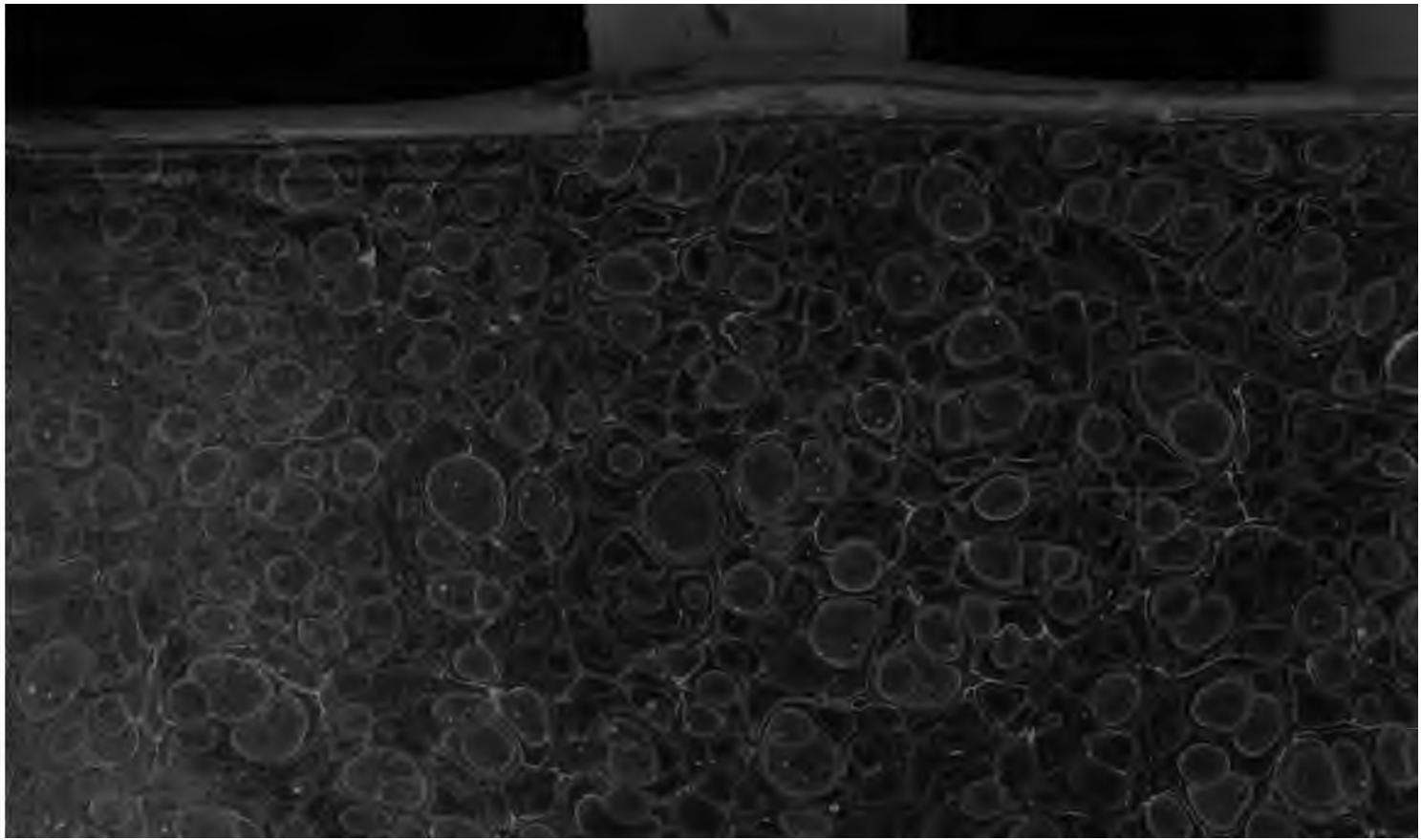


PROVERBES

DRAMATIQUES.

TOME DEUXIÈME.


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



LTO
183E

PROVERBES

DRAMATIQUES.

TOME DEUXIÈME.

PARIS. — IMPRIMERIE LE NORMANT, 8, RUE DE SEINE.

PROVERBES

DRAMATIQUES

PAR M.

THÉODORE LECLERCQ.

Nouvelle Édition,

ORNÉE DE GRAVURES EN TAILLE-DOUCE,
D'APRÈS LES DESSINS DE MM. JOHANNOT ET AUTRES ARTISTES DISTINGUÉS.

TOME DEUXIÈME.

PARIS.

AIMÉ ANDRÉ,
LIBRAIRE-ÉDITEUR,
1. RUE CHRISTINE.

LADRANGE,
LIBRAIRE-ÉDITEUR,
19. QUAI DES AUGUSTINS.

M DCCC XXXV.

LA

JOURNÉE DIFFICILE,

OU

AIDE-TOI, LE CIEL T'AIDERA.

220483

PERSONNAGES.

MONSIEUR LEBON.
MADAME LEBON.
GUSTAVE, leur fils.
MADAME LEDOUX, } leurs filles.
CÉCILE, }
MONSIEUR LEDOUX, leur gendre.
MIMI LEDOUX, leur petite-fille.
MONSIEUR BLANCHET.
FRÉDÉRIC, neveu de M. Lebon.

La scène se passe à Paris, dans la maison de M. Lebon.

Le théâtre représente un salon.

Alfred Johannot — Blanchard Sculp.

Mlle LEBON.

DONNE LA MAIN À TON COUSIN.

La Journée Difficile. Sc. XIV.

LA

JOURNÉE DIFFICILE.

SCÈNE I.

M. BLANCHET, seul.

J'ÉCRIRAIS d'avance ce qui se passera le jour de saint Rigobert dans la maison de mon ami Lebon, dont c'est la fête. En ma qualité de poète de la famille et chargé de célébrer le patron, on m'introduit dans cette pièce en attendant madame Lebon, qui se cache toujours de son mari pour parler avec moi de ce qu'elle appelle nos petites affaires. Elle va me demander si je suis content de mes couplets, et s'ils sont aussi jolis que ceux de l'année précédente; elle me priera ensuite d'engager monsieur Lebon à sortir sans qu'il se doute de rien, afin qu'elle ait le temps de faire les apprêts de la surprise qu'elle lui prépare, et qui est toujours la même tous les ans. Je sais tout cela, je ne puis m'empêcher d'en rire, et cependant il y a quelque chose de si respectable dans l'habitude, que je me ferais conscience de ne pas me prêter à ce qu'ils attendent de moi. Heureuses gens, dont on n'a pu corrompre la simplicité et qui ne connaissent

d'événemens importans que ceux qui se passent dans leur famille!

SCÈNE II.

M. BLANCHET, MADAME LEBON.

MADAME LEBON.

Ah! bonjour, monsieur Blanchet. Que vous avez donc de bonté de vouloir bien ne pas nous abandonner! J'avais bien peur que vous n'eussiez oublié nos petites affaires. Voilà plus de huit jours que je ne vous ai vu, et je n'osais pas vous écrire, de peur que monsieur Lebon ne me surprît et qu'il ne se doutât de quelque chose.

M. BLANCHET.

Vous ne deviez pas avoir d'inquiétude sur mon compte.

MADAME LEBON.

On dit que les gens d'esprit sont si distraits! Dites-moi, en confidence, vos couplets seront-ils aussi jolis que ceux de l'année dernière? C'est, au goût de mon fils, les plus jolis que vous ayez faits. Vous savez que je tiens par-dessus tout à ce que mon mari soit content.

M. BLANCHET.

Je crois qu'il le sera.

MADAME LEBON.

Oh! pour cela, j'en suis bien sûre aussi. Mais, monsieur Blanchet, j'ai une prière à vous faire.

M. BLANCHET.

Quelle prière?

MADAME LEBON.

Ce n'est pas de moi que cela vient, je n'ai pas assez de lecture pour cela; mais quelqu'un que vous ne connaissez pas, et qui a beaucoup d'esprit, m'a dit que je ne devrais pas permettre que l'on comparât ma fille aînée, madame Ledoux, à Vénus.

M. BLANCHET, riant.

Vous a-t-on dit pourquoi?

MADAME LEBON.

Oui, mais je l'ai oublié. Tout ce que je me rappelle, c'est qu'on prétend que ce nom-là ne convient pas à la femme d'un maître de forges.

M. BLANCHET, riant.

En effet, je n'y avais pas songé.

MADAME LEBON.

Vous voyez bien.

M. BLANCHET.

Cette personne a raison.

MADAME LEBON.

J'étais bien sûre que mon fils s'y connaissait.

M. BLANCHET.

C'est donc Gustave qui....

MADAME LEBON, déconcertée.

Ah! juste ciel, quelle imprudence j'ai faite! Ne lui en voulez pas au moins, monsieur Blanchet; c'est un si bon garçon, il vous aime tant! Il se mettrait au feu pour vous. Mais, dame, ça a reçu de l'édu-

cation, de sorte que c'est plus près regardant qu'un autre.

M. BLANCHET.

Je ne lui en veux pas du tout, et je répète qu'il a raison. Madame Ledoux est belle, Vénus dans son temps était belle aussi, voilà toute la comparaison que je voulais faire entre elles; mais je n'ai jamais prétendu établir de parallèle entre la conduite de ces deux dames.

MADAME LEBON.

J'en suis persuadée. A présent, monsieur Blanchet, comment allons-nous faire pour mon neveu Frédéric? Il n'a déjà pas osé se présenter à son oncle le jour de l'an; s'il ne le voit pas aujourd'hui, ce sera comme une rupture. Vous qui êtes un si bon ami, donnez-moi donc un conseil.

M. BLANCHET.

Est-ce que monsieur Lebon lui tient toujours rancune?

MADAME LEBON.

Toujours, monsieur Blanchet; et cela m'étonne d'autant plus que vous savez comme moi que monsieur Lebon n'a pas de fiel. Je ne sais ce qui lui est passé par la tête au sujet de cet enfant, il ne veut pas lui pardonner. Je conviens que c'est un petit ambitieux qui a dédaigné l'état de son père et qui n'a pas voulu suivre les conseils de mon mari; mais c'est du siècle, ça n'a pas nos idées. Il joue du violon, il fait des vers, ça se trouve mieux dans une administration que dans un comptoir, c'est tout simple.

M. BLANCHET.

Son oncle lui a-t-il fait des représentations au moins?

MADAME LEBON.

Oh! bien oui, monsieur Lebon faire des représentations! Il se contente de bouder. D'autant que Frédéric, comme vous savez, n'est pas trop manchot, il a réponse à tout; monsieur Lebon ne voudrait pas se compromettre vis-à-vis d'un petit raisonneur qui a bec et ongles. Voilà tout le secret de monsieur Lebon. Mais c'est bien triste de n'avoir qu'un neveu qui n'a plus ni père ni mère, et de ne pas le voir à sa table un jour comme celui-ci.

M. BLANCHET.

N'aviez-vous pas le projet de le marier avec Cécile?

MADAME LEBON.

Certainement. Ils s'aiment beaucoup; mais ma pauvre Cécile à présent ne sait plus trop sur quoi compter. Un employé!

M. BLANCHET.

Le voyez-vous quelquefois?

MADAME LEBON.

Tous les jours. Aussitôt que monsieur Lebon a tourné le coin de la rue, nous sommes sûrs de voir arriver Frédéric. Et, tenez, le voici.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, FRÉDÉRIC.

MADAME LEBON.

Est-ce que ton oncle est sorti?

FRÉDÉRIC.

Je ne crois pas; mais il y a si long-temps que je suis en sentinelle, que je n'ai pas pu y tenir.

MADAME LEBON.

Quelle imprudence! va-t'en! Un jour comme celui-ci, je ne veux pas que tu lui donnes d'humeur.

FRÉDÉRIC.

Mais, ma tante, vous ne savez pas comme il fait froid. Tous les ans, mon oncle est sorti à cette heure-ci. Est-ce qu'il serait malade?

MADAME LEBON.

Non; il se porte bien; mais va-t'en. Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines.

FRÉDÉRIC.

Suis-je assez malheureux, monsieur Blanchet! Je n'aime que cette maison-ci au monde, et j'en suis banni!

MADAME LEBON.

A qui la faute?

SCÈNE IV.

MADAME LEBON, M. BLANCHET, FRÉDÉRIC, CÉCILE.

CÉCILE.

Frédéric, je vous ai vu entrer, et je viens vous avertir que papa me suit.

MADAME LEBON.

Ah! sauve-toi bien vite.

M. BLANCHET.

Je vais aller au-devant de lui, et je l'empêcherai bien d'entrer dans cette chambre; mais n'en sortez pas que je ne vienne vous avertir.

MADAME LEBON.

Que vous êtes obligeant! C'est un grand service que vous me rendez. (M. Blanchet sort.) Et moi qui ai tant de choses à faire! Entendez-vous ce que vous dit monsieur Blanchet? Ne sortez pas d'ici pour quelque raison que ce soit. Je ne sais plus où j'en suis; je vais revenir.

(Elle sort.)

SCÈNE V.

FRÉDÉRIC, CÉCILE.

CÉCILE.

Eh bien, Frédéric, mettez-vous assez de trouble dans la maison?

FRÉDÉRIC.

Parce que tout est une affaire ici. Pourquoi ma

tante ne veut-elle pas que je voie mon oncle? Je ne suis pas un criminel.

CÉCILE.

Tenez, Frédéric, ne parlons pas de cela; vous savez que c'est notre condition. Si vous m'aimiez seulement comme on doit aimer une cousine, vous ne me feriez pas le chagrin que vous me faites.

FRÉDÉRIC.

Mais, ma chère Cécile, dites-moi ce que vous voulez que je fasse.

CÉCILE.

Il n'est plus temps à présent. D'abord, mon père ne reviendra jamais sur votre compte. Je ne dis pas qu'il ait raison; mais je me mets à sa place, et je pense qu'il doit avoir de l'humeur. En voulant vous élever au-dessus de votre famille, vous avez l'air de nous renier; il n'en est pas moins vrai qu'on peut être dans le commerce, et être un homme très-considéré.

FRÉDÉRIC.

Vous me regardez donc comme un bien grand personnage?

CÉCILE.

Pas encore; mais vous le deviendrez, comme toutes les personnes qui suivent la carrière des bureaux. En serez-vous plus heureux? Ah! Frédéric, que je voyais un autre avenir pour vous! Et moi, qui n'ai pas d'ambition, je trouvais que cet avenir valait bien celui que vous avez choisi.

FRÉDÉRIC.

Je n'ai pas vingt ans; à mon âge, on ne songe

guère à l'avenir. J'étais dans une position gênante chez le négociant où mon oncle m'avait placé; j'ai trouvé cet emploi, je l'ai pris d'autant plus volontiers que j'avais dans la tête un poème dont je n'aurais pas pu trouver le temps d'écrire un seul vers en restant comme j'étais, et qu'en trois mois de bureau j'ai achevé complètement.

CÉCILE.

Je ne savais pas cela; mais croyez-vous que ce serait une excuse à donner à mon père?

FRÉDÉRIC.

Au contraire : il faut bien nous garder de lui en parler. Mon oncle, dans ses idées, doit trouver que c'est du temps perdu que celui qu'on passe à composer un chef-d'œuvre; et vraiment mon poème est un chef-d'œuvre. Si vous saviez, ma petite cousine, combien vous m'avez inspiré de vers sublimes!

CÉCILE.

Moi?

FRÉDÉRIC.

On peut faire de jolis vers avec de l'esprit, mais de la véritable poésie, des vers comme les miens, il faut être amoureux.

CÉCILE.

Qu'il est dommage que mon père ne se connaisse pas en poésie!

FRÉDÉRIC.

Certainement, c'est bien dommage. Il faut en prendre son parti, et je suis déterminé à le fléchir aux dépens même de ma gloire. En suivant mes goûts,

j'aurais été à l'immortalité; je suivrai les siens, et je n'irai qu'à la fortune. Ah! Cécile, combien il faut que je vous aime!

CÉCILE.

Vous quitterez donc votre administration? Et si l'on ne trouvait pas à vous remplacer?

FRÉDÉRIC, riant.

On ne me remplacerait pas, ce serait la même chose.

CÉCILE.

C'est bien heureux. Puis-je annoncer cela à mon père?

FRÉDÉRIC, avec expression.

Oui, ma chère Cécile.

CÉCILE.

Tenez, Frédéric, croyez-moi, vous prenez un bon parti. Cette gloire dont vous parlez a bien des inconvéniens. Elle vous fait des envieux, souvent elle trouble le bonheur. Et puis, il n'y a pas de gloire qui ne soit contestée, au lieu qu'avec de la fortune on est tout ce qu'on veut : du moins c'est ce que dit mon père.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, MADAME LEBON.

MADAME LEBON.

Mon neveu, ton oncle est enfin déterminé à sortir; mais il pourrait passer par ici, va dans l'arrière-magasin, jusqu'à ce qu'on t'en fasse sortir.

FRÉDERIC.

Mais, ma tante...

MADAME LEBON.

Fais donc ce que je te dis, et ne nous expose pas de gaieté de cœur à une scène dont les suites sont incalculables.

FRÉDÉRIC.

J'obéis...

(Il sort.)

SCÈNE VII.

CÉCILE, MADAME LEBON.

MADAME LEBON.

Quelle journée! Dieu veuille qu'elle finisse mieux qu'elle n'a commencé!

CÉCILE.

Mais, maman, quel malheur nous est-il donc arrivé?

MADAME LEBON.

Eh bien, Frédéric qui est ici, et qui peut être rencontré par ton père; ensuite mille autres choses que tu ne sais pas. Marianne a la migraine : heureusement son dîner était en train; mais ce qui me fait le plus de chagrin, ce n'est pas encore cela.

CÉCILE.

Qu'est-ce que c'est donc?

MADAME LEBON.

Mon frère vient de nous écrire que nous ne devions

pas compter sur lui pour dîner. Ton père est furieux. Qu'est-ce qui peut l'empêcher de venir? Il faut que tout arrive à la fois; j'ai envoyé chez ta sœur pour l'engager à ne pas se faire attendre; il ne faudrait plus que cela pour nous achever.

CÉCILE.

Consolez-vous, maman. Si vous éprouvez des contrariétés, j'ai une bonne nouvelle à vous apprendre, et qui les dissipera, j'en suis persuadée : Frédéric renonce à être commis.

MADAME LEBON.

Est-il possible! Mais es-tu bien sûre?

CÉCILE.

J'en suis si sûre, que ce matin même je vais l'annoncer à mon père.

MADAME LEBON.

Non, mon enfant, il faut laisser ce soin-là à ton frère; ce sont de ces choses qui doivent se traiter entre hommes. Ce cher Frédéric! voyez donc ce que c'est que d'avoir un bon esprit! Pour moi, je n'en avais jamais désespéré.

SCÈNE VIII.

MADAME LEBON, CÉCILE, M. LEBON, M. BLANCHET.

M. LEBON.

Non, monsieur Blanchet, vous avez beau vouloir l'excuser, mon beau-frère ne vient pas dîner, parce

qu'il se regarde comme un grand seigneur depuis qu'il a exposé à l'industrie nationale.

MADAME LEBON.

On n'ôterait pas cela de la tête de monsieur Lebon.

M. LEBON.

C'est triste de voir qu'on ne change pas, et que tout change autour de soi. Je n'ai jamais voulu me lier que dans ma famille, parce que je m'imaginais que c'était une société pour la vie; j'ai toujours agi avec elle comme un bon parent doit le faire; ils m'ont tous trouvé chaque fois qu'ils ont eu besoin de moi. Qu'ont-ils à me reprocher? J'ai les idées de mon temps, il m'est impossible de suivre la mode, d'adopter des inventions dont je ne vois pas l'utilité; je me conduis comme je me conduisais il y a trente ans, et, comme je crois ne m'être jamais mal conduit, je ne vois pas pourquoi je changerais. Est-ce une raison pour m'abandonner?

M. BLANCHET.

Mais, monsieur Lebon, on ne vous abandonne pas. Monsieur votre beau-frère, qui n'a pu venir aujourd'hui, viendra peut-être demain. Tous les jours on a des affaires sur lesquelles on ne comptait pas. Il serait possible qu'il fût malade.

M. LEBON.

Je voudrais qu'il fût malade, parce que du moins il n'y aurait pas de sa faute. Il faut envoyer chez lui, ma femme. Il se donne tant de tourment aussi! S'il avait mis dans son commerce l'activité qu'on le voit employer à des niaiseries, ce serait le plus riche

négociant de France. Au surplus, c'est un galant homme. Chacun sa manie; mais c'est d'un mauvais exemple dans une famille. Il est cause que mon fils a voulu entrer chez un banquier, et qu'un neveu que j'avais s'est fait commis dans une administration. Enfin, je n'ai plus d'espoir que dans ma pauvre Cécile; et si je ne lui trouve pas un mari qui veuille de mon magasin, je serai obligé de le céder à un étranger. Et l'on veut que je trouve cela admirable!

CÉCILE, bas à sa mère.

Maman, si je parlais?

MADAME LEBON, bas à sa fille.

Je connais ton père, ce n'est pas là le moment. D'ailleurs, comme je te l'ai déjà dit, cela regarde ton frère.

CÉCILE.

Maman, le voici.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, GUSTAVE.

M. LEBON.

Eh bien, monsieur le banquier?

GUSTAVE.

Eh bien, mon père?

M. LEBON.

Vous ne nous abandonnez donc pas encore?

GUSTAVE.

Vous abandonner!

M. LEBON.

Je ne sais pas, moi; on voit tant de choses extraordinaires aujourd'hui.

MADAME LEBON, bas à son fils.

Ton père est dans ses humeurs.

M. LEBON.

Tu n'as pas passé chez ton oncle avant de venir ici?

GUSTAVE.

Non, mon père.

M. LEBON.

Tu ne saches pas qu'il soit malade?

GUSTAVE.

Ce serait donc de ce matin; car nous avons passé la nuit au bal dans la même maison.

M. LEBON.

Au bal!

MADAME LEBON.

Il ne manquait plus que cela.

CÉCILE.

Mon frère, c'était inutile à dire.

GUSTAVE.

Ce n'est pas un secret.

M. LEBON.

Au bal!

GUSTAVE.

Oui. Ma sœur y était aussi.

MADAME LEBON.

Tais-toi donc.

GUSTAVE, d'un air étonné.

Est-ce que vous ne voulez plus qu'on aille au bal?

M. LEBON.

Mon fils, vous pourriez nous parler d'un autre ton.

GUSTAVE.

Je vous assure, mon père, qu'il me devient de jour en jour plus impossible de parler ici.

M. LEBON.

C'est qu'apparemment nous n'avons pas assez d'esprit pour vous comprendre.

M. BLANCHET.

Mon ami, c'est aujourd'hui votre fête, songez que c'est un jour d'union.

MADAME LEBON.

Pourquoi l'avertir que c'est sa fête? Il n'aura plus de surprise à présent.

GUSTAVE.

Quand je vous dis qu'il n'est pas possible de dire un mot!

M. LEBON.

Taisez-vous, mon fils, et respectez dans votre mère le désir qu'elle a de me surprendre tous les ans à pareille époque. Vos merveilleuses du jour n'ont pas cette prétention-là pour leurs maris, je le sais; elles n'en font pas mieux.

MADAME LEBON, à son mari.

Va prendre un peu l'air, mon ami.

M. LEBON.

Non. Je ne sortirai pas aujourd'hui.

MADAME LEBON.

Ce sera la première fois, depuis notre mariage, que tu auras passé toute la journée chez toi le jour de saint Rigobert.

M. LEBON.

Eh bien, monsieur Blanchet, voulez-vous que nous allions faire un petit tour?

M. BLANCHET.

Volontiers.

MADAME LEBON, bas à M. Blanchet.

Tâchez donc de lui remettre un peu la tête.

(M. Lebon sort avec M. Blanchet.)

SCÈNE X.

MADAME LEBON, GUSTAVE, CÉCILE.

MADAME LEBON.

Que de contre-temps! En vérité, Gustave, tu devrais ménager ton père plus que tu ne fais.

GUSTAVE.

Je ne lui ai rien dit.

MADAME LEBON.

C'est à cause de ton oncle qui devait venir dîner avec nous, et qui nous a écrit qu'il ne viendrait pas. Ton père s'imaginait qu'il était malade, et voilà que tu viens dire qu'il a passé la nuit au bal.

GUSTAVE.

Comment voulez-vous que je devine?

MADAME LEBON.

Écoute donc, mon enfant, je sais bien que ce n'est pas ta faute; mais vois où tout cela nous a conduits. D'abord monsieur Blanchet s'est vu forcé de rappeler à ton père que c'était aujourd'hui sa fête; alors plus de surprise.

GUSTAVE.

Vous vous imaginez qu'il ne le savait pas?

MADAME LEBON.

A la bonne heure; mais, depuis notre mariage, c'est arrangé comme cela. On ne lui en parle qu'au moment de se mettre à table; au lieu que je ne sais plus comment nous allons faire. J'avais encore un autre intérêt bien plus grand, bien plus essentiel à ce que rien ne troublât sa belle humeur aujourd'hui. Demande à Cécile; elle sait bien ce que je veux dire.

CÉCILE.

Frédéric est devenu raisonnable.

MADAME LEBON.

Il renonce à son emploi.

CÉCILE.

Il se remet entièrement à la disposition de mon père.

MADAME LEBON.

N'est-ce pas admirable?

CÉCILE.

Si je disais tout, vous verriez combien il a de mé-

rite. Il a fait un poème, un chef-d'œuvre. Eh bien, il consent à n'en parler à personne.

MADAME LEBON.

Comment! il a fait un poème! Entends-tu, Gustave?

GUSTAVE.

Je le connais son poème; il est détestable. C'est un amphigouri à n'y rien reconnaître. Par exemple, il y a beaucoup d'amour.

MADAME LEBON.

Cela ne peut pas être mauvais.

CÉCILE.

Mon frère ne s'y connaît pas. Il n'a jamais fait de vers.

GUSTAVE.

Tu en as donc fait, toi qui dis que c'est un chef-d'œuvre?

CÉCILE.

Non; mais je m'en rapporte à Frédéric. Un poète ne peut pas se tromper sur son ouvrage.

GUSTAVE.

Je ne réplique plus.

CÉCILE.

Si Frédéric était heureux encore, s'il était rentré en grâce auprès de mon père, vous pourriez dire de son poème tout ce que vous voudriez.... Mais dans ce moment-ci où nous comptions sur vous pour plaider sa cause.... C'est bien mal.

GUSTAVE.

Cela n'a aucun rapport. Je me charge volontiers

MADAME LEBON.

A présent, mes enfans, que vous voilà rassemblés, parlez de votre affaire; moi, je vais donner un coup d'œil là-dedans. Souviens-toi bien d'une chose, Gustave : si tu vois quelques nuages sur le front de ton père, ne lui parle de rien; et s'il est de bonne humeur, prends bien garde à ce que tu lui diras. Viens, Cécile.

(Elles sortent.)

SCÈNE XII.

FRÉDÉRIC, GUSTAVE.

FRÉDÉRIC.

L'excellente femme que ma tante!

GUSTAVE.

L'excellent homme que mon père! l'excellente sœur que Cécile! et, avec toutes ces excellences, je suis plus gêné chez eux que je ne le suis nulle part. Leurs idées sont si bornées, le cercle dans lequel ils vivent est si rétréci, qu'il est impossible de se mettre à leur portée. Ils s'imaginent, par exemple, que je ne t'aime pas, parce que je me suis laissé aller à leur dire que ton poème n'était pas bon.

FRÉDÉRIC.

Pourquoi leur disais-tu cela?

GUSTAVE.

Tu le sais bien, parce que je le pense.

FRÉDÉRIC.

Si c'est ainsi que tu veux prouver ton amitié pour moi....

GUSTAVE.

Il n'y a pas d'amitié là-dedans.

FRÉDÉRIC.

C'est ce que je trouve.

GUSTAVE.

Tu feras mieux par la suite.

FRÉDÉRIC.

Je ne crois pas.

GUSTAVE.

Tant pis pour toi.

FRÉDÉRIC.

Où as-tu appris à juger des vers? Tu t'ériges en aristarque; écoute donc, Gustave, il faut avoir des droits pour cela. Rien n'est facile comme de trouver tout détestable. Pour moi, qui n'ai pas cette manie-là, je dis que mon poème est parfait.

GUSTAVE.

J'en tombe d'accord, si tu veux; mais sais-tu ce que cela prouve? c'est qu'il ne m'est pas plus possible de m'entendre avec toi qu'avec le reste de ma famille.

FRÉDÉRIC.

Il ne faut peut-être pas en accuser ta famille. Tous les jours on se croit supérieur à des gens qui ont autant de qualités que vous. Ton père, ta mère, ta sœur sont tous bons; jamais ils n'ont proféré le moindre mot qui pût blesser personne. Je suis bien

sûr que, si je leur lisais mon ouvrage, ils en seraient enchantés : c'est un genre de mérite comme un autre.

GUSTAVE.

Sans contredit; et désormais, en te parlant, je tâcherai de ne pas oublier que tu es poète.

FRÉDÉRIC, élevant la voix.

Tu as beau vouloir te moquer, certainement je suis poète.

SCÈNE XIII.

GUSTAVE, FRÉDÉRIC, CÉCILE.

CÉCILE.

Voilà ce que je craignais. De grâce, mon frère, ne tourmentez pas Frédéric. Il a fait un poème, faites-en un aussi; qui vous empêche? Nous le trouverons meilleur que le sien, si vous le voulez; mais au moins ne le poursuivez pas comme vous faites.

GUSTAVE.

A qui en as-tu donc, Cécile? Où vas-tu prendre que je tourmente Frédéric? Vous me feriez devenir fou! Vous avez tous la prétention d'être les meilleures gens du monde, et l'on ne peut rien dire devant vous, on ne peut avoir la moindre opinion sans vous blesser. C'est une tyrannie qui n'a pas d'exemple. Que m'importent les vers de Frédéric, et pourquoi me condamner à en faire de pareils?

CÉCILE.

Maman! maman! venez donc!

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, MADAME LEBON.

MADAME LEBON, effrayée.

Qu'est-ce que c'est? Qu'est-ce qu'il y a donc encore de nouveau?

CÉCILE.

Je vous avais priée de me laisser avec eux; j'avais un pressentiment de ce qui allait arriver. Je viens de les trouver qui se querellaient à propos de ce malheureux poème de Frédéric.

MADAME LEBON.

C'est donc un fait exprès? Il est dit que tout ira de travers aujourd'hui. Mes enfans, songez que vous êtes cousins, fils des deux frères, que je vous aime presque également, puisque celui qui n'est que mon neveu, n'ayant plus d'autres parens que nous, je suis aussi sa mère. Eh! laissez-le ce poème qui est un sujet continuel de guerre entre vous, et vivez de bon accord ensemble. Vous êtes si raisonnables tous les deux!

GUSTAVE.

Si j'y comprends rien...

MADAME LEBON.

Tu l'as peut-être mal lu.

GUSTAVE.

Je ne parle pas du poème.

MADAME LEBON.

Allons, Frédéric, donne la main à ton cousin. Il est ton aîné, c'est à toi à faire les premiers pas pour votre réconciliation.

FRÉDÉRIC.

Je ne lui en veux pas.

MADAME LEBON.

Je vois que tu as de l'humeur.

GUSTAVE.

Frédéric, finissons-en. Puisqu'il est convenu que nous sommes en querelle, il faut un raccommodement; nous n'en sortirons pas sans cela.

FRÉDÉRIC, donnant la main à Gustave.

Volontiers. Nous voilà raccommodés.

MADAME LEBON, avec effusion.

Bien, mes enfans, bien! Croyez-moi, l'union dans les familles est la première condition du bonheur. Personne n'est parfait, chacun a besoin d'indulgence; et pour qui en aurait-on, si on en manquait entre parens? Quand on a autant d'esprit que vous en avez tous les deux, on doit sentir cela; puisque moi, qui n'ai pas eu votre éducation, je n'ai jamais eu d'autre règle de conduite. Embrassez-moi tous les deux. (Elle les embrasse.) Soyons tous bons amis. (Bas, à Cécile.) Qu'il faut de précautions pour maintenir en bonne intelligence deux caractères comme ceux-là!

CÉCILE.

Maman, n'entends-je pas la voix de mon père?

MADAME LEBON.

C'est lui-même. Frédéric, vite à l'arrière-magasin.

FRÉDÉRIC.

Non, ma tante. Laissez-moi parler à mon oncle. Puisque je suis décidé à lui obéir, que puis-je avoir à craindre?

MADAME LEBON.

Ah! nous voilà bien. Comment! tu veux lui parler?

FRÉDÉRIC.

Oui.

MADAME LEBON.

Frédéric, mon cher Frédéric, ne t'expose pas à sa colère! par pitié pour moi, par amitié pour ta cousine. Ah ciel! il entre.

(Elle se laisse tomber dans un fauteuil.)

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, MONSIEUR et MADAME LEDOUX, MIMI.

MADAME LEDOUX.

Bonjour, maman.

MADAME LEBON, avec inquiétude.

Ce n'est pas ton père.

MADAME LEDOUX.

Qu'avez-vous donc?

MADAME LEBON.

Je tremble comme une feuille; on ne me tirerait pas une goutte de sang. Je croyais avoir entendu ton père.

MADAME LEDOUX.

Depuis quand mon père vous fait-il donc tant de peur?

MADAME LEBON.

Bonjour, monsieur Ledoux; bonjour, ma petite Mimi. Que je vous sais gré de ne pas vous être fait attendre! Si vous saviez combien je suis désolée, tourmentée. Frédéric est résolu à tout braver, et à se présenter à son oncle sans préparatifs, sans qu'on lui ait rien dit, sans qu'on ait sondé ses dispositions à son égard; enfin, sans aucun préliminaire... de but en blanc.

M. LEDOUX.

Il a raison.

MADAME LEBON.

Vous trouvez qu'il a raison, vous, monsieur Ledoux? Vous ne faites donc pas réflexion à ce qui peut en résulter?

M. LEDOUX.

Monsieur Lebon n'est pas si terrible, ce me semble.

MADAME LEBON.

Terrible! il est bien question d'être terrible. Sans être terrible, ne peut-on avoir de l'humeur contre quelqu'un? Vous n'ignorez pas les dispositions où il est vis-à-vis de ce petit entêté.

CÉCILE.

Il n'est plus entêté, puisqu'il renonce à son bureau.

M. LEDOUX.

Eh bien, raison de plus. C'était là le motif de la brouille, je crois. Dès que ce motif disparaît...

MADAME LEDOUX.

Il n'existe plus de griefs contre lui.

MADAME LEBON.

Nous ne nous entendrons jamais.

FRÉDÉRIC.

Je ne connais pas de femme qui aime son mari autant que ma tante aime mon oncle, et cependant, à l'entendre parler, on s'imaginerait...

MADAME LEBON.

Qu'est-ce qu'on s'imaginerait? car je perds patience à la fin. Certainement personne n'a jamais été mieux nommé que monsieur Lebon. C'est un homme unique, un cœur de roi; il a toutes les qualités; je ne lui connais pas un défaut; mais est-ce une raison pour ne pas le ménager? faut-il abuser de son excellent caractère, et le pousser à bout tout-à-fait? Tu ne dis rien non plus, toi, Gustave. Tu devrais me soutenir.

GUSTAVE.

C'est que j'ai aussi le malheur d'être de leur avis.

MADAME LEBON.

De sorte que tout le monde est contre moi, jusqu'à mon fils. Dieu veuille que j'aie tort; mais j'ai bien peur, Gustave, que ce ne soit un reste de rancune contre ton cousin.

GUSTAVE.

Ah! maman, que vous me faites de peine de me juger si mal!

MADAME LEBON.

Si tu étais à ma place, tu saurais ce que je souffre. Je vous l'avoue, mes enfans, je puis me tromper, mais je crains une catastrophe.

GUSTAVE.

Frédéric, prends ton parti, mon garçon; il n'y a plus à reculer.

FRÉDÉRIC.

Au moins ne m'oubliez plus.

MADAME LEBON.

Je te promets, malgré tous les embarras de cette journée, d'aller te chercher moi-même. Va, mon petit Frédéric, sois sûr que je te sais bon gré de ta complaisance. C'est un instinct qui me dit que j'agis prudemment.

(Frédéric sort.)

SCÈNE XVI.

MADAME LEBON, CÉCILE, GUSTAVE, MONSIEUR et MADAME LEDOUX, MIMI.

GUSTAVE.

Voilà un pauvre petit diable que nous tracassons beaucoup.

MADAME LEBON.

Je n'aime pas, Gustave, que tu aies toujours l'air

d'improuver ce que je fais. Si tu as plus d'esprit que moi, crois au moins que j'ai l'expérience de mon côté.

GUSTAVE.

Vous qui n'avez jamais blessé personne, vous ne prenez pas garde, maman, aux choses piquantes que vous me dites.

MADAME LEBON.

Pardon, mon ami, ne m'en veux pas. Vous avez tous plus de sang-froid que je n'en ai, c'est tout simple. C'est moi qui porterais le poids d'un événement; j'y dois regarder de plus près que vous. Allons, faisons la paix. (Elle lui tend la main, Gustave la prend et la baise.) Voilà ce qu'il y a de bon dans notre famille, c'est qu'on ne peut pas y bouder long-temps. Qu'est-ce que tu tiens là, ma petite Mimi?

MIMI.

Grand'maman, c'est une pièce d'écriture pour grand-papa.

MADAME LEBON.

Voyons. (Elle lit la pièce d'écriture.) RACCOMMODEMENT, SOUVERAINEMENT, MAGNIFIQUEMENT, CHARITABLEMENT. Je vois bien que ce sont des vers; mais ce n'est pas un compliment, ce me semble. (Tout le monde sourit.) Est-ce que cela cache quelque chose? C'est une surprise, je n'en veux pas savoir davantage.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENS, M. LEBON, M. BLANCHET.

M. LEBON.

Vous voilà bien en train. Tant mieux, tant mieux. Pour moi, la promenade m'a fait du bien. J'étais maussade ce matin; ce pauvre Gustave en a porté l'endos. Embrasse-moi, mon enfant, et réconcilions-nous.

GUSTAVE, après avoir embrassé son père.

(A part.) Quand finirai-je de me réconcilier? (Haut.) Mon père, s'il y a eu quelque chose entre nous, à coup sûr j'avais tort.

M. LEBON.

C'est joli ce que tu dis là, très-joli. Vous avez tous de l'esprit comme des anges. Cela fait bien, l'esprit. Nous sommes passés chez ton oncle, monsieur Blanchet et moi. Il viendra.

MADAME LEBON.

Il viendra?

M. LEBON.

Oui. Il a été un peu sot de ma visite, il ne se doutait pas que j'irais le relancer jusque chez lui. Il a ri comme un fou en me voyant. Il est si gai! Madame Ledoux, je lui ai dit que tu ne lui parlerais de ta vie s'il s'avisait de nous manquer de parole. Comme tu es sa benjamine...

MADAME LEBON.

Mon frère aime également tous nos enfans.

M. LEBON, à sa femme.

Tu es bien toujours la même. Elle a peur que cela ne mette de la jalousie dans la famille.

MADAME LEBON.

Ce sont de ces choses sur lesquelles il ne faut jamais plaisanter.

M. LEDOUX, avec gaieté.

Écoutez donc, maman a raison. Si mon oncle avait trente ans de moins, qu'il eût encore ses cheveux, et qu'il ne fût pas tourmenté de la goutte, eh! mais, je ne répondrais pas d'être tout-à-fait tranquille.

M. LEBON.

Bien répondu.

CÉCILE, bas à sa mère.

Maman, vous n'oubliez pas Frédéric?

MADAME LEBON, bas à sa fille.

Il n'est pas temps. Tu vois bien d'ailleurs que ton père est gai.

CÉCILE, de même.

C'est pour cela.

MADAME LEBON.

Tu n'y entends rien.

GUSTAVE.

Mon père, toute votre famille, qui vous aime et vous honore, se réunit pour vous demander...

MADAME LEBON.

Gustave, c'est trop tôt.

M. LEBON.

Oui, oui, c'est trop tôt.

MADAME LEBON, à son mari.

Est-ce que tu sais ce qu'on veut te dire?

M. LEBON.

Je m'en doute au moins.

MADAME LEBON.

Ah ciel! nous sommes trahis.

M. LEBON.

Il me semble qu'il n'y a plus de secret.

MADAME LEBON.

Monsieur Blanchet, vous aurez parlé.

M. BLANCHET.

Sur mon honneur, je n'ai pas dit un mot.

MADAME LEBON,

D'où cela peut-il donc venir? Je m'y perds.

M. LEBON.

Ma bonne amie, tu n'as pas la prétention de me cacher plus long-temps que c'est aujourd'hui ma fête?

MADAME LEBON.

Non vraiment, mais comment sais-tu ce que Gustave voulait te dire?

M. LEBON.

Je ne le sais pas positivement; pourtant, sans être bien fin, je devine que c'est une manière de compliment.

MADAME LEBON.

(A part.) Ah! je respire. Il ne se doute de rien sur Frédéric. (Haut.) Gustave, approche le fauteuil de ton père, et présentez-lui tous vos bouquets.

M. LEBON.

Ma femme veut que les choses se passent dans les règles. Commençons par Mimi. (Mimi apporte un bouquet et sa pièce d'écriture.) Elle écrit déjà très-bien. Est-ce que tu n'as pas aussi un compliment?

MADAME LEDOUX.

Papa, elle a des engelures aux pieds, et je n'ai pas voulu la fatiguer.

M. LEBON.

Tu as bien fait. Pauvre petite! viens donc t'asseoir sur moi. (Tous les acteurs apportent des bouquets et embrassent M. Lebon.) Et Frédéric pourquoi ne vient-il pas aussi?

MADAME LEBON.

Mon ami, ne prends pas d'humeur.

M. LEBON.

Je n'en ai pas non plus; mais comme il a été ici toute la matinée....

MADAME LEBON.

Tu sais cela?

M. LEBON.

On n'a vu que lui sur les escaliers..... Est-ce qu'il ne viendra pas dîner?

CÉCILE.

Papa, il ne demande pas mieux.

M. LEBON.

Et moi aussi.

CÉCILE ET GUSTAVE.

Nous allons le chercher.

(Ils vont pour sortir, Frédéric entre.)

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC.

Vous n'irez pas loin. (Se jetant dans les bras de son oncle.) Mon cher oncle!

M. LEBON.

Prends donc garde, tu m'étouffes. Pourquoi ne te voyait-on plus?

FRÉDÉRIC.

Je croyais....

MADAME LEBON.

Il ne faut pas le gronder. C'est un bon enfant, bien soumis, et qui ne demande pas mieux que de faire tout ce que tu voudras. Il renonce à son administration.

M. LEBON.

J'étais sûr qu'il s'ennuierait de ne rien faire.

MADAME LEBON.

Tu lui pardonnes donc?

M. LEBON.

D'être devenu raisonnable...

MADAME LEBON.

Tu lui en voulais tant!

M. LEBON.

Pas le moins du monde.

MADAME LEBON.

En vérité?

M. LEBON.

Je trouvais seulement drôle qu'il choisît tous les jours le temps où je n'étais pas à la maison pour venir vous voir.

MADAME LEBON.

Qui t'a dit cela? Tu es sorcier vraiment. Nous qui y mettions tant de mystère par rapport à toi. Et tu ne me disais rien! Cette discrétion est admirable.

M. LEBON.

Je mettais cela sur le compte de son amour pour Cécile; je m'imaginais qu'il aimait mieux être tête à tête avec elle et toi. Comme ils doivent se marier ensemble, je n'y voyais pas grand inconvénient, et je vous laissais faire.

MADAME LEBON.

On ne saura jamais tout ce que tu vaux.

M. LEBON, à Frédéric.

Et toi, je ne te fais donc plus peur?

FRÉDÉRIC.

Je ne connais pas de meilleur parent que vous.

M. LEBON.

J'avoue que je suis bon, et ce n'est pas un petit mérite de m'être conservé tel avec une aussi excellente femme que la mienne. Elle a bien fait tout ce qu'il fallait pour me gâter. Allons, enfans, à table. Votre oncle m'a prié de ne pas l'attendre, et l'estomac de Mimi est assez de cet avis-là.

(Il passe le premier avec Mimi dans ses bras; tous les acteurs les suivent.)

MADAME LEBON.

Plus de craintes, plus de transes, plus de tribulations. Cette journée, grâce au ciel, finit heureusement; mais qu'elle m'a donné d'angoisses! Sans mes soins, sans ma prévoyance, elle pouvait être une des plus terribles de ma vie. Le proverbe dit vrai :

AIDE-TOI, LE CIEL T'AIDERA.

LE

SALON DANS LA CUISINE,

OU

QUAND LES CHATS SONT DEHORS,

LES SOURIS DANSENT SUR LA TABLE.

PERSONNAGES.

MONSIEUR DE SAINT-BON.
MARIANNE, cuisinière de M. de Saint-Bon.
CÉCILE, femme de chambre.
FRÉDÉRIC, Allemand, amoureux de Marianne.
JOLICOEUR, tambour.
BERTRAND, cocher.

La scène se passe à Paris, chez M. de Saint-Bon.

Le théâtre représente une cuisine.

U of M

BERTRAND.

VOUS NE VOUS GÊNEZ PAS, VOUS AUTRES.

Le Salon dans la Cuisine, Sc. 11.

LE

SALON DANS LA CUISINE.

SCÈNE I.

MARIANNE, et un peu après M. DE SAINT-BON.

MARIANNE.

Ah! mon Dieu, monsieur ne pense pas à s'en aller. Et moi qui attends du monde à six heures! Voilà cinq heures et demie. Le terrible homme! Il ne peut se décider à rien.

M. DE SAINT-BON.

Je crois que je suis prêt.

MARIANNE.

Pardine! il y a une heure que vous l'êtes, et que vous lantiponnez comme un enfant.

M. DE SAINT-BON.

Tu ne t'aperçois pas que tu me tourmentes.

MARIANNE.

Plaignez-vous de ce que je vous tourmente. Est-ce moi qui vous ai fait faire cette partie de Versailles? Vous ne savez jamais refuser. Pour une fois, il n'y a pas grand mal; mais je ne conçois pas que vous n'ayez pas plus de défense; et, puisque cette partie vous contrariait, il fallait le dire tout net.

M. DE SAINT-BON.

Oh bien oui! tu crois qu'on peut répondre comme cela à des gens qui vous engagent de si bon cœur! D'ailleurs, pour tout autre que moi, ce voyage serait un vrai plaisir. Je suis contrarié, parce que je n'aime pas le dérangement; car je suis sûr qu'on va me faire toutes sortes de fêtes. Ce monsieur Valgrain est un si excellent homme, sa femme est si aimable et si gaie! Ce que je crains, c'est cette manie de nouveaux propriétaires qu'ils doivent avoir comme tout le monde : ils vont me promener depuis le haut jusqu'en bas de leur maison; ensuite ce sera le jardin, les potagers qu'il faudra voir. Je suis si peu marcheur! Et puis c'est un jour de spectacle que je perdrai; et, lorsqu'on est abonné, ce n'est pas agréable.

MARIANNE.

Vous allez à cette comédie tous les jours; quand vous prendriez l'air de temps en temps, quel grand mal! Vous devez savoir toutes leurs pièces par cœur. Je ne conçois pas le plaisir que vous avez à entendre si souvent les mêmes choses.

M. DE SAINT-BON.

Songe donc que je trouve là des gens de connaissance qui m'apprennent les nouvelles, qui causent de toutes sortes de choses; cela me divertit plus que la campagne, où l'on ne parle de rien.

MARIANNE.

Vous êtes bien un bourgeois de Paris! Je voudrais que ce fût moi qu'on eût invitée, je ne me ferais pas tant tirer l'oreille. (A part.) J'enrage!

M. DE SAINT-BON.

Tu es de la campagne, toi, c'est différent; tu te connais à tout cela. Moi, je ne sais seulement pas distinguer le seigle du blé. Comment veux-tu que je m'y amuse?

MARIANNE.

Vous aurez un temps superbe; vous allez partir à la fraîche; vous trouverez en arrivant un bon petit souper; vous serez bien choyé, bien dorloté; vous aurez, à coup sûr, le meilleur lit de la maison; c'est demain la fête, les eaux joueront; tout Paris sera là : ah! mon Dieu, que je vous plains!

M. DE SAINT-BON.

As-tu fait partir Baptiste pour me retenir une place?

MARIANNE.

J'ai mieux fait; je lui ai dit de retenir une voiture pour vous deux tout seuls. Vous occuperez le fond, et Baptiste se tiendra sur la banquette de devant avec vos paquets.

M. DE SAINT-BON.

Tu n'as rien oublié dans mes paquets? As-tu mis mes chaussons de laine pour la nuit?

MARIANNE.

Oui, monsieur.

M. DE SAINT-BON.

Et mes pantoufles?

MARIANNE.

Aussi.

M. DE SAINT-BON.

Quelle robe de chambre m'as-tu donnée?

MARIANNE.

Votre robe de chambre de piqué de Marseille.

M. DE SAINT-BON.

Ne crains-tu pas que ce ne soit bien léger pour le matin à la campagne?

MARIANNE.

Eh! mon Dieu, vous revenez demain au soir! Si vous aviez un peu froid le matin, vous mettriez votre gilet à manches. (A part.) Il ne s'en ira pas!

M. DE SAINT-BON.

Je ne sais pas s'il y a de bons perruquiers à Versailles?

MARIANNE.

Sans doute; et puis Baptiste vous arrangerait fort bien. Partez donc, monsieur; si vous tardez davantage, vous courrez risque de vous enrhumer à cause de la fraîcheur du soir.

M. DE SAINT-BON.

Tu crois peut-être que je ne prendrai pas ma redingote?

MARIANNE.

Si fait, puisque Baptiste l'a emportée.

M. DE SAINT-BON.

Tu penses à tout. Ça te fait de la peine de me voir en aller; tu n'es pas accoutumée à cela. Je crois que c'est la première fois que je découche depuis dix ans que tu es avec moi.

MARIANNE.

Ah! mon Dieu, il faut bien faire quelquefois des

extraordinaires. Allons, allons, partez. Baptiste, qui vous attend, aura peut-être bien de la peine à vous conserver une voiture, à cause de la fête de demain.

M. DE SAINT-BON.

S'il n'avait pas pu en trouver, ce serait une belle excuse pour ne pas aller là-bas.

MARIANNE.

N'ayez pas d'inquiétude; il s'était arrangé ce matin avec un cocher, tant il a envie de voir jouer les eaux de Versailles.

M. DE SAINT-BON.

Ah! s'il s'est arrangé, je ne risque rien, et je puis rester encore un peu.

MARIANNE.

Mais, monsieur, dans des jours comme ceux-ci, on peut forcer le cocher à marcher pour d'autres, si on ne voit personne dans sa voiture.

M. DE SAINT-BON.

Que veux-tu que j'y fasse? Je ne me suis jamais trouvé si bien chez moi. Qu'on est sot de se déplacer pour aller déranger des gens qui vous contrarient en croyant vous faire grand plaisir!

MARIANNE.

Monsieur, vous ferez ces réflexions-là demain. (A part.) Je suis sur les épines.

M. DE SAINT-BON.

Laisse-moi donc réfléchir.

MARIANNE.

Allez-vous-en, monsieur.

M. DE SAINT-BON.

Je crois que tu attends un amoureux. Tu me presses, tu me presses... Qu'est-ce que cela te fait que je reste?

MARIANNE.

(A part.) Le bourreau! (Haut.) Ma fine! monsieur, si vous avez des idées comme celles-là, restez si vous voulez. J'attends un amoureux! Je suis bien une fille à amoureux! Parce que je ne veux pas que vous vous enrhumiez, que je m'intéresse trop à vous, j'ai un amoureux. Enfermez-moi, si vous croyez que j'attends un amoureux.

M. DE SAINT-BON.

Tu ne vois pas que je plaisante? Je suis sûr que tu es plus contrariée que moi.

MARIANNE.

C'est bien vrai.

M. DE SAINT-BON.

Il faut se faire une raison; mais sois tranquille, c'est la dernière fois que je m'y laisserai prendre. Donne-moi mon chapeau.

MARIANNE.

(A part.) Ah! je respire. (Haut.) Le voilà, monsieur.

M. DE SAINT-BON.

Adieu, Marianne.

MARIANNE.

Adieu, monsieur. Bon voyage.

M. DE SAINT-BON.

Tu serineras mon petit linot pour te désennuyer.

MARIANNE.

Oui, monsieur.

M. DE SAINT-BON.

Ne te laisse manquer de rien, entends-tu?

MARIANNE.

Non, monsieur, soyez tranquille.

M. DE SAINT-BON.

Par où me conseilles-tu de prendre pour aller au Pont-Royal?

MARIANNE.

Vous n'avez pas d'autre chemin que le Carrousel.

M. DE SAINT-BON.

Non, je prendrai par les boulevards, c'est le plus long.

(Il sort.)

SCÈNE II.

MARIANNE, et un peu après FRÉDÉRIC.

MARIANNE.

Il va peut-être revenir. C'est bien la dernière fois que je me mets dans cet embarras-là. Si ma compagnie était venue pendant qu'il était encore ici, comment aurais-je fait? Ah! v'là mon Allemand.

FRÉDÉRIC.

Bon chour, mamzelle Marianne. Fous porte-fous pien?

MARIANNE.

Tu as dû rencontrer monsieur sur l'escalier.

FRÉDÉRIC.

Ch'ai rencontré lui.

MARIANNE.

Il t'a vu?

FRÉDÉRIC.

Il a fi moi.

MARIANNE.

Il fallait venir plus tard; s'il allait rèmonter!

FRÉDÉRIC.

Fous afez dit à moi six herres. Il est six herres chistes.

MARIANNE.

Je croyais que monsieur serait parti depuis longtemps.

FRÉDÉRIC.

Ce n'est pas la faute à moi. Il fallait pas tire six herres.

MARIANNE.

S'il avait eu à remonter, il serait déjà ici. Il aura cru que tu allais chez quelque autre personne de la maison.

FRÉDÉRIC.

Il aura pas cru ça ti tout. Il m'a temanté: « Mon ami, où allez-fous?» Ch'ai ti moi: « Che fas chez mamzelle Marianne.» Il a tit lui: « Allez, il y est.»

MARIANNE.

Mardine, il ne fallait pas dire ça!

FRÉDÉRIC.

Pourquoi tonc? Ch'ai pas menti.

MARIANNE.

Il fallait mentir.

FRÉDÉRIC.

Chamais mentir, mamzelle Marianne. Allons-nous goûter ?

MARIANNE.

Pas encore. Il faut attendre que les autres soient venus.

FRÉDÉRIC.

Qu'est-ce que c'est que ça, les autres ? Nous serons pas nous teux ?

MARIANNE.

Non. J'ai invité deux ou trois personnes.

FRÉDÉRIC.

Tant pis. Ch'aime pas fous dépensiez fotre l'argent en pétises.

MARIANNE.

Bast ! v'là grand'chose !

FRÉDÉRIC.

Foui, c'est grand'chose; che suis pas content. Tenez, mamzelle Marianne, che crois que fous me faites écrire fotre dépense plus cher que fous payez. Fotre maître, si il sait ça, il croira que che safais, et si che safais, pien sûr che n'écrire pas, foyez-fous.

MARIANNE.

T'es donc nigaud ? Pardine ! va, c'est bien égal à monsieur. Il est riche, il n'a pas d'enfans, ses héritiers ont tous de la fortune... Quand je me donnerais un peu de bon temps. Tu crois que c'est avec cent écus qu'il me donne de gages que je pourrais me tenir comme je me tiens. D'ailleurs, je ne lui fais pas de tort. S'il allait lui-même au marché, il paierait en-

core plus cher que je ne lui fais payer. Dame, je marchande, il faut bien qu'il m'en revienne quelque chose.

FRÉDÉRIC.

Si il sait, c'est pien; si il sait pas, c'est mal. Foilà mon maxime.

MARIANNE.

Elle n'a pas le sens commun, ta maxime. Je voudrais bien savoir si tu es aussi scrupuleux avec ton maître, toi.

FRÉDÉRIC.

Mamzelle Marianne, ne plaisantez pas; che ferais pas tort d'un épingle à lui.

MARIANNE.

C'est qu'il est généreux avec toi.

FRÉDÉRIC.

Foui, il est généré, c'est frai; mais il le serait pas, che chercherais une autre place, et che folerais pas.

MARIANNE.

Allons, tiens, parlons d'autre chose, parce que t'es entêté, et qu'on ne peut rien obtenir de toi, quand tu t'es une fois chaussé quelque chose dans la cervelle. Tu ne sais pas qui j'attends ce soir? Connais-tu mamzelle Cécile?

FRÉDÉRIC.

Che connais pas; mais cette mamzelle Cicile, il a un jolie patronne; c'est celui des mousiciens. Ce chour-là, tans ma pays, on poit.

MARIANNE.

C'est de même dans ce pays-ci.

FRÉDÉRIC.

Ah! c'est te même?

MARIANNE.

Oui. Cette Cécile dont je te parle est femme de chambre chez madame la baronne de Murville.

FRÉDÉRIC.

Mon maître il connaît matame la paronne.

MARIANNE.

Elle est là dans une bonne maison. Sa maîtresse fait beaucoup de dépense.

FRÉDÉRIC.

Matame la paronne! Ch'ai entendu tire à mon maître il afait pas le sou.

MARIANNE.

Qu'est-ce que ça fait?

FRÉDÉRIC.

Che comprends; il fait comme toi, il compte plus cher. (Il rit.)

MARIANNE.

Vous vous égayez, monsieur l'Allemand. Ne va pas me tutoyer devant Cécile, au moins; car c'est une langue...

FRÉDÉRIC.

Un lanque! qu'est-ce que c'est que cela un lanque?

MARIANNE.

C'est une personne qui fait des propos, qui dit du mal de tout le monde.

FRÉDÉRIC.

Pourquoi fous la foyez? pourquoi fous la recefez?

MARIANNE.

Faut bien voir quelqu'un; on ne peut pas vivre comme des loups.

FRÉDÉRIC.

Che choisirais un autre.

MARIANNE.

Ça serait toujours la même chose. Elle viendra avec un de ses cousins qu'est tambour. Je dis que c'est un de ses cousins, parce qu'elle me l'a dit, car je n'en sais rien.

FRÉDÉRIC.

Prenez garde. Che fas tire à mon tour que fous êtes un lanque.

MARIANNE.

J'attends aussi le cocher d'un banquier; mais je ne suis pas sûre qu'il vienne. Ces gens de grande maison, ça ne se soucie guère des bourgeois.

FRÉDÉRIC.

T'es donc un pourchois, toi? Eh pien! fais comme les pourchois qui ont le sens commun, ne reçois pas les gens qui se croient plus que toi. Tertaif! que c'est impécile d'infiter des chens qui se croient plus que fous! Un cocher! foilà-t-il pas un peau monsié! Si che foulais m'en faire accroire, che pourrais encore mieux que lui, puisque che suis falet de champre; mais che trouve ça pête. Quand on est honnête homme et qu'on temante rien à personne, on faut tout le monde.

MARIANNE.

Toi, t'es t'un philosophe, c'est pas étonnant. Tiens,

j'entends ma compagnie. C'est Cécile et son tambour.

SCÈNE III.

MARIANNE, FRÉDÉRIC, CÉCILE, JOLICOEUR.

CÉCILE.

Bonsoir, ma chère. J'ai été au moment de ne pas venir; madame était dans ses vapeurs; elle n'a jamais été aussi insupportable qu'aujourd'hui. (Bas.) C'est là votre Allemand? Il est fort bien.

JOLICOEUR.

Sur ma parole d'honneur, j'ai logé z'à Metz chez une dame qui était claquée sur votre maîtresse, mamzelle Cécile; c'était une et une font deux.

CÉCILE.

Ma chère, monsieur est mon cousin; il s'appelle Jolicœur.

JOLICOEUR.

Oui, mamzelle, à votre service. C'est ça votre cuisine, mamzelle Marianne? Elle est magnifique; mais, comme on dit, selon la cage, l'oiseau. A Berlin, moi...

CÉCILE.

C'est bon, c'est bon. Vous nous conterez cela à goûter. Il est drôle, ma chère. Si vous saviez comme il m'a fait rire en route. Il se moquait de tous les passans.

JOLICOEUR.

Oui, mais ce n'était qu'en passant.

(Il rit avec fatuité.)

CÉCILE.

Vous ne dites rien, monsieur Frédéric.

FRÉDÉRIC.

Che comprentre pas ce qu'on tit, mamzelle Cicile.

JOLICOEUR.

Monsieur est Allemand. J'ai z'été en Allemagne, moi. C'est de braves gens. Vous devez connaître le chnic. Ah! que j'en ai bu dans ce pays-là! mais j'y mettais du sucre. J'ai fait aussi de l'eau-de-vie brûlée. A six que nous étions un jour...

CÉCILE.

Voilà de jolies histoires pour des femmes.

JOLICOEUR.

Et les Allemandes, comme elles aiment les Français! Quand je dis les Français, je veux dire les ceux qui ont du savoir-vivre. Tenez, c'est une Allemande qui m'a donné cet anneau. Elle a fait faire aussi mon portrait; ça lui a bien coûté douze francs; mais il n'y a rien au Muséon d'aussi beau que ce portrait-là. C'était une riche marchande.....

CÉCILE.

Laissez donc, Jolicœur. Vous savez que je vous ai défendu toute espèce de narration de ce genre. Ma chère, voyez-vous toujours la petite Julie? Elle ne vient plus chez moi; je l'ai consignée. Elle avait eu

le front de se dire fille d'une parfumeuse, et j'ai découvert que sa mère n'est qu'une portière du Marais!

MARIANNE.

Qu'est-ce que cela vous fait?

CÉCILE.

Pouvez-vous le demander? Qu'y a-t-il de commun entre moi et la fille d'une portière?

FRÉDÉRIC, à part.

La péguele!

JOLICOEUR.

Il y a z'une volubilité de monde excessive qui se donne comme cela pour ce qu'ils ne sont pas. Moi, mon père était teinturier z'à Reims, et dans une ville ous qu'il y a des manufactures de draps, un teinturier, c'est z'un état.

FRÉDÉRIC.

Mamzelle Marianne, est-ce que fous attentre encore le cocher?

MARIANNE.

Non, ma fine!... Cependant, si nous ne sommes pas pressés.

CÉCILE.

Vous attendez un cocher, ma chère?

MARIANNE.

Oui; mais c'est monsieur Bertrand.

CÉCILE.

Bertrand! Il vous a promis! C'est tout au plus s'il vient chez moi quand je l'invite.

FRÉDÉRIC.

Comment! tout au plus? Marianne est un pourgeoise; vous êtes donc une grante tame, fous? Oh! que c'est trôle!

CÉCILE, embarrassée.

Ce n'est pas cela que je dis... Mais...

FRÉDÉRIC.

Tenez, goûtons, car nous finirions par nous troufer tous téplacés ici. Marianne, faut-il que j'aille chercher la taple? Tout falet de champre que che suis, che mettrai pien le couvert.

CÉCILE, bas à Marianne.

C'est un valet de chambre?

MARIANNE.

Et valet de chambre d'un duc.

CÉCILE.

Jolicœur, aidez monsieur Frédéric. (A part.) Valet de chambre d'un duc! (Bas à Marianne.) Ne suis-je pas bien simplement mise?

MARIANNE, riant.

Vous avez l'air d'une princesse.

JOLICOEUR.

Mamzelle Marianne, voulez-vous avoir la complaisance de me dire là ous qu'est le quartier de réserve des ingrédiens qui doivent participer z'a la confection du banquet?

MARIANNE.

Queu litanies nous chante-t-il là?

CÉCILE, minaudant.

Mon cousin est un homme d'esprit; il ne parle pas comme tout le monde.

FRÉDÉRIC.

S'il a tant te l'esprit, il toit pas être pon à rien. Pattez en retraite, monsieur le tampour; che ferai tout seul. Che trouferai tout ce qu'il faut dans votre champre, n'est-ce pas, Marianne?

MARIANNE.

Oui, sur ma commode.

(Frédéric sort un instant.)

CÉCILE.

J'aime ce monsieur Frédéric, je l'avoue.

MARIANNE.

Pardine! il y en a ben d'autres qui l'aiment; mais c'est mon futur, par ainsi, n'faut pas y songer. Aussitôt que ses papiers seront arrivés de son pays, ce sera une affaire faite.

CÉCILE.

Quoi! ma chère, vous songez à l'épouser? Croyez-vous au moins qu'il ait quelque chose?

MARIANNE.

Oh! pour ça, j'en suis sûre.

CÉCILE.

Ainsi, vous voulez vous marier? Ah! si madame vous entendait, vous ne resteriez pas deux minutes chez elle. C'est qu'aussi elle a été bien malheureuse en ménage. Les uns disent que son mari la battait, d'autres que c'était elle qui battait son mari; mais

enfin est-il toujours vrai que c'étaient des sabbats d'enfer du vivant de monsieur. Madame n'est pas facile à vivre, elle fait la bonne devant le monde; il ne faut pas se fier à ça. Toutes ces vieilles coquettes sont de même. On m'avait bien offert une place chez la femme d'un notaire; il y avait de bons gages; cependant je n'ai pas pu me décider. J'ai toujours servi des gens comme il faut; je n'aimerais pas descendre. Si je quittais madame, ce ne serait que pour entrer chez une actrice.

JOLICOEUR.

Vous n'êtes pas dégoûtée. On n'engendre pas de mélancolie avec ces demoiselles-là. Par état d'abord elles sont toutes éveillées comme des pâtés de souris. J'avoue que j'ai toujours eu du faible pour elles. Ce n'est pas l'embarras, à Dantzick, je jouais dans une pièce.....

CÉCILE.

Vous avez joué la comédie?

JOLICOEUR.

Non, je jouais du tambour. Il y eut z'une actrice qui me dit : « Tambour, vous faites trop de bruit; « vous m'écorchez les oreilles. » Devinez ce que je lui ai répondu? C'était un peu fort de café, faut être juste; aussi m'a-t-elle donné le meilleur soufflet que j'aie jamais reçu.

CÉCILE, riant en minaudant.

Elle vous traitait tambour battant, à ce qu'il paraît?

JOLICOEUR.

Elle savait bien à qui elle s'adressait. De tout temps les femmes ont fait de moi tout qu'elles ont voulu.

FRÉDÉRIC, lui frappant sur l'épaule.

Alors aidez-moi à avancer la taple. (On apporte une table avec une collation.) Les matames ils sont servies.

CÉCILE.

Ah! que monsieur Frédéric a eu bientôt fait! Mais c'est dressé à merveille! Vous mettez-vous à côté de moi, monsieur Frédéric?

FRÉDÉRIC.

Non, mamzelle Cicile. Foilà comme ch'ai arranché: monsié Cholicœur, fous, la place de monsié Pertrand, Marianne, et puis moi.

(Ils se mettent à table dans l'ordre indiqué.)

JOLICOEUR, s'asseyant.

Moi, je suis toujours le premier à table comme au feu. On est mieux tout de même à l'un qu'à l'autre. J'en ai vu de rudes, allez.

CÉCILE.

Dites-moi, mon cousin, les tambours se battent-ils?

JOLICOEUR.

La question est jolie! C'est presque toujours nous qui décidons l'action. Un jour, c'était en Saxe, le colonel ne savait où donner de la tête; il s'agissait de faire une brèche à un mur haut comme je ne sais quoi. Voilà que je lui dis: « Mon colonel, laissez-moi faire. » Je prends un fusil qu'était là, je

donne mon tambour à garder à un de mes camarades, et je fais si bien qu'au bout d'une heure nous étions dans la place.

FRÉDÉRIC.

Fous tefriez pien nous tire comment fous fous y êtes pris.

JOLICOEUR.

Comment je m'y suis pris?

FRÉDÉRIC.

Foui. Ch'ai serfi sept ans, et ch'ai chamais fu te choses pareilles.

JOLICOEUR.

Je n'invente pas, et la preuve c'est que j'ai encore le fusil que je portais ce jour-là. Ah! je puis vous assurer qu'il a tué plus d'hommes que de poissons.

MARIANNE.

Comment n'êtes-vous encore que tambour après une action si étonnante?

JOLICOEUR.

C'est un ricrochet d'injustices qui n'en finit pas. Le colonel devint jaloux de moi. D'ailleurs, on ne m'avancera jamais. Personne ne peut me souffrir au régiment, et ça parce que je leur enlève toutes les femmes. C'est pas ma faute. J'ai plus de peine à éviter les conquêtes que d'autres n'en ont à les faire. Il y eut z'une duchesse une fois à qui le général faisait la cour, avec qui il m'est arrivé quelque chose de drôle. Je m'en suis bien mordu les pouces depuis. Le général m'avait dit : « Jolicœur, t'as d'l'esprit; tiens, v'là z'une lettre, porte-la à madame la

duchesse. » Moi, j'dis : » J'veux ben, mon général. » I m'dit : « Z'il n'y a pas de réponse. » J'avais vu plusieurs fois la duchesse, et j'avais remarqué qu'elle me lançait des œillades. Bon ! que je m'dis, v'là z'une occasion de voir ce qui en est. Je me requinque, j'passe mon ceinturon z'au blanc, je donne un coup de brosse à mes guêtres, et me v'là parti. J'arrive chez la duchesse, je lui remets la lettre; elle me regarde, me reconnaît, et se met à rougir. Alors, moi qui connais tout ça, je commence à lui faire de petites mines. Elle rit d'abord; mais comme je continuais de plus en plus à faire l'agréable, v'là la baronne.....

CÉCILE.

C'est donc une baronne à présent ?

JOLICOEUR.

Non; v'là la comtesse.....

CÉCILE.

C'était une duchesse.

JOLICOEUR.

Qu'est-ce que ça fait ? V'là la duchesse qui sonne, et qui commande qu'on me mette à la porte.

MARIANNE.

J'attends la fin, moi.

JOLICOEUR.

Hé bien, la voilà la fin.

FRÉDÉRIC.

Che comprentre pas ce qu'il y a de choli.

JOLICOEUR.

Comment, vous ne devinez pas pourquoi elle me faisait mettre à la porte?

MARIANNE.

C'est parce qu'elle vous prenait pour un fou.

JOLICOEUR.

Oh bien oui! C'est qu'elle sentait bien que son cœur n'y résisterait pas.

MARIANNE.

Ah! si vous vous retournez comme ça, je ne suis pas étonnée que vous voyiez des amoureuses partout.

CÉCILE.

Pourquoi ne voulez-vous pas que ce soit vrai? Il y a encore des choses plus hétérogènes que celle-là; et je suis persuadée que, si monsieur Frédéric voulait nous raconter ses aventures, il y en aurait beaucoup de pareilles.

FRÉDÉRIC.

Les afentures sont pons à faire, ils sont pas pons à raconter, mamzelle Cicile.

CÉCILE.

J'adore cette réponse; c'est un subterfuge de délicatesse bien rare chez les hommes d'aujourd'hui. Mais, ma chère, dites-moi donc qui est-ce qui vous fait des tourtes si bonnes? Celle-ci est vraiment incomparable.

JOLICOEUR.

J'en ai mangé une à Wesel, chez une bourgeoise, qu'était encore meilleure, s'il est possible. Mais

cette bourgeoise savait bien ce qu'elle faisait. Oh! combien j'ai bu de ratafia dans cette maison-là !

CÉCILE.

Taisez-vous donc, mon cousin ; vous n'ouvrez la bouche que pour parler de vos campagnes ; c'est ennuyeux à la longue.

FRÉDÉRIC.

Tertaif, le pon fin ! Mamzelle Cicile, che pois à fotre santé.

CÉCILE.

Monsieur Frédéric, je vous remercie.

FRÉDÉRIC.

On remercie pas, on poit à la mienne.

CÉCILE, trinquant avec Frédéric.

Hé bien, à la vôtre. (Elle boit.)

FRÉDÉRIC.

Allons, Marianne, pois tonc aussi (Se reprenant.) Pufez tonc, che feux tire. Recartez monsieur Cholicœur, on n'est pas opliché pour le prier.

JOLICOEUR.

J'ai beau boire, je ne boirai jamais autant que j'ai bu. C'est quand le vin ne coûte rien que ça va joliment. Partout où j'ai z'été, je me suis toujours fait servir comme un prince. Je jurais, je tempêtais, dame ! il fallait voir. Je me rappelle qu'un jour.....

CÉCILE.

Est-ce que vous allez recommencer ?

JOLICOEUR.

C'est que cette histoire-là est drôle.

CÉCILE.

Drôle ou non, je vous défends de la conter. Vous vous croyez toujours dans un corps-de-garde, c'est aussi par trop systématique. N'êtes-vous pas de mon avis, monsieur Frédéric?

FRÉDÉRIC, d'un air galant.

Mamzelle Cicile, quand mes yeux ils sont aussi contens, mes oreilles ils sont pas tifficiles.

MARIANNE.

Qu'est-ce que vous dites donc là, monsieur Frédéric?

FRÉDÉRIC, avec bonhomie.

Che fais la galanterie; ça n'est pas téfentu, che crois.

MARIANNE.

Si fait, c'est défendu au point où nous en sommes ensemble.

FRÉDÉRIC.

Est-ce que mamzelle Cicile il sait le point où nous en sommes?

CÉCILE, avec malice.

Ah! ah! Marianne, vous ne vous attendiez pas à celui-là.

MARIANNE.

Qu'entendez-vous donc là-dessous?

CÉCILE.

C'est bon, c'est bon, mademoiselle la réservée.

FRÉDÉRIC.

Qu'il est trôle, mamzelle Cicile; il est malin tout te même.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, BERTRAND.

BERTRAND.

Vous ne vous gênez pas, vous autres. Est-ce que vous ne saviez pas que je devais venir?

MARIANNE.

Vous êtes si capricieux qu'on ne peut jamais compter sur vous; mais v'là votre place qu'on vous avait gardée.

BERTRAND.

Peste! elle est bonne ma place; elle vaut mieux que celle que j'ai chez mon maître. (Regardant Cécile.) Tiens! c'est la petite Cécile; je ne la reconnaissais pas. Comment ça va-t-il, mignonne? Et les amoureux, combien en avons-nous?

CÉCILE.

Mais vraiment, Bertrand, à qui en avez-vous? Qu'est-ce que c'est donc que ce ton-là?

BERTRAND.

C'est un ton de grand seigneur, ma belle. Ventrebleu! on se forme dans les sociétés que je vois.

FRÉDÉRIC.

Comment! c'est là ce Pertrand dont on faisait

tant te l'emparras? Che l'ai fu, il n'était que palefrenier.

BERTRAND.

Tiens, c'est l'Allemand! Bonjour, mon fils. Que veux-tu? je suis monté en grade, j'en profite pour m'en faire accroire. Je n'osais pas d'abord faire le gros; franche duperie! Le monde est si bête, qu'il vous prend pour ce que vous vous donnez. Mais buvons un coup.

FRÉDÉRIC.

Foui, pufons un coup.

(Ils boivent.)

BERTRAND.

Diable! ce n'est pas là du vin de cabaret. Cette brave Marianne, elle a toujours du bon. Ce n'est pas étonnant; la gouvernante d'un vieux garçon, c'est comme une maîtresse de maison.

JOLICŒUR.

C'est bien vrai ce que vous dites là, monsieur Bertrand. Dans toutes mes campagnes, moi, j'ai toujours recherché les gouvernantes de vieux garçons. A Barcelonne, par exemple, j'étais chez un moine, un curé, je ne sais pas trop; il avait une gouvernante qui était une fille sans pareille. Oh, le bon nougat qu'elle faisait! Elle avait plus de soixante ans, hé bien, vous me croirez si vous voulez.....

(Il rit.)

CÉCILE.

Jolicœur, vous allez encore vous permettre quelque incivilité. Prenez donc garde, une fois pour

toutes, devant qui vous prenez de semblables infractions. Si vous voulez activer la conversation, sachez au moins utiliser vos paroles.

BERTRAND.

Tiens, tiens, en v'là ben d'un autre! Activer! utiliser! où pêche-t-elle tout ce baragouin-là? (A Frédéric.) Dis donc, mon fils, est-ce que tu lui montres l'allemand?

FRÉDÉRIC.

Che montre rien tu tout à mamzelle Cicile.

MARIANNE.

Vous ne voyez pas que c'est un langage de grande dame.

FRÉDÉRIC.

Nous sommes ici tous chens te contition.

BERTRAND.

En vérité!

FRÉDÉRIC.

Foui. Chez qui êtes-fous à présent, Pertrand?

BERTRAND.

Je n'en sais trop rien, car j'ai trois places en vue.

MARIANNE.

Vous n'êtes plus chez votre banquier, monsieur Bertrand?

BERTRAND.

Si fait; mais je ne veux pas y rester.

MARIANNE.

Pourquoi cela donc?

BERTRAND.

C'est une maison où il faut avoir des opinions, et pour un cocher c'est impossible; nous sommes obligés de boire avec tout le monde.

CÉCILE.

Il me semble que l'on peut boire et avoir des opinions.

BERTRAND.

Ma foi! quand mes chevaux se portent bien, je ne m'inquiète guère du reste.

CÉCILE.

Vos maîtres au moins pensent-ils convenablement? car les gens de finance, c'est bien mêlé.

BERTRAND.

Je ne sais pas ce que c'est que de penser convenablement! apparemment c'est de penser comme vous; car aujourd'hui il faut s'expliquer. Mais monsieur préfère les chevaux noirs aux chevaux bais bruns, et je dis qu'il pense mal.

CÉCILE.

Mais est-il né?

BERTRAND.

Sans doute, puisqu'il est au monde.

CÉCILE.

A quelle famille tient-il?

BERTRAND.

Personne à la maison n'en a jamais rien su; on ne lui connaît pas le moindre parent. Pour madame, c'est autre chose; c'est la fille d'un marchand de

soie, et ce qu'elle a de frères, de tantes, de sœurs, de pères, de cousins, ne peut pas se compter. Ce n'est pas étonnant; en général, les marchands peuplent beaucoup.

JOLICŒUR.

Je crois bien que les marchands peuplent beaucoup; puisque moi j'ai mon père qui n'est que teinturier, et nous sommes sept enfans.

FRÉDÉRIC.

Et quelles sont les places qu'on fous propose?

BERTRAND.

La première est un attelage gris-pommelé hors d'âge, et qui ne me convient pas; la seconde, ce sont deux rosses; mais dans la troisième, il y a deux beaux bais clairs prenant sept et huit ans, avec des jambes comme des fuseaux.

FRÉDÉRIC.

Et les maîtres?

BERTRAND.

Les maîtres! je ne sais pas qui c'est.

FRÉDÉRIC.

Aurez-fous de pons cages au moins?

BERTRAND.

Oh! oui, certainement, si je prenais les rosses, parce que dans cette maison-là le cocher est chargé des acquisitions de fourrages; mais pour peu qu'on ait d'âme, c'est bien humiliant de conduire de vilains chevaux.

MARIANNE.

Croyez-moi, monsieur Bertrand, il n'y a de honte

que pour ceux qui ne font pas leurs affaires. Mais est-ce que nous ne pourrions pas nous amuser à quelque chose?

TOUS, se levant de table.

Oui, faut nous amuser.

CÉCILE.

Voulez-vous jouer des charades en action?

MARIANNE.

Je ne sais pas ce que c'est.

BERTRAND.

Ni moi non plus.

FRÉDÉRIC.

Oh ! c'est un choli cheu : on se déshabille les uns devant les autres.

MARIANNE.

Fi ! quelle horreur !

JOLICOEUR.

Monsieur Frédéric commence par la fin. Je vas vous dire ce que c'est, moi. On prend un mot, le premier venu, comme qui dirait tambour; on fait d'abord un temps d'exercice, ensuite on met la bourre dans le fusil, et pour tambour, on fait un roulement.

CÉCILE.

C'est mal expliqué.

BERTRAND.

C'est un jeu trop savant.

JOLICOEUR.

Trop savant ! on le joue dans toutes les garnisons.

BERTRAND.

J'aimerais mieux la main-chaude.

CÉCILE.

Taisez-vous donc, c'est un jeu de porte cochère; non, non, il faut s'en tenir aux charades en action. Marianne l'apprendra en le voyant jouer.

MARIANNE.

Mais si ça ne m'amuse pas.

CÉCILE.

Ah ! ma chère, vous êtes chez vous, c'est à vous à faire les honneurs.

FRÉDÉRIC.

Fa pour les charades. Marianne, tu ferras que c'est trôle. Apporte-nous tout ce que tu as, tes riteaux, tes couvre-pieds, tes châles, les ropes te champre à ton maître.

CÉCILE.

Avez-vous du papier doré pour faire des diadèmes ?

MARIANNE.

Non, je n'en ai pas.

JOLICŒUR.

Moi, je m'empare toujours d'un bouchon pour me faire des moustaches.

FRÉDÉRIC.

Téparrassons la taple. Teux hommes de pon volonté.

(Frédéric et Jolicœur emportent tout ce qui est sur la table.)

BERTRAND.

Il faut que vous me montriez ce jeu-là, car je n'y entends rien.

CÉCILE.

Tant mieux, on vous mettra avec Marianne pour deviner.

MARIANNE.

Moi, je veux que Frédéric soit avec moi.

CÉCILE.

N'avez-vous pas peur qu'on vous l'enlève ?

MARIANNE.

C'est peut-être là tout le fin de votre jeu.

FRÉDÉRIC.

Fait tonc pas la chalousse. Est-ce qu'il pourrait m'enlever? che suis plus lourd qu'elle. Fa chercher ce que che t'ai dit, et n'aie pas peur de rien.

MARIANNE, à part, en s'en allant.

La vilaine chose que de recevoir de la société, on n'est plus maîtresse chez soi.

BERTRAND, la suivant.

Voulez-vous que je vous aide, Marianne?

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

CÉCILE, FRÉDÉRIC, JOLICOEUR.

FRÉDÉRIC.

Ch'ai un pon idée. Il faut lui faire un leçon. Prenons le mot de chaloussie; nous ferons t'abord tes chats, miaou, miaou, miaou; après ça tes loups, hou, hou, hou; et puis une scie comme tes

chens qui scient ; ensuite pour chaloussie, nous ferons une temoiselle qui a peur qu'on lui prenne son amoureux.

CÉCILE, riant.

Il n'y a qu'une difficulté, c'est qu'on ne dit pas chaloussie, on dit jalousie.

FRÉDÉRIC.

Hé pien, foui, chalousie.

CÉCILE.

Jalousie.

FRÉDÉRIC.

Chaloussie, che sais pien.

JOLICOEUR, à part.

Il profite joliment.

FRÉDÉRIC.

Allons, c'est convenu.

CÉCILE.

Mais je ne puis raisonnablement pas me prêter à extravaser l'orthographe.

JOLICOEUR, bas à Cécile.

Il ne comprend pas la différence qu'il y a entre jalousie et chaloussie, ainsi il faut faire ce qu'il veut; c'est plus court que de chercher à lui dessiner les yeux.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS ; MARIANNE et BERTRAND apportant plusieurs vêtemens.

FRÉDÉRIC.

O la chentille Marianne ! il semble qu'il ait definé. Foilà un peau d'ours et un manchon qui fiennent comme mars en carême. Tu n'as pas t'autre fourrure?

MARIANNE.

J'ai encore une vieille pelisse qui me vient d'une de mes maîtresses, c'est-i bon?

FRÉDÉRIC.

C'est excellent.

(Marianne sort.)

BERTRAND.

Ah ! çà, vous allez me mettre au fait.

CÉCILE.

Non, non, tâchez de deviner.

BERTRAND, avec intention.

Cécile, si j'allais en deviner plus qu'il n'y en a.

CÉCILE.

Ça ne m'étonnerait pas, vous avez l'esprit si bien fait.

JOLICŒUR, se faisant des moustaches avec un bouchon.

Je commence par me faire des moustaches.

CÉCILE.

A quoi bon?

JOLICOEUR.

C'est pour avoir l'air d'un chat fâché.

CÉCILE.

Taisez-vous donc.

MARIANNE, revenant avec une pelisse.

Ne me demandez plus rien.

FRÉDÉRIC.

Non, ma pon Marianne. Allons, mamzelle Cécile, monsieur Cholicœur, commençons nos pamboches.

MARIANNE.

Qu'est-ce que ça veut dire? Je ne veux pas qu'on sorte de la cuisine, primo; d'abord et d'un.

CÉCILE.

Mais pour s'habiller?

MARIANNE.

On s'habillera devant moi.

FRÉDÉRIC.

Hé bien, t'un mot tu téfais tout le cheu.

MARIANNE.

Ça m'est égal.

JOLICOEUR.

Bast! bast! ça ne doit rien empêcher. Me v'là déjà en chat, moi.

CÉCILE, avec humeur.

Alors, jouez ce mot-là à vous deux, monsieur Frédéric.

FRÉDÉRIC.

A la ponne heure. (Il met la peau d'ours sur ses épaules.) Montons sur la taple, monsié Cholicœur.

(Ils montent tous deux sur la table, et imitent le cri du chat.)

FRÉDÉRIC et JOLICŒUR.

Miaou! miaou! miaou!

SCÈNE VII.

MARIANNE, CÉCILE, JOLICŒUR, FRÉDÉRIC, BERTRAND, M. DE SAINT-BON.

M. DE SAINT-BON.

(Il s'arrête à la porte d'entrée, et paraît être dans le plus grand étonnement.)

Que veut dire ceci? Fait-on le sabbat chez moi?

MARIANNE.

Nous sommes perdus, voilà monsieur.

M. DE SAINT-BON.

Marianne, il me paraît qu'on ne m'attendait guère?

MARIANNE, embarrassée.

Monsieur, je vous assure que.....

M. DE SAINT-BON.

Comme te voilà ahurie! Rassure-toi, mon enfant; j'avais peur d'être grondé en revenant ici, et je ne suis pas fâché de te trouver dans ton tort.

MARIANNE.

Monsieur, je puis vous promettre.....

FRÉDÉRIC.

Monsié Saint-Pon, il ne faut pas fous fâcher. Nous sommes tous t'honnêtes chens, incapables pour fous faire tu tommache.

M. DE SAINT-BON.

N'est-ce pas là ce garçon que j'ai rencontré tantôt sur l'escalier?

FRÉDÉRIC.

Oui, monsié Saint-Pon, c'est moi.

M. DE SAINT-BON.

Marianne, pourquoi donc te défendais-tu avec tant de chaleur quand je te disais que tu attendais un amoureux?

MARIANNE.

C'est que ce n'est pas un amoureux comme monsieur pourrait croire; c'est un amoureux pour le mariage.

M. DE SAINT-BON.

J'en suis persuadé; mais avoue que je sais deviner quelquefois. Tu étais trop pressée de me renvoyer. Cependant j'ai bien fait de lanterner, comme tu vois, puisqu'il n'y avait plus de voiture sur la place, et que par-là me voilà dispensé de mon voyage.

TOUS LES PERSONNAGES.

Monsieur, nous vous demandons pardon.

M. DE SAINT-BON.

De quoi, mes enfans? D'avoir mis ma cuisine sens dessus dessous? C'est un petit malheur que je vous pardonne très-facilement, car je ne suis pas venu à mon âge sans savoir que

QUAND LES CHATS SONT DEHORS, LES SOURIS DANSENT SUR LA TABLE.

PERSONNAGES.

LE COMTE DE VALCOURT.
MONSIEUR GAUCHER, notaire.
FANCHETTE, jeune paysanne au service du château.
MONDAIN, } paysans.
LAURENT, }

La scène se passe au château du comte.

Le théâtre représente un salon.

UofM

FANCHETTE.

TU VOIS DONC BEN QU'I N'FAUT PAS T'DÉSOLER.

Les Paysans. Tome II.

LES PAYSANS.

SCÈNE I.

M. GAUCHER, FANCHETTE.

FANCHETTE, entrant derrière M. Gaucher.

Monsieu Gaucher, puis-je entrer?

M. GAUCHER.

Ah! c'est Fanchette. Que me veux-tu, mon enfant?

FANCHETTE.

Monsieu Gaucher, comme monsieu le comte est arrivé hier soir au château, et que j'ai queuque chose de pressé à lui dire que je n'ose pas lui dire, j'ai pensé que vous, qu'êtes notaire, et dont l'état est de vous charger des affaires des autres, vous pourriais ben lui parler pour moi, si ce n'est pas abuser de votre complaisance toutefois.

M. GAUCHER.

De quoi s'agit-il?

FANCHETTE.

C'est que, voyais-vous, il y a deux ans que monsieu le comte, en passant auprès de moi dans le parc ous que je faisais des herbes, respect parlant, pour

nos bestiaux, i m'dit comme ça : « Fanchette, queul âge qu't'as? » — « Seize ans, vienne la Saint-Martin, monseigneur », que j'li dis. I s'mit à rire comme i fait toujours quand on l'appelle monseigneur, et i m'dit : « Hé bien, dans deux ans, si t'es ben sage, j'te marierons. » — « C'est ben de la bonté qu'vous avais pour moi, monseigneur, que j'li dis en faisant la révérence; mais, d'ici à deux ans, vous pourrais ben l'oublier. » — « Non, non, qui m'dit. J'te charge de me l'rappeler; tu n'l'oublieras pas, toi. » — « Oh! pour ça non, monseigneur, que j'li dis. » Il s'mit encore à rire, et puis i s'en alla. V'là où j'en suis. Comme il est possible que d'pis deux ans monsieu l'comte ait pensé à ben d'autres choses, moi, qui n'ai pensé qu'à ça, je n'sais pas comment li dire. S'il fût venu l'année dernière, j'étais encore un peu hardie; mais pus les filles deviennent grandes, pus elles deviennent honteuses pour parler de mariage. Avais-vous remarqué ça, monsieu Gaucher?

M. GAUCHER.

Tu m'en parles pourtant.

FANCHETTE.

Mais vous, comme c'est vot'métier d'entendre parler d'ça, c'est ben différent.

M. GAUCHER.

Et tu veux que je rappelle à monsieur le comte la promesse qu'il t'a faite, apparemment?

FANCHETTE.

Oui, Monsieu Gaucher.

M. GAUCHER.

Hé bien, je m'en charge.

FANCHETTE.

Aujourd'hui?

M. GAUCHER.

Non, parce que nous avons à traiter ensemble des affaires un peu plus importantes.

FANCHETTE.

Gn'y a rien d'pus important qu'ça, monsieu Gaucher, parce que, si nous lantiponnons, monsieu l'comte pourrait ben dire qu'nous avons laissé passer l'tarme, et il nous envarrait promener. Gn'y aura demain deux ans et un mois qui m'a dit c'que j'vous ai dit; par ainsi vous voyais ben qu'c'est échu.

M. GAUCHER.

Laisse-moi faire. Ces choses-là, vois-tu, ont besoin d'être traitées avec ménagement. Monsieur le comte, dans ce moment-ci, a de l'humeur contre le village en général. Il sait qu'on lui coupe ses bois, qu'on lui vole des morceaux de terre, qu'on conduit des vaches dans ses prés; et il pourrait bien n'être pas très-disposé à remplir des engagemens comme ceux qu'il a pris avec toi. Je reviendrai ici plus d'une fois pendant son séjour, et je te réponds de ne pas t'oublier.

FANCHETTE.

Vous dites ça; mais si vous n'avais pus affaire ici, à coup sûr vous ne ferais pas deux lieues tout exprès pour moi. Si vous étiais du village, encore

passe; mais eune fois qu'vous s'rais parti..... Non, non, faut faire mon affaire avant tout. D'ailleurs, ce n'est pas moi qu'a rien pris à monsieu le comte; et parce que les autres lui ont fait du tort, c'n'est pas une raison pour qu'i m'en fasse à moi.

M. GAUCHER.

Tu es donc bien pressée d'être mariée?

FANCHETTE.

Pardine! comme toutes les filles.

M. GAUCHER.

Et pourquoi es-tu si pressée?

FANCHETTE.

Parce que je pourrai porter des cornettes garnies, et que ma mère n's'ra pus là pour me gronder quand j'parlerons aux uns ou aux autres.

M. GAUCHER.

As-tu un amoureux au moins?

FANCHETTE.

Vraiment! j'en ai ben pus d'un.

M. GAUCHER.

Tu es assez gentille pour cela.

FANCHETTE.

C'n'est pas que j'sommes gentille, c'est que j'les écoutons tous. Tant qu'eune fille n'est pas mariée, n'faut pas qu'alle fasse la fière.

M. GAUCHER.

Tu en as un dans le nombre auquel tu donnes la préférence?

FANCHETTE.

J'crois q'c'est Laurent Moreau, parce qu'il n'a pus ni père ni mère, et qui m'semble qui n's'rait pas jaloux.

M. GAUCHER.

Ah! ah!

FANCHETTE.

Ecoutais donc, quand on se marie, c'est pour être autrement que quand on est fille. Je n'voulons pus être grondée d'abord.

M. GAUCHER.

J'entends.

FANCHETTE.

J'ferai mes conditions d'avance.

M. GAUCHER.

Tu feras bien.

FANCHETTE.

Sans adieu, Monsieu Gaucher. Si vous parlais comme il faut, c'est vous qui ferais not'acte.

M. GAUCHER.

Bien obligé.

FANCHETTE va pour sortir, et revient.

N'parlais toujours pas de Laurent Moreau à monsieu le comte, parce que, si je faisais d'autres réflexions..... Vous comprenais qu'i n'faut pas trop s'presser quand on peut choisir.

(Elle sort.)

SCÈNE II.

M. GAUCHER, seul.

Voilà une petite villageoise sur laquelle il serait difficile de faire une idylle. Il n'y a pas la moindre poésie dans ses amours; et c'est pour être coquette plus à son aise qu'elle désire se marier. Nos paysans font de grand progrès.

SCÈNE III.

LE COMTE, M. GAUCHER.

LE COMTE.

Hé bien, mon cher monsieur Gaucher, comment avez-vous dormi? J'avais recommandé qu'on eût bien soin de vous. Mes ordres ont-ils été exécutés?

M. GAUCHER.

Monsieur le comte a trop de bonté; nous autres notaires de campagne, nous sommes accoutumés aux déplacemens; et je vous assure que je ne suis pas souvent aussi bien que je l'ai été cette nuit.

LE COMTE.

Vous avez dû me trouver bien matinal; mais j'étais empressé de voir un peu les bois qui m'en-

tourent. Vous ne m'aviez pas trompé dans vos lettres, les lisières surtout sont dans un bien mauvais état.

M. GAUCHER.

Dame, monsieur le comte, vous n'avez pas voulu me donner d'ordres. Vos bois seraient en meilleur état si vous m'eussiez laissé faire. J'ai eu l'honneur de vous mander que ma fille avait épousé, l'hiver dernier, un jeune avoué plein d'ardeur, et qui vous aurait fait de bons procès à tous ces gens-là; vous ne m'avez pas répondu. De façon que quand votre garde venait se plaindre à moi, je n'y savais que faire.

LE COMTE, avec légèreté.

Ah! c'est qu'une fois que ces pauvres diables-là tombent entre les mains des gens de loi, je sais bien ce qu'il en est. C'est vous autres qui êtes vraiment pour eux la dîme, les droits féodaux et tout ce dont on leur fait tant de peur.

M. GAUCHER.

Vous aimez mieux qu'ils s'emparent de ce qui vous appartient?

LE COMTE.

Je voudrais qu'ils fussent raisonnables.

M. GAUCHER.

Vous connaissez bien les paysans! Les trois quarts du temps, ils ne font le mal que pour le plaisir de le faire, sans profit pour eux, mais seulement pour nuire à ce qu'il appellent les gros. Quant à moi, je suis sans pitié avec eux; et c'est ce qui m'a

décidé à donner à ma fille le mari qu'elle a. C'est un jeune homme charmant, et qui partage entièrement mes opinions à cet égard. Un avoué qui serait dans vos sentimens ne ferait rien du tout : c'est déjà un assez grand malheur qu'il y ait des juges de paix.

LE COMTE.

Je vois qu'en tout le remède est à côté du mal, et que si l'on nous fait du tort, vous nous en vengez bien.

M. GAUCHER.

Nous sommes des sentinelles avancées qui défendons les propriétaires; mais il faut aussi que les propriétaires nous secondent. Si la philanthropie s'en mêle, si l'on craint de chagriner ces bons paysans...

LE COMTE.

Hé bien, malgré votre zèle et vos bonnes intentions, je crois en vérité que, sans mes malheureux bois qui ne me sortent pas de la tête, je les plaindrais encore; mais cela passe la permission; ils sont trop hardis. Sait-on au moins ceux qui ont commis le plus de dégâts?

M. GAUCHER.

Tous! Ecoutez, monsieur le comte, vous connaissez sans doute beaucoup mieux que moi le grand monde dans lequel vous vivez; mais croyez que je connais mieux que vous la gent paysanne. Ne vous mêlez de rien, et laissez-moi faire.

LE COMTE, *en riant.*

Non, monsieur Gaucher, pas encore. Je suis ici

pour quelque temps, je veux faire mon éducation. Si je suis aussi savant que vous avant mon départ, alors je vous donne carte blanche; mais d'ici là, je craindrais que le désir de me rendre service ne vous emportât un peu loin, et que vous ne missiez à la paille de pauvres diables qui, après tout, ne sont pas trop à leur aise.

M. GAUCHER, avec vivacité.

Comme vous voudrez, monsieur le comte, comme vous voudrez. Vous vous imaginez que, parce qu'ils sont bien calins en vous parlant, qu'ils vous appellent monseigneur à chaque mot, et qu'ils ont grand soin d'ôter leur chapeau quand ils vous rencontrent, ce sont les plus honnêtes gens du monde, à la bonne heure; mais moi, je vous dis que tout cela n'est que de l'écorce, et qu'ils n'en sont pas meilleurs pour cela.

LE COMTE.

Il ne faut pourtant pas leur ôter cette écorce; car ils ne seraient plus bons du tout.

M. GAUCHER.

Si vous saviez comme ils rient entre eux de votre trop grande facilité; ils s'imaginent que vous n'osez pas user de rigueur.

LE COMTE.

Je ne veux pas qu'ils croient cela.

M. GAUCHER.

C'est pourtant ce qui arrive. « J'pouvons n'pas nous « gêner, disent-ils; monseigneur sait ben que j'som- « mes malins quand j'voulons. »

LE COMTE.

Ils disent : « Monseigneur sait ben que j'sommes malins ! » (Avec satisfaction.) Ces coquins-là !

M. GAUCHER.

Cela vous fait rire ?

LE COMTE.

Non, non ; je ne ris point. Je suis fortement de votre avis, il faut prendre un parti ; et la preuve que c'est bien mon sentiment, c'est que je viens de faire chercher mon garde pour lui donner mes ordres.

M. GAUCHER.

Votre garde, c'est fort bien ; mais il ne peut faire que des procès-verbaux.

LE COMTE.

Il faut commencer par quelque chose. Ah ! çà, que me disiez-vous donc hier au soir avant d'aller vous coucher ? Je vous avoue que je tombais de fatigue d'avoir fait quatre-vingts lieues sans me reposer, et que je ne vous ai pas trop bien compris. Tout ce qui m'est resté dans la tête, c'est qu'il paraît qu'on me vole aussi mes terres petit à petit.

M. GAUCHER.

Si cela continue, ils ne vous laisseront que votre parc. Deux de vos vassaux...

LE COMTE, l'interrompant.

Comment dites-vous ?

M. GAUCHER.

Deux hommes de ce village...

LE COMTE, riant.

Je vous comprenais bien.

M. GAUCHER.

Deux hommes de ce village, qui travaillent toute l'année pour vous, sous prétexte d'être au moment d'avoir un procès l'un contre l'autre, sont venus dimanche dernier à mon étude pour voir, disaient-ils, si je ne pouvais pas les arranger. C'est où je les attendais, et je leur ai donné rendez-vous ce matin même ici, soi-disant pour leur épargner la peine de faire quatre lieues pour venir chez moi et s'en aller, mais, dans la vérité, pour vous faire juger par vous-même combien il est urgent d'apporter remède à l'esprit de rapine qui existe actuellement parmi ces gens-là.

LE COMTE.

C'est donc bien considérable?

M. GAUCHER.

Vous savez, ou vous ne savez pas que, dans votre prairie du Parc-aux-Veaux, près l'étang du petit Bouchet, il y a une langue de terre qui aboute à Jean Mondain et à Laurent Moreau.

LE COMTE, avec distraction.

Je crois bien me rappeler cela.

M. GAUCHER.

Depuis trois ans environ, ce Mondain et ce Moreau, en labourant leur terre à eux, ont toujours été en empiétant sur celle qui vous appartient; et, de sillons en sillons, ils ont si bien envahi le tout, qu'ils se disputent aujourd'hui à qui fera reculer l'autre. Ils n'i-

gnorent pas que, si la justice se mêlait de cela, il pourrait leur en arriver malheur, et ils espèrent qu'ils peuvent me faire faire un acte qui leur adjugera ce qu'ils vous ont pris.

LE COMTE.

Ils ont raison de se croire malins.

M. GAUCHER.

Dieu merci, on l'est au moins autant qu'eux.

LE COMTE.

Vous ne m'avez jamais parlé de cela.

M. GAUCHER.

Je savais qu'il en serait comme du reste.

LE COMTE.

Et vous allez donc leur faire grand'peur?

M. GAUCHER.

Est-ce que vous trouvez qu'il n'y a pas sujet?

LE COMTE.

Pardonnez-moi.

M. GAUCHER.

Je vous demande au moins de ne pas rire devant eux. Si cela ne vous fait rien à vous qui êtes fort riche, songez que votre cause est celle d'une foule de gens peu aisés et que l'on vole aussi bien que vous.

LE COMTE.

Qu'est-ce qu'il leur en coûtera pour cette espiéglerie-là?

M. GAUCHER.

Si vous laissez faire mon gendre, qui est vraiment

un sujet distingué dans sa partie, il peut mettre nos deux espiègles comme des petits saint Jean.

LE COMTE.

Pour un arpent de pré qui, entre nous, ne vaut pas grand'chose, en vérité ce serait conscience. Ce Laurent Moreau est un bon petit garçon, si je me le rappelle; il est bien poli toujours. N'est-ce pas lui qui pêche de si grosses écrevisses?

M. GAUCHER.

Le drôle n'est pas manchot.

LE COMTE.

Quant à Jean Mondain, c'est un docteur. Il a été adjoint de je ne sais quoi, dans le temps.

M. GAUCHER.

Eh, mon Dieu, oui. Il a été comme maire de ce village.

LE COMTE.

Ce n'est pas un trop bon sujet, ce me semble.

M. GAUCHER.

C'est tout le contraire.

LE COMTE.

A-t-il toujours un fusil?

M. GAUCHER.

Je pense bien que oui.

LE COMTE.

Il faudra le tenir de près.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, FANCHETTE.

FANCHETTE.

Le garde-chasse est là. Monseigneur veut-il qu'on le fasse entrer?

LE COMTE.

Non; il remplirait toute la chambre d'une odeur de tabac insupportable. C'est le plus grand fumeur! J'aime mieux lui parler dehors. Monsieur Gaucher, venez-vous avec moi?

M. GAUCHER.

Comme vous voudrez, monsieur le comte.

LE COMTE.

Fanchette, ne t'ai-je pas promis quelque chose?

FANCHETTE.

Oui, monseigneur. Il y a deux ans que vous avez promis de me marier dans deux ans.

LE COMTE.

C'est bon.

(Il sort avec M. Gaucher.)

SCÈNE V.

FANCHETTE, seule.

C'est bon! Monseigneur a dit : « C'est bon. » C'est comme s'il m'avait dit : « Tu n'as plus qu'à chercher un mari. » C'est drôle, pus le moment approche de m'décider, pus j'ai d'peine à faire un choix; j'ai beau passer en revue tous mes marieux, je n'en trouve pas un qui me convienne. Quand les maîtres sont au château, que j'vois tous ces domestiques qu'ont si bonne mine, les paysans m'paraissent tous laids et mal tournés. Et puis c'est si grossier! Quand ça vous a donné eune tape en riant d'un gros rire bête, ça croit avoir fait la plus belle chose du monde. Au lieu que messieurs les domestiques... Dame! Y vous disent tout-ci, tout-ça... C'est ben pus joli.. Oh! oui; mais ça n'épouse pas.

SCÈNE VI.

FANCHETTE, LAURENT.

LAURENT.

Bonjour, Fanchette.

FANCHETTE.

Tiens! c'est Laurent Moreau. Comme t'as l'air triste!

LAURENT.

Monsieur Gaucher l'notaire est-il ici?

FANCHETTE.

Il y est depuis hier au soir.

LAURENT.

Depuis hier au soir! Maître Mondain n'est pas encore venu?

FANCHETTE.

Est-ce qu'il doit venir aussi? Tous mes amoureux se sont donc donné rendez-vous au château aujourd'hui?

LAURENT.

N'dis donc pas que Mondain est ton amoureux; i serait ton père.

FANCHETTE.

Enfin, i m'fait la cour, puisqu'il a manqué d'me jeter dans la mare l'autre jour en jouant avec moi.

LAURENT.

Pardine! i joue avec toutes les filles depuis si longtemps.

FANCHETTE.

Oui; mais il m'a dit queuque chose qu'i n'a pas dit à toutes les filles, j'en suis ben sûre.

LAURENT.

Quoi que c'est donc que ce queuque chose?

FANCHETTE.

C'est qu'i pense à s'faire meunier, et ça à cause de moi, à celle fin de m'faire meunière. C'est ben tentant.

LAURENT.

N't'y fie que d'la bonne manière toujours. L'père Mondain est un enjôleux.

FANCHETTE.

Je n'suis pas sotte non pus.

LAURENT.

Tu veux donc être une trompeuse envars moi ?

FANCHETTE.

Dame aussi, t'as pas d'moulin.

LAURENT.

Veux-tu parier qu'tu me r'grett'ras ?

FANCHETTE.

C'est ben possible, parce que je t'aimais mieux qu'un autre; mais, si tu veux, j'te ferai garçon meunier.

LAURENT.

Ben obligé.

FANCHETTE.

Tu n'as qu'à dire.

LAURENT.

Si j'voulais, j'pourrais te faire du tort auprès de Mondain.

FANCHETTE.

Comment ça?

LAURENT.

J'n'aurais qu'à lui montrer la petite bague de plomb qu'tu m'as donnée.

FANCHETTE.

J'en ai donné à ben d'autres.

LAURENT.

Mais tu li en a pas donné à lui.

FANCHETTE.

Oh non! Il est trop laid.

LAURENT.

Va, Fanchette, t'as ben tort de m'faire pus d'chagrin que j'n'en ai.

FANCHETTE.

Queu chagrin donc est-ce que t'as?

LAURENT.

Entre nous, je crois que je suis dans d'mauvaises affaires, et ça à cause de ton Mondain qu't'aime tant.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, MONDAIN.

FANCHETTE.

Maître Mondain, dites-moi donc un peu queux mauvaises affaires vous avais aveuc Laurent? Il en est tout jaune, c'pauvre garçon.

MONDAIN.

Ça ne regarde pas les petites filles.

FANCHETTE.

C'est comme ça qu'vous me répondais. C'est bon, je m'en souviendrai.

(Elle va pour sortir.)

MONDAIN, la retenant.

Ecoute donc. C'est que j'avons la tête occupée, vois-tu.

FANCHETTE, se débarrassant de lui.

Laissez-moi! les petites filles n'ont rien à démêler avec les vieux pères.

(Elle s'enfuit.)

SCÈNE VIII.

MONDAIN, LAURENT.

MONDAIN.

Comme les enfans sont mal élevés à présent! Autrefois jamais une jeunesse ne m'aurait parlé comme ça. As-tu déjà vu monsieur Gaucher?

LAURENT.

Non.

MONDAIN.

Pourvu que monsieur Valcourt ne soit pas là quand il va z'être question de not'affaire.

LAURENT.

N'm'en parlais pas. Pour moi, j's'rais tout prêt à rendre ma part, si vous vouliais itout rendre la vôtre.

MONDAIN.

Ma fine, non! J'aurons ben fumais, ben labourais c'te tarre pour un autre. Ce s'rait par trop nigaud aussi.

LAURENT.

Enfin nous n'avions qu'à la laisser à qui qu'elle appartient, nous n'l'aurions ni fumais ni labourais.

MONDAIN.

Pourquoi qu'un seul a tout, et qu'les autres n'ont rien? ousque c'est écrit ça?

LAURENT.

Dame!

MONDAIN.

Est-ce qu'un homme mange pus qu'un autre? Chacun doit avoir sa part.

LAURENT.

Hé ben, vous qu'avais pus de tarre que moi, j'peux donc vous en prendre?

MONDAIN.

C'est bête c'que tu dis là. Les agriculteux n'doivent pas antichiper les uns sur les autres. Leu tarre leux y appartient, pisque c'est eux qui la soignent; au lieu qu'les bourgeois n's'en sarvent que pour en tirer d'l'argent, et pour faire les gros vis-à-vis des pauvres qui les valent ben. J'ai zété assez long-temps en fonctions pour savoir ces choses-là. Parle un peu à monsieur Lami, tu verras c'qu'i t'dira. N'faut pas non pus s'laisser couper l'herbe sous l'pied.

LAURENT.

Cependant, maître Mondain, vous dirais tout ce que voudrais, on est ben pus tranquille quand on n'a que ce qui vous appartient.

MONDAIN.

Un homme ne doit avoir que ce qu'il peut con-

server; or j'te demande un peu comment monsieur Valcourt ferait pour tenir la main à ce qu'il a. Je parie seulement qu'il ne sait pas ce qu'il a, et que je connais son bien mieux que lui. Gageons.

LAURENT.

Mardi! tant mieux. Ça fait qu'i n's'apercevra p't-être pas que j'l'avons antichipé. J'ai eu tort de vous écouter. Vous m'disiais : « Tians, Laurent, vois donc « comme j'gagne de mon côté; gagne donc aussi du « tian. » Ça fait que j'gagnais aussi, et v'là que j'm'en repens.

MONDAIN.

Je n'me r'pens pas, moi. Ça m'a ben arrondi. Si nous pouvons faire avaler ça au père Gaucher, l'guiable n'aura pus rien à y voir.

LAURENT.

Oui, mais monsieur l'comte, aussi?

MONDAIN.

Monsieur Valcourt, j'm'en soucie ben. Il a beau être nobe, ça n'me fait de rian. J'n'ai pas peur qu'i jette le grappin sur moi pour m'attacher à la glèbe.

LAURENT.

Qu'est-ce que c'était donc que c'te glèbe dont on nous parle tant?

MONDAIN.

Tu n'peux pas en avoir vu, t'es trop jeune pour ça. Depuis long-temps c'est défendu, Dieu marci; mais c'était une invention d'enfer.

LAURENT.

Comment qu'c'était fait?

MONDAIN.

Imagine-toi un joug avec quoi on attèle les bœufs. Hé ben, c'était fait d'la même manière, excepté qu'c'était fait à la taille d'un homme.

LAURENT.

C'est-i possible ?

MONDAIN.

On commençait par jeter le grappin sur tous ceux qu'on pouvait attraper, et puis quand on les tenait ben, on les attachait à la glèbe, et on les forçait de labourer.

LAURENT.

En avais-vous vu ?

MONDAIN.

Des petites; mais monsieu Lami dit qu'il y en avait dans son pays ous qu'on attachait jusqu'à cinquante hommes.

LAURENT.

Cinquante hommes !

MONDAIN.

Et en Allemagne, ous qu'il a fait la guerre, il y en a ous qu'on en met jusqu'à cent.

LAURENT.

Mais faut ben du monde pour venir à bout de tant de monde pourtant.

MONDAIN.

Non. On emploie des cerfs qui sont dressés à ça.

LAURENT.

Vous savais ben des choses au moins.

MONDAIN.

Et si j'te parlais des droits feyaudaux, c'est ben une autre çarimonie vraiment.

LAURENT.

Ça n'aurait qu'à revenir. Maître Mondain, j'vous rends tout c'que j'ai pris à monseigneur. Je n'veux pas avoir maille à partir aveuc li. Vous m'avais fait trembler.

MONDAIN.

Au contraire. C'est eune raison pour nous ben tenir les uns les autres, afin d'empêcher qu'i ne recommencent.

LAURENT.

Vous qu'avais bec et ongles, vous vous arrangerais comme vous voudrais; pour moi, j'm'en retire.

MONDAIN.

Je n'veux pas de c't'arrangement-là. Je n'suis pas tenté d'porter l'endos à moi tout seul. Si nous ne nous soutenons pas, nous ferons trop beau jeu aux grands.

LAURENT.

Si monsieu l'comte découvre la mèche, gn'y aura pas d'soutien qui tienne. Il est dans son droit, et il pourra nous bailler ben du tintouin.

MONDAIN.

Imbécile, nous nous retournerons. J'y enverrai ma mère et mon oncle Thomas. Ils ont des cheveux blancs, ils pleureront, et pis ça s'ra fini. Ça m'a déjà réussi auprès d'monsieu l'juge de paix; p't-être ben

qu'ça m'réussira auprès d'monsieu le comte qu'est encor moins méchant.

LAURENT.

J'n'ai pus ni père ni mère, moi; et s'ils étaient encore de c'monde, j'crois ben qu'i n'voudriont pas s'mêler d'une manigance comme ça. Ils avaient l'honneur trop en recommandation, les chères bonnes gens! Si j'avais suivi leux conseils.....

MONDAIN.

Ils étaient d'leux temps, j'sommes du nôtre.

LAURENT.

Ah! mon Dieu, v'là monseigneur.

MONDAIN.

Tu crois? Songe toujours à n'pas me r'nier.

SCÈNE IX.

LE COMTE, M. GAUCHER, LAURENT, MONDAIN.

LAURENT et MONDAIN, saluant.

Monseigneur.....

LE COMTE.

Bonjour, mes enfans.

M. GAUCHER.

Hé bien, qu'est-ce que vous me voulez, vous autres?

MONDAIN, d'un ton patelin.

Rien quant à c't'heure. Je n'voulons pas ennuyer monsieu l'comte de nos petites affaires.

LE COMTE.

Faites, faites; que je ne vous gêne pas.

MONDAIN, avec embarras.

Vous saurais donc, monsieu Gaucher, qu'Laurent et moi je n'voulons pus plaider, et que j'sommes d'accord pour garder chacun c'que j'avons. Par ainsi, c'est à vous à nous faire un papier ous que j'nous entendrons pour placer des bornes d'un commun accord, et ça finira par-là.

M. GAUCHER.

Où est situé le terrain en question?

MONDAIN.

Là-bas.

M. GAUCHER.

Où, là-bas?

MONDAIN, avec un embarras plus marqué.

C'est inutile à expliquer, pisque j'sommes d'accord.

M. GAUCHER.

Mais, pour faire un acte, encore faut-il que j'aie la désignation des lieux.

MONDAIN.

Est-ce que vous ne pouvais pas nous faire un acte sans ça? Dans le temps que j'étais fonctionnaire public, j'étais moins curieux qu'vous. Quand les gens s'entendaient, je ne leux en demandais pas davantage.

M. GAUCHER.

Mais si, par hasard, vous vous entendiez trop bien, Laurent et vous?

LAURENT, bas à Mondain.

I s'doute de queuque chose.

MONDAIN, bas à Laurent.

Tais-toi. (Haut.) Quoique ça veut dire, si j'nous entendions trop bian? Est-ce que c'est un mal d'être d'accord? (Affectant de rire.) J'entends; c'est que ça n'fait pas gagner les notaires.

M. GAUCHER.

Je ne ris pas, moi.

MONDAIN.

Pardon, monsieur Gaucher. J'n'ai pas voulu vous insulter au moins.

M. GAUCHER.

Répondez à ma question. Vous ferez le mauvais plaisant une autre fois.

MONDAIN.

Sur mon honneur, je n'la comprends point votre question.

LE COMTE, d'un air sévère.

Je la comprends, moi. Monsieur Gaucher veut dire qu'il serait possible que ce terrain ne vous appartînt point.

LAURENT.

Monseigneur.....

MONDAIN, lui mettant la main sur la bouche.

A qui qu'il appartiendrait?

M. GAUCHER.

A monsieur le comte, par exemple.

MONDAIN, déconcerté.

A monsieu l'comte !

M. GAUCHER.

Oui, à monsieur le comte.

MONDAIN.

C'est la première nouvelle.....

M. GAUCHER.

Vous avez cru que je serais votre dupe.

LAURENT.

Pour moi, monsieu Gaucher, j'veux être d'bonne foi.....

MONDAIN.

Ne l'écoutais pas, i n'sait c'qu'i dit. La loi a aboli les droits feyodaux, par ainsi, il est ben permis à de pauvres paysans.....

M. GAUCHER, à Laurent.

Laurent, que voulez-vous dire?

MONDAIN.

Vous aimais mieux l'écouter que moi, parce qu'i n'connaît pas l's affaires.

M. GAUCHER.

Parlez, Laurent.

LAURENT.

Monsieu Gaucher, il est ben vrai qu'j'avons antichipé; mais c'était sans y faire attention. On n'a pas la mesure au juste dans sa tête. Aujourd'hui on fait un sillon de plus, le lendemain on en fait un

à côtais, faute de savoir; et quand il n'y a là parsonne pour vous dire que vous vous trompais.....

MONDAIN.

Pardine !

M. GAUCHER, à Laurent.

Et où avez-vous fait ces sillons-là ?

MONDAIN.

Ah ! mon Dieu, dans un méchant bout d'tarrain qu'appartient à je n'sais qui; p't-être ben à parsonne. Là-bas, tout raz d'l'étang du petit Bouchet.

M. GAUCHER.

Dans la prairie du Parc-aux-Veaux ?

MONDAIN.

C'est ben possible.

M. GAUCHER.

Qui appartient à monsieur le comte.

MONDAIN.

Oui, la prairie appartient à monsieu l'comte.

M. GAUCHER.

Et le bout de terre que vous avez pris aussi.

MONDAIN.

Je n'crois point.

LE COMTE.

On peut consulter mes titres.

MONDAIN, d'un ton patelin.

Ah ! monsieu l'comte, gn'y a plus de titres.

M. GAUCHER.

Comment cela donc ? Parbleu, voilà du nouveau.

MONDAIN.

Vous avais beau dire. Pour ça, j'sis ben sûr que les titres sont abolis. En cherchant un peu j'trouverions même la date.

LE COMTE, du ton le plus sévère.

Mais la justice n'est pas abolie.

MONDAIN, toujours d'un ton patelin.

Je n'en ai pas ouï parler.

LE COMTE.

Hé bien, c'est à elle que vous aurez affaire. Je me lasse de ma trop grande bonté, à la fin, et je veux que vous serviez tous les deux d'exemple. Il n'y a plus de titres ! Vous verrez s'il n'y a plus de titres.

LAURENT.

Ah ! monsieu le comte, ah ! monseigneur.....

LE COMTE.

Laissez-moi. Vous vous imaginez qu'il vous sera permis de nous dépouiller, et que vous n'aurez qu'à le vouloir pour vous emparer de nos biens. Je suis très-résolu à ne plus rien souffrir, et mon garde a des ordres précis à cet égard. Il n'y a plus de titres !

MONDAIN.

Monsieu l'comte nous pardonnera. Il doit ben savoir que j'manquons d'instruction, et que je n'péchons que par ignorance. I n'voudrait pas ruiner de pauvres guiables comme nous, qui n'avons que nos bras pour faire vivre nos bons vieux parens. C'est vrai que c'bout de tarre qu'était là tous les

jours à côtais du nôtre, nous avait un peu donné dans l'œil, et que j'avons manqué à la propriétais qu'est un droit respectable; mais c'est qu'ça nous arrangeait ben.

M. GAUCHER.

Vous voilà furieusement radouci.

MONDAIN, élevant la voix.

Monsieu Gaucher, vous n'êtes qu'un notaire, ça n'vous r'garde pas. N'faut pas non plus chercher a écraser toujours les p'tits au profit des riches. C'n'est pas not'faute si j'n'avons pas d'fortune, et si je n'pouvons pas faire faire de gros actes tous les jours.

M. GAUCHER.

Monsieur le comte, j'espère que vous donnerez suite à cette affaire, et qu'ils n'en seront pas quittes à si bon marché.

LE COMTE.

Mon parti est pris; je serai inexorable.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, FANCHETTE, à la porte.

MONDAIN.

Monsieu l'comte, faites-nous grâce pour c'te fois-ci. Ce p'tit bout d'tarre m'arrange si ben que si vous voulez me l'bailler à rente, j'vous en donnerons c'que vous voudrais, pourvu qu'i n'soit plus question de rien.

LE COMTE.

Prenez donc garde que ce serait féodal, maître Mondain. Vous qui connaissez les lois, vous devez savoir cela.

LAURENT.

Pour moi, monseigneur, tout c'que j'vous d'mandons, c'est d'vous venger sur moi comme vous voudrais; mais que ça n'se sache pas dans l'village.

LE COMTE, apercevant Fanchette.

Que nous veux-tu, Fanchette?

FANCHETTE, regardant Laurent avec intérêt.

Rien, monsieu l'comte.

LE COMTE.

Tu ne dis pas la vérité.

FANCHETTE.

Monsieu l'comte, je ne sais pas de quoi i s'agit; mais l'pus coupable des deux, c'est pas Laurent.

LE COMTE.

Comment sais-tu cela?

FANCHETTE.

C'est qu'il est pus jeune que Mondain, et qu'il peut s'corriger. (Le comte sourit.) Allons, monseigneur, pardonnais-lui. Tenais, si vous voulais lui recommander de bien m'obéir, et de me laisser toujours la maîtresse, je l'épouserons, et je vous réponds ben que je n'lui laisserons pas faire de sottises.

LE COMTE.

J'ai promis de te marier. Je te donne cent écus et

le morceau de terre qu'ils s'étaient partagé. Vois à présent ce qu'il te reste à faire.

FANCHETTE, faisant des révérences.

Monseigneur, c'est ben d'la bonté de vot'part, et je vous remercions comme je l'devons.

M. GAUCHER.

Mais sans préjudice des poursuites que monsieur le comte se réserve de faire pour les deux années d'anticipation.

LE COMTE.

Je cède tous mes droits à Fanchette, et je la rends maîtresse de leur sort.

M. GAUCHER, bas au comte, avec humeur.

Monsieur le comte, prenez donc garde que tout ceci n'a plus l'air que d'un jeu.

LE COMTE, bas à M. Gaucher.

Que voulez-vous? Laissons-les s'arranger; je suis curieux de savoir le résultat de cette affaire.

(Le comte sort avec M. Gaucher, qui paraît mécontent.)

SCÈNE XI.

MONDAIN, FANCHETTE, LAURENT.

FANCHETTE.

Maître Mondain, connaissez-vous beaucoup de petites filles qui aient à elles cent écus et un morceau de tarre?

MONDAIN.

Alle est belle ta tarre. Je n'en donnerions pas une pistole.

FANCHETTE.

Alle est donc ben changée d'pis tout à l'heure? Vous n'disiais pas ça à monsieu l'comte, qui m'semble. Laurent, c'est-i grand?

LAURENT, soupirant.

Un arpent deux parches, Fanchette!

FANCHETTE.

Un arpent deux parches! Pourquoi qu'tu soupires en disant ça!

LAURENT.

Je n'savais pas qu'monsieu l'comte devait te donner un mariage. Si j'l'avais su, je n'me serions pas mis à t'aimer comme j'ons fait.

FANCHETTE.

C'est une raison de pus.

LAURENT.

A présent que t'es riche, tu voudras un riche.

FANCHETTE.

Hé ben, tu te trompes. Je n'voudrais pas d'un mari qui parlît pus haut qu'moi.

LAURENT.

En ce cas-là, Fanchette, faut m'prendre, car je n'parle pas fort.

FANCHETTE.

J'sais qu't'es l'Benjamin d'ma mère. Aussitôt qu'alle va savoir que j'ai c'te tarre et cent écus, alle va

m'parler pour toi. Tu vois donc ben qu'i n'faut pas t'désoler. (Avec malice.) Adieu, Laurent.

SCÈNE XII.

MONDAIN et LAURENT.

LAURENT.

Si alle consulte sa mère, c'est une affaire faite.

MONDAIN.

Tu épouseras donc une fille pour un arpent deux parches de tarre, et cent méchans écus ?

LAURENT.

J'l'aurions ben épousais pour rian.

MONDAIN.

Tu crois qu'tu s'ras ben riche aveuc ça ?

LAURENT.

Aussi, j'compte ben qu'vous nous baillerai l'reste.

MONDAIN.

Queuque c'est donc qu'ton reste ?

LAURENT.

L'dédommagement d'la tarre qu'vous nous avais antichipais à ma femme et à moi.

MONDAIN.

Va donc te promener aveuc ton dédommagement.

LAURENT.

Gn'y a pas de promenade qui tianne. Monseigneur a cédé ses droits à Fanchette ! j'voulons les faire valoir.

MONDAIN.

Tu vas donc commencer par te poursuivre toi-même?

LAURENT.

Je m'poursuivrons si j'voulons; mais j'savons ben que j'ne vous ferons point de grâce.

MONDAIN.

Dis donc, Laurent, est-ce que tu te gausses de moi?

LAURENT.

Vous nous devais, vous nous paierais.

MONDAIN.

Nous varrons.

LAURENT.

Oui, nous varrons. Vous ne m'frais pas peur. Je n'crains point qu'vous m'attachiais à la glèbe. J'sis pas vot'dupe, allais, ni parsonne dans le village non pus. On sait ben qu'vous n'criais contre les grands qu'par jalouseté. Si vous aviais toujours été droit vot' chemin, vous n'nous feriais pas tous les contes que vous nous faites. Enfin j'veux avoir mon dédommagement, et j'l'aurai.

MONDAIN.

Ah! t'es sournois comme ça. C'est bon à savoir.

LAURENT.

Fallait rester dans vos limites, et n'pas antichiper.

MONDAIN.

N'dirait-on pas qu'i n'a pas antichipais non pus, lui?

LAURENT.

J'ai antichipais sur ma femme, ça ne r'garde parsonne.

MONDAIN.

Ta femme! Fanchette n'l'est pas encore.

LAURENT.

Alle le sera. Je n'crains point.

MONDAIN.

Alle peut d'venir la mienne. J'n'ai qu'à li faire d'gros avantages. J'sis pus riche que toi.

LAURENT.

C'est égal. Vous avais beau être riche, gn'y a des avantages que vous n'pouvais pus faire.

MONDAIN.

Enfin, si alle se décidait pour moi, tu voudrais donc que j'te poursuive?

LAURENT.

Oui, je l'voudrais.

MONDAIN.

Ça t'mangerait tout ce que t'as.

LAURENT.

Ça vous coûterait gros aussi.

MONDAIN.

Moi, ça ne me ruinerait point.

LAURENT.

Ah! si l'gendre à monsieur Gaucher s'en mêlait, ça pourrait bien finir par-là. I s'y entend, c'tilà. En deux mois de temps, i vous a réduit l'maître Fro-

mont, qu'avait pus de bien qu'vous, à s'mettre en sarvice cheu les autres.

MONDAIN.

Tu veux donc t'adresser à lui?

LAURENT.

Oui.

MONDAIN.

Hé ben! j'm'y adresserons aussi.

LAURENT.

Comme vous voudrais.

MONDAIN.

Tes cent écus et ton arpent de tarre y sauteront.

LAURENT.

Ils y sauteront.

MONDAIN.

Tu t'mettras dans d'méchantes affaires.

LAURENT.

Ça me r'garde.

MONDAIN.

T'étais si calin d'vant monsieu l'comte.

LAURENT.

J'étais calin quand i'l'fallait; je n'le sis pus quand il n'le faut pus.

MONDAIN.

Et, par curiositais, quoi que tu demand'rais comme ça pour dédommagement?

LAURENT.

L'plus que j'pourrions.

MONDAIN.

Veux-tu convenir d'une chose?

LAURENT.

De quoi?

MONDAIN.

Je n'vas pas par quatre chemins. Que c'ti-là qu'épous'ra pas Fanchette donne douze écus à l'autre, et que ça finisse par-là.

LAURENT.

Que nenni.

MONDAIN.

C'est pour toi comme pour moi; car on n'sait pas encore de qui qu'alle sera la femme. Alle a eu beau te dire des paroles en l'air, ça peut changer.

LAURENT.

Enfin, j'veux pas de c't'arrangement. Si j'pards Fanchette, j'veux qu'i m'en coûte pus char. Chacun son goût.

MONDAIN.

Queu que tu veux donc qu'i t'en coûte?

LAURENT.

J'veux qu'i m'en coûte trente écus.

MONDAIN.

Trente écus, pour la jouissance pendant deux ans d'un demi-arpent de tarre que j'aurions loué vingt francs par an, tout au plus!

LAURENT.

Fallait l'louer.

MONDAIN.

C'qui m'fait endéver, c'est que lui qui parle, il est aussi coupable que moi.

LAURENT.

Oui; mais comme j'sis sûr d'épouser Fanchette, je n's'rai pus coupable; v'là pourquoi j'veux trente écus.

MONDAIN.

Je n'te les donnerai point.

LAURENT.

C'est à votre fantaisie. Le gendre à monsieu Gaucher m'en f'ra avoir davantage. Je n'peux pas pardre.

MONDAIN.

J'aimerais mieux avoir affaire au guiable qu'à c't enragé-là.

LAURENT.

Bast! vous li enverrais vot' mère et vot' oncle Thomas, aveuc leux ch'veux blancs.

(Il rit.)

MONDAIN.

T'auras tes trente écus, Laurent; mais tu n'as qu'à te ben tenir.

LAURENT.

N'craignais rian, j'sommes farme.

(Il sort en se frottant les mains.)

MONDAIN.

Tu t'souviendras d'ça long-temps. Moi qu'avais tant peur de monsieu l'comte, je m's'rais cent fois mieux tirais de lui que d'ce petit coquin-là.

VAUT MIEUX AVOIR AFFAIRE A DIEU QU'A SES SAINTS.

LA

RÉCONCILIATION

PAR SURPRISE,

OU

CONTRE FORTUNE BON CŒUR.

PERSONNAGES.

MONSIEUR DE SERELLES.
MADAME DE SERELLES.
LE COLONEL SAINT-ROMAIN, leur fils.
MADAME SAINT-ROMAIN, femme du colonel.
JUSTINE, femme de chambre.
GUILLEMOT, concierge.

La scène se passe en province.

Le théâtre représente un salon.

UofM

Mr DE SERELLES.

ENTENDEZ-VOUS QUE C'EST MOI, VOTRE ANCIEN MAITRE.

La Réconciliation. Pl. IX

LA

RÉCONCILIATION

PAR SURPRISE.

SCÈNE I.

MADAME SAINT-ROMAIN, JUSTINE.

JUSTINE.

Il faut croire, madame, que la vengeance a bien de l'attrait pour une femme.

MADAME SAINT-ROMAIN.

Voilà trois ou quatre fois que vous me dites la même chose. Comment pouvez-vous appeler vengeance le désir de mettre à la raison un beau-père et une belle-mère comme ceux que j'ai? Dois-je souffrir plus long-temps qu'ils aillent se vanter partout, comme ils le font, qu'ils ne veulent pas me voir, et qu'ils ne me recevront jamais ?

JUSTINE.

Certainement, madame, ils ont le plus grand tort; mais avez-vous réfléchi à ce qu'il vous en coûte? D'abord vous quittez Paris, que vous ai-

mez beaucoup, pour venir dans une méchante ville de province habiter une maison déserte depuis des siècles, sous le costume d'une vieille femme; et tout cela pour ramener au bon sens des originaux dont vous ne vous souciez aucunement.

MADAME SAINT-ROMAIN.

Il n'y a que huit jours que je suis dans cette méchante ville de province, et que j'habite cette maison déserte depuis des siècles; et grâce à mon costume de vieille femme, cependant, je suis déjà parvenue à mettre en défaut les résolutions que l'on avait prises contre moi. Je suis reçue chez les parens de mon mari, et vous savez avec quel empressement ils viennent me voir.

JUSTINE.

Jusqu'ici vous ne triomphez pas encore. Vous leur avez apporté une lettre d'une de leurs parentes, qui est de moitié dans votre stratagème; ils vous croient madame de Ponteau, qui est attirée dans leur ville pour ses affaires : ils vous font des politesses, rien de mieux. Mais je cherche comment la vieille madame de Ponteau, que madame représente, pourra les réconcilier avec la jeune madame Saint-Romain, leur belle-fille.

MADAME SAINT-ROMAIN.

Ah! vraiment, je ne pourrais pas encore dire comment cela se fera; mais cela se fera. Ma belle-mère a tous les symptômes d'une grande confiance en moi; elle éprouve un besoin irrésistible de me parler de

son bon cœur, de sa tendresse maternelle, des chagrins que lui donne son fils; elle me demande des consolations. Mon beau-père, en sa qualité d'homme, prend son parti plus gravement; il dissimule ce qu'il souffre dans des discours d'une longueur assommante, et il est clair que, pour tous les deux, le mécontentement qu'ils affectent n'est qu'un sujet de déclamations.

JUSTINE.

Alors la victoire ne sera pas difficile à remporter.

MADAME SAINT-ROMAIN.

Vous n'y entendez rien. On triomphe plus aisément d'un sentiment vrai que l'on peut combattre par de la raison, que de tout cet échafaudage de sensibilité qui ne s'étaie que de lieux communs et de déclamations outrées. Que voulez-vous qu'on dise à des gens qui peuvent faire durer ce jeu tant qu'ils veulent? il faut paraître dupe ou les laisser là.

JUSTINE.

S'il est ainsi, à la place de madame, je les laisserais là. Madame a de la fortune, monsieur a hérité d'une tante fort riche; et la morale veut qu'on ne cherche à gagner les gens que quand on a besoin d'eux.

MADAME SAINT-ROMAIN.

Votre morale n'est pas la mienne. J'ai ressenti trop vivement l'injure qu'on me faisait, pour ne pas chercher à la faire réparer.

JUSTINE.

Madame n'a pas parlé de son projet à monsieur?

MADAME SAINT-ROMAIN.

Je m'en suis bien gardée. J'ai profité, au contraire, du temps où il était à son régiment pour tenter cette démarche, qu'il aurait désapprouvée, j'en suis sûre, mais à laquelle il ne manquera pas d'applaudir aussitôt qu'elle aura réussi. Tous les hommes sont de même.

JUSTINE.

Heureusement pour madame qu'elle aime à jouer la comédie; car sans cela je la plaindrais sincèrement. Pour moi, on ne saura jamais ce qu'il m'en coûte de m'affubler de mon déguisement de vieille gouvernante. Madame a trouvé que c'était nécessaire, je n'ai rien à dire; mais je fais des vœux bien ardens pour le prompt succès de cette entreprise.

GUILLEMOT, en dehors.

Mademoiselle Gertrude!

JUSTINE.

C'est la voix de notre vieux concierge. Madame, sauvons-nous.

MADAME SAINT-ROMAIN.

Est-ce que le verrou n'est pas mis?

JUSTINE.

Je ne crois pas, madame.

MADAME SAINT-ROMAIN.

Quelle imprudence! Alors, [illegible]nez vite.

(Elles sortent.)

SCÈNE II.

GUILLEMOT.

(En dehors.) Mademoiselle Gertrude!..... (Il entre.) Personne ne répond. Elles sont dans la chambre à coucher. J'ai tant de plaisir à voir cette maison habitée que, si ces dames voulaient le permettre, je leur tiendrais compagnie toute la journée. Cette demoiselle Gertrude a des façons si engageantes, si polies, que plus je la regarde de près, plus je lui trouve je ne sais quoi qu'on n'a plus à son âge. Ah! que cela ferait bien une madame Guillemot! Jusqu'ici j'avais été trop occupé pour pouvoir penser au mariage; mais à présent que j'ai de petites rentes, que je suis concierge d'une maison qui ne peut pas se louer, que, par conséquent, je n'ai rien à faire, il me semble que c'est le moment de prendre une femme. Malheureusement madame de Ponteau n'est pas ici pour long-temps, et, avec une demoiselle comme mademoiselle Gertrude, on ne peut pas brusquer une déclaration. C'est de l'ancien temps; ça connaît les usages. Si je lui écrivais..... Le papier souffre tout, comme dit cet autre; mais c'est l'orthographe qui me gêne..... N'importe! je ne mettrai dans ma lettre que les mots dont je suis sûr. (Il s'assied à une table et écrit avec tous les signes du contentement.) Ça va à merveille..... comment donc, c'est étonnant..... J'y mets peut-être trop d'esprit; je crains que ça n'ait pas l'air vrai..... D'honneur, si une femme m'écrivait comme cela.....

SCÈNE III.

JUSTINE, en costume de vieille, GUILLEMOT.

JUSTINE.

Vous écrivez, monsieur Guillemot?

GUILLEMOT, avec embarras et cachant sa lettre.

Ah! j'écris sans écrire, mademoiselle Gertrude; et cependant j'écris..... parce que..... Mais comment vous portez-vous ce matin, mademoiselle Gertrude?

JUSTINE.

Assez passablement, monsieur Guillemot.

GUILLEMOT.

Votre sommeil ne doit pas être troublé par le bruit; cette maison est dans un quartier si isolé!

JUSTINE.

Il n'y a pas que le bruit qui empêche de dormir.

GUILLEMOT, avec un sentiment comique.

Comme c'est vrai, ce que vous dites là, mademoiselle Gertrude!

JUSTINE, à part.

A qui en a-t-il donc?

GUILLEMOT.

Il y a d'autres circonstances encore.

JUSTINE.

Avez-vous quelque chose à dire à madame?

GUILLEMOT, la regardant d'un air passionné.

Pas à madame, mademoiselle Gertrude.

JUSTINE.

C'est donc à moi?

GUILLEMOT.

Oui, mademoiselle Gertrude, si j'osais.....

JUSTINE.

Qu'est-ce que c'est donc?

GUILLEMOT.

J'ai quatre cent soixante-quinze livres de rente.

JUSTINE.

Cela me fait grand plaisir.

GUILLEMOT.

Je ne dois pas un sou.

JUSTINE.

Vous êtes plus avancé que bien des gens.

GUILLEMOT.

Je suis garçon.

JUSTINE.

C'est fort sage.

GUILLEMOT.

Hé bien, mademoiselle Gertrude, je voudrais cesser de l'être.

JUSTINE.

Ce sont vos affaires.

GUILLEMOT.

Quand est-ce que vous vous en allez, mademoiselle Gertrude?

JUSTINE.

Est-ce que vous voudriez déjà nous voir partir?

GUILLEMOT.

Moi, je voudrais vous voir partir! Ah! si c'était en mon pouvoir..... Ah ciel!

JUSTINE, à part.

Il est fou.

GUILLEMOT.

Avez-vous eu quelquefois des secrets qui vous faisaient mal?

JUSTINE.

Tous les secrets font mal quand il faut les garder.

GUILLEMOT.

Mademoiselle Gertrude, vous avez des yeux bien jeunes.

JUSTINE.

Est-ce là votre secret?

GUILLEMOT.

Ce n'en est que la moitié, mais je ne sais pas comment vous dire l'autre. Vous êtes si leste, si bien conservée, que moi, qui n'ai pas tout-à-fait les mêmes avantages, je trouve presque ridicule ce que j'ai à vous dire. Si vous pouviez me deviner.

JUSTINE.

Je n'aurais qu'à me tromper, monsieur Guillemot.

GUILLEMOT.

Vous rappelez-vous, mademoiselle Gertrude, comment on faisait une déclaration d'amour de notre temps?

JUSTINE.

Je n'en ai jamais écoutée.

GUILLEMOT.

Vous avez eu tort.

JUSTINE.

Comment! j'ai eu tort?

GUILLEMOT.

Sans doute; car vous pourriez m'être d'un grand secours aujourd'hui. Ah! mademoiselle Gertrude, que je voudrais pouvoir vous plaire!

JUSTINE, minaudant.

Et vous croyez avoir besoin de conseils pour cela, monsieur Guillemot?

GUILLEMOT.

Tenez, je commence à prendre courage, et je vais vous parler à cœur ouvert. J'avais toujours trouvé que le mariage était une chose bien chanceuse.

JUSTINE.

A qui le dites-vous?

GUILLEMOT.

Une chose à laquelle il fallait regarder plus d'une fois.

JUSTINE.

J'y ai regardé plus de dix, et je suis encore fille.

GUILLEMOT.

Mais cependant quand on a le bonheur de trouver une personne accomplie.....

JUSTINE, soupirant.

Ah!

GUILLEMOT.

Une personne capable de faire votre bonheur.....

JUSTINE.

Alors on est bien embarrassé.

GUILLEMOT.

Non, mademoiselle Gertrude, on se décide.

JUSTINE.

Se décide-t-on?

GUILLEMOT.

Du moment où je vous ai vue, mon parti a été pris tout de suite.

JUSTINE.

C'est donc une sympathie; car, de mon côté.....

GUILLEMOT.

De votre côté?

JUSTINE.

J'en ai trop dit, monsieur Guillemot, j'en ai trop dit.

(Elle se détourne pour rire.)

GUILLEMOT.

Que cette réserve est d'un heureux présage pour la tranquillité de notre union! Mais il me reste pourtant encore quelques craintes. Votre dame n'est pas pour long-temps dans cette ville.

JUSTINE.

Qu'importe!

GUILLEMOT.

Vous ne penseriez donc pas à la suivre?

JUSTINE, d'un air tendrement comique.

Le pourrais-je?

GUILLEMOT.

Oh! l'adorable réponse! Si vous me le permettiez, je parlerais de vous à madame de Serelles, cette dame qui vient ici.

JUSTINE, à part.

La belle-mère de madame.

GUILLEMOT.

Vous seriez là à merveille. Avec un peu d'adresse et beaucoup de flatteries, vous en feriez tout ce que vous voudriez, et nous ne nous quitterions pas.

JUSTINE.

Vous la connaissez donc assez pour qu'elle me prenne sur votre recommandation?

GUILLEMOT.

Je suis un ancien serviteur de la famille; j'ai porté leur fils dans mes bras.

JUSTINE.

Et pourquoi les avez-vous quittés?

GUILLEMOT.

Il y a de ma faute, mademoiselle Gertrude. Si pour tout le monde il faut tourner la langue sept fois avant que de parler, nous autres nous devrions la tourner cent. Ce fils s'est marié. Dans la joie de mon cœur, j'ai tout bonnement fait compliment à madame sur ce qu'elle allait devenir grand'mère. Je me suis perdu. Grand'mère! Madame grand'mère! J'avais tort. Cela ne me regardait pas.

JUSTINE.

Et elle vous a renvoyé pour si peu de chose?

GUILLEMOT.

Je n'ai pas été ce qu'on appelle renvoyé; mais monsieur, qui n'est pas non plus très-content de ce mariage, sans trop savoir pourquoi, m'a fait un grand sermon, après lequel il m'a procuré la place que j'occupe aujourd'hui.

JUSTINE.

Eh! juste ciel, n'entends-je pas quelqu'un? Séparons-nous, je vous prie, monsieur Guillemot; je craindrais qu'on ne devinât une partie de notre secret..... (Elle regarde du côté de la porte d'entrée.) Mais..... mais dois-je en croire mes yeux? Dieu me pardonne, c'est monsieur. Courons avertir madame.

SCÈNE IV.

GUILLEMOT, d'abord seul, et un peu après LE COLONEL SAINT-ROMAIN.

GUILLEMOT.

Que dit-elle donc? A qui en a-t-elle? Il y a toujours un peu de folie dans la tête des femmes.

LE COLONEL, lui frappant sur l'épaule.

Guillemot.

GUILLEMOT.

C'est vous, monsieur? Quoi! c'est mon jeune

maître? Comment êtes-vous ici? Est-ce que monsieur votre père et madame votre mère...?

LE COLONEL.

Je ne suis pas venu pour satisfaire à tes questions. Réponds-moi : ne loge-t-il pas ici une madame de Ponteau?

GUILLEMOT.

Oui, monsieur.

LE COLONEL.

La trahison est manifeste. Depuis quand?

GUILLEMOT.

Depuis huit jours.

LE COLONEL, à part.

C'est bien cela; possédons-nous. (Haut.) Dis-moi, Guillemot, est-elle seule ici?

GUILLEMOT.

Non, monsieur.

LE COLONEL, avec feu.

Non, dis-tu?

GUILLEMOT.

Elle est avec sa femme de chambre.

LE COLONEL.

Imbécile! Mais qui voit-elle? qui reçoit-elle? chez qui va-t-elle?

GUILLEMOT.

Monsieur, vous m'inquiétez. Je ne vous ai jamais vu dans un état pareil. Seriez-vous malade? Et serait-ce une indiscrétion que de vous demander quel intérêt si vif vous prenez à cette dame?

LE COLONEL.

Quel intérêt! C'est ma femme.

GUILLEMOT, reculant de quelques pas.

C'est-il possible?

LE COLONEL.

Oui, Guillemot. Et c'est au bout de deux mois de mariage qu'elle se conduit ainsi.

GUILLEMOT.

Mais, monsieur, je n'y comprends rien. Quoi! cette dame.... (Il rit.) Ah! ah! ah! Pardon, monsieur; mais je m'étais laissé dire que vous aviez fait un mariage d'inclination.

LE COLONEL.

Je l'adorais, Guillemot, et je suis le plus malheureux des hommes!

GUILLEMOT.

De bonne foi, vous l'adoriez? J'étais loin de vous croire aussi raisonnable.

LE COLONEL.

Que veux-tu dire?

GUILLEMOT.

Dame! monsieur, chacun a sa manière de voir. Mais comment ne vous a-t-elle pas instruit de ce qu'elle venait faire ici?

LE COLONEL.

Je l'ignore absolument. Ne pouvant vivre loin d'elle, hier je quitte mon régiment. Brûlant d'impatience et d'amour, j'arrive à Paris; juge de mon

étonnement, quand j'apprends qu'elle est partie depuis plusieurs jours, et qu'elle a donné l'ordre d'adresser ses lettres ici, sous le nom de madame de Ponteau.

GUILLEMOT.

Attendez donc, monsieur; attendez donc. Elle a donné l'ordre, dites-vous, d'adresser ses lettres ici, sous le nom de madame de Ponteau; mais ce n'est peut-être pas elle qui est madame de Ponteau. Oserais-je vous demander quel âge à peu près se donne madame votre épouse?

LE COLONEL.

Elle a vingt-deux ans.

GUILLEMOT.

Madame de Ponteau en a soixante.

LE COLONEL.

En vérité?

GUILLEMOT.

Oui, monsieur, et je la flatte encore.

LE COLONEL.

Ne te trompes-tu pas, Guillemot?

GUILLEMOT.

Monsieur, je l'affirmerais devant elle.

LE COLONEL.

Je n'y comprends rien. Mais au moins, parmi les personnes qu'elle reçoit, n'as-tu pas remarqué une jeune femme?

GUILLEMOT.

Excepté vos parens, nous ne voyons qui que ce soit.

LE COLONEL.

Mon père et ma mère connaissent madame de Ponteau?

GUILLEMOT.

C'est une amitié superbe.

LE COLONEL.

Si je devinais..... (Il se met à rire.) Ah! ah! ah!

GUILLEMOT, à part.

Tout le monde est donc fou aujourd'hui?

LE COLONEL, avec gaieté.

Guillemot, annonce-moi à cette dame.

GUILLEMOT.

Monsieur, voici sa femme de chambre.

SCÈNE V.

LE COLONEL SAINT-ROMAIN, JUSTINE, GUILLEMOT.

LE COLONEL, regardant Justine attentivement.

Ah! friponne, je te reconnais.

GUILLEMOT, dans le plus grand étonnement.

Mademoiselle Gertrude une friponne!

LE COLONEL.

Laisse-nous, Guillemot. (Guillemot s'en va avec tous les signes d'une violente curiosité.) (A Justine.) Où est ma femme?

JUSTINE, d'un ton patelin.

Là dedans, monsieur, où je lui ai conseillé de paraître désolée de l'inquiétude que vous a donnée notre voyage.

LE COLONEL.

Je vais entrer.

JUSTINE, se mettant au-devant de lui.

Oh! non, monsieur, je vous prie. Madame était costumée en vieille, et elle ne voudrait pas que vous la surprissiez sous ce déguisement.

LE COLONEL.

Est-ce qu'elle est aussi laide que toi?

JUSTINE.

Laide! L'épithète est galante. Heureusement j'ai le suffrage de monsieur Guillemot pour me consoler.

LE COLONEL.

Dis-moi donc ce que vous comptiez faire?

JUSTINE.

Vous l'avez déjà deviné, je parie. Gagner les bonnes grâces de vos chers parens au moyen d'une légère espièglerie.

LE COLONEL.

Tu appelles cela une légère espièglerie?

JUSTINE.

En vérité, monsieur, c'est la moindre que l'on puisse faire.

LE COLONEL.

Où en êtes-vous au moins?

JUSTINE.

Presqu'au dénoûment.

LE COLONEL.

Pourquoi ne m'avoir rien dit?

JUSTINE.

Il fallait bien être soutenu par quelque chose, le désir de vous faire une surprise.

LE COLONEL.

Les femmes sont inconcevables.

JUSTINE.

Heureusement pour nous.

LE COLONEL.

Tu ne prétends pas me retenir plus long-temps?

JUSTINE.

Pardonnez-moi, monsieur; à moins que vous ne me promettiez non seulement de ne rien déranger à notre stratagème, mais encore d'encourager madame à continuer ce qu'elle a si heureusement entamé.

LE COLONEL.

Je ne demande pas mieux. Je vais même lui faire lire une lettre de ma mère qui pourra la servir merveilleusement.

JUSTINE.

Une lettre qui parle de nous!

LE COLONEL.

Une lettre dans laquelle, après avoir fulminé

contre mon mariage comme à son ordinaire, elle me déclare formellement que si jamais elle consent à voir ma femme et à l'embrasser, elle s'engage à ne plus avoir de volonté sur rien.

JUSTINE.

Monsieur, dès ce soir nous allons la mener comme un enfant. Puisqu'on nous reçoit, et que l'on vient chez nous, la moitié de la condition est déjà remplie. Reste donc à nous faire embrasser, ce n'est qu'une vétille.

LE COLONEL.

Puis-je entrer chez ma femme à présent?

JUSTINE.

Avec la lettre que vous avez, madame vous recevra comme un auxiliaire.

(Le colonel entre chez sa femme.)

SCÈNE VI.

JUSTINE.

Quelle satisfaction il y a dans une intrigue honnête! car enfin c'est toujours une intrigue, et l'on ne court aucun risque. Si le malheur eût voulu que nous fussions dans notre tort, voilà un mari sur lequel on ne comptait pas, et qui tombe des nues..... C'est une leçon terrible.

SCÈNE VII.

JUSTINE, GUILLEMOT.

GUILLEMOT, d'un air embarrassé.

Mademoiselle Gertrude, je suis bien fâché de vous le dire, mais j'ai fait des réflexions.

JUSTINE.

Vous avez tort d'être fâché de cela, monsieur Guillemot.

GUILLEMOT.

Autant j'étais embarrassé ce matin pour vous faire la déclaration que je vous ai faite, autant je suis en peine à présent pour vous dire que j'ai changé d'avis.

JUSTINE.

Ce n'est pourtant qu'une bagatelle.

GUILLEMOT.

Vous prenez cela aussi doucement?

JUSTINE.

Je suis très-douce.

GUILLEMOT.

C'est ce qu'il me paraît. (A part.) N'ai-je pas fait une sottise?

JUSTINE, à part.

Il ne sait plus où il en est.

GUILLEMOT.

Écoutez, mademoiselle Gertrude, j'ai entendu mon jeune maître, en qui j'ai toute confiance, vous traiter de..... friponne, et c'est bien fait pour tourmenter.

JUSTINE.

J'aurais entendu votre jeune maître, en qui j'ai aussi la plus grande confiance, vous traiter de petit fripon, que je n'aurais fait qu'en rire.

GUILEMOT.

Nous nous connaissons très-peu.....

JUSTINE.

C'est pour cela que nous pensions à nous épouser.

GUILLEMOT.

Cependant, si vous pouviez m'expliquer le mystère qui existe entre votre dame et mon jeune maître...

JUSTINE, avec emphase.

Quoi! monsieur Guillemot, vous m'engageriez à trahir un secret qui n'est pas le mien, et, pour reconquérir votre estime, vous me condamneriez à rougir à mes propres yeux?

GUILLEMOT, à part.

Quel beau caractère!

JUSTINE.

Dussé-je revenir à vingt ans, je ne voudrais pas commettre un semblable crime. Une femme indiscrète! ah ciel!

LA

RÉCONCILIATION

PAR SURPRISE,

OU

CONTRE FORTUNE BON CŒUR.

GUILLEMOT.

Je ne me mêle que de mes affaires.

M. DE SERELLES.

Est-ce que vous rêvez?

GUILLEMOT.

Oui, monsieur, depuis ce matin.

M. DE SERELLES, le secouant par le bras.

Entendez-vous que c'est moi, votre ancien maître, monsieur de Serelles qui vous parle?

GUILLEMOT.

Monsieur, je suis sourd, je suis muet, je suis même aveugle, s'il faut tout vous dire; mais ça ne durera pas long-temps, je l'espère; et je vous demande la permission de m'aller coucher.

(Il sort.)

SCÈNE X.

M. DE SERELLES, MADAME SAINT-ROMAIN, en vieille.

M. DE SERELLES, à la cantonade.

Ah! maraud, je crois que tu te moques de moi!

MADAME SAINT-ROMAIN.

Après qui en avez-vous donc, mon cher monsieur?

M. DE SERELLES.

Pardon, madame; mais je ne sais pas ce qui est

passé par la tête de Guillemot, il vient de me débiter une foule d'impertinences.....

MADAME SAINT-ROMAIN.

Je lui crois le cerveau timbré.

M. DE SERELLES.

Hé bien, belle dame, continuez-vous à vous plaire parmi nous, et le séjour de notre ville vous est-il toujours aussi agréable que vous avez eu l'extrême honnêteté de nous le dire?

MADAME SAINT-ROMAIN.

Il faudrait que je fusse bien difficile pour ne pas être reconnaissante des prévenances de tout genre que vous et madame de Serelles vous voulez bien avoir pour une vieille femme comme moi.

M. DE SERELLES.

Vraiment, madame, c'est nous, au contraire, qui craignons d'abuser de la permission que vous nous avez si gracieusement octroyée de venir vous importuner quelquefois. Nous avons tout à gagner dans votre aimable société, sans pouvoir vous offrir la moindre compensation. Nous autres gens de province, nous sommes en général si arriérés pour le ton et les manières de la capitale, que nous devons nous estimer fort heureux quand des personnes aussi distinguées que vous consentent à nous admettre auprès d'elles.

MADAME SAINT-ROMAIN.

Vous vous exagérez beaucoup notre mérite, mon cher monsieur; et je puis vous assurer qu'il n'y a pas

dans tout Paris un seul homme qui ait conservé ce ton d'urbanité et ces grâces toutes françaises qui m'ont si singulièrement frappée dès le premier moment que je vous ai vu.

M. DE SERELLES.

Mais les femmes! je vous avouerai que je suis fou des femmes de Paris. Elles parlent peut-être autant que les nôtres, ce qu'elles disent n'a peut-être pas plus de solidité; mais quel agrément, quelle variété, quel aimable chaos! J'ai eu le temps de les apprécier pendant le séjour de six semaines que j'ai fait dans la capitale. On ne trouve rien de pareil en province. Paris est une terre de promission, un Éden anticipé pour un homme d'esprit. C'était ma véritable patrie.

MADAME SAINT-ROMAIN.

Il est bientôt temps de vous demander des nouvelles de la santé de madame de Serelles.

M. DE SERELLES.

Non, car c'est une question à laquelle je ne réponds jamais. Madame de Serelles a une telle habitude de varier sur cet article d'un moment à l'autre, que je la laisse entièrement maîtresse de son secret.

MADAME SAINT-ROMAIN.

Vous êtes un méchant mari. On ne doit pas parler ainsi de sa femme. Vous avez l'air de supposer que madame de Serelles a de l'affectation, et moi je la crois très-naturelle.

M. DE SERELLES.

Si j'étais un provincial, vous me déconcerteriez;

mais j'ai passé assez de temps à Paris pour savoir à quoi m'en tenir; et je parie que vous connaissez madame de Serelles aussi bien que moi. Assurément il n'y a rien d'essentiel à lui reprocher; mais j'aime les personnes spirituelles, et qui ne veulent pas sans cesse occuper d'elles. C'est si fatigant à la longue! Nous autres hommes, quand l'âge nous prend, nous avons la ressource de la littérature, nous montons à cheval, nous allons à la chasse. Une femme qui n'a jamais ouvert un livre, qui ne connaît que son miroir, que voulez-vous qu'elle devienne? Il y a un âge où les miroirs deviennent fort méchans..... Je suis original, n'est-il pas vrai?

MADAME SAINT-ROMAIN.

Vous êtes au moins d'une grande confiance.

M. DE SERELLES.

Je suis Parisien dans l'âme, je ne sais rien taire.

MADAME SAINT-ROMAIN.

Vous faites pourtant bon ménage.

M. DE SERELLES.

J'ai le meilleur caractère du monde. Personne n'a empêché Josué d'arrêter le soleil; si ma femme peut arrêter le temps, je ne demande pas mieux.

(Il rit.)

MADAME SAINT-ROMAIN.

Mais si elle sait que vous parlez d'elle avec autant de légèreté.....

M. DE SERELLES.

A vous seulement, et puis à une autre dame de

la ville cependant; mais pour tout le monde, ah! c'est mon idole.

MADAME SAINT-ROMAIN.

Je suis honorée de la préférence.

M. DE SERELLES.

Vous êtes étrangère, vous êtes une dame d'esprit, vous connaissez le monde. Pour qui garderai-je ma sincérité, si je n'en usais pas avec vous? Je vous assure que cela m'est nécessaire. D'ailleurs, vous ne connaissez ici que madame de Serelles, je ne puis vous parler que d'elle.

MADAME SAINT-ROMAIN.

C'est vrai.

M. DE SERELLES.

Si vous connaissiez nos autres dames, vous finiriez par trouver que ma femme est encore une des plus raisonnables. Il est impossible de se faire une idée de la société que nous avons ici. On y est méchant sans esprit, et sans y faire la moindre petite façon; on y dit du mal par besoin. Heureusement nous avons, à l'instar de Paris, une société littéraire pour la politique, et ça change de commérage.

MADAME SAINT-ROMAIN.

Ce tableau est effrayant, et je m'étonne qu'avec aussi peu de ressources, vous vous soyez opposé à recevoir quelquefois madame votre belle-fille. Enfin c'est une dame de Paris..... vous qui les aimez tant.

M. DE SERELLES, avec gravité.

Ah! madame, n'entamons pas cette triste affaire.

Certainement je ne m'exagère pas les droits de l'autorité paternelle; mais je puis vous assurer que jamais rien ne m'a été aussi sensiblement pénible que la manière dont ce mariage a été conduit.

MADAME SAINT-ROMAIN.

Que lui reprochez-vous?

M. DE SERELLES.

J'ai lu quelque part que le cœur d'un père était inexplicable, voilà ce qui fait que je ne puis pardonner à mon fils.

MADAME SAINT-ROMAIN.

Et si vous aviez mal lu; si le livre disait que c'est le cœur d'une mère qui est inexplicable?

M. DE SERELLES, gaiement.

Le livre dirait encore plus juste; car il est très-vrai que je n'entends rien à la conduite de madame de Serelles vis-à-vis de son fils. Elle l'adore, à ce qu'elle a toujours prétendu, ce qui devrait, ce me semble, la disposer à plus d'indulgence; et bien loin de là, j'ai la tête rompue de ce maudit mariage depuis le matin jusqu'au soir. Je vous en ai ennuyée devant elle, parce que je n'ai plus guère que ce moyen de lui faire la cour, mais, entre nous, je vous avouerai franchement que tout cela m'est fort indifférent. Malgré mes cheveux gris, je suis toujours jeune; et, pourvu qu'on ne me demande rien, je laisse chacun s'arranger à sa guise. Si mon fils avait fait une mauvaise spéculation, cela ne me regarderait pas; s'il a fait un mauvais mariage, tant pis pour lui.

MADAME SAINT-ROMAIN.

Je ne vois donc d'obstacle à votre réunion que dans l'esprit de madame de Serelles.

M. DE SERELLES.

Entendons-nous : je ne veux pas céder qu'elle n'ait donné son dernier mot. Ce sont des affaires de ménage, cela la regarde. Le ciel me préserve de jamais empiéter sur son domaine. N'allez pas me compromettre, au moins.

(Il rit.)

MADAME SAINT-ROMAIN.

Reposez-vous sur moi.

M. DE SERELLES.

C'est que l'extrême accord qui règne entre ma femme et moi tient à si peu de chose. (Il rit.) Ah! ah! ah! je ne suis pas mystérieux..... Au surplus, vous avez été mariée, et vous devez savoir qu'un bon ménage

N'est pas comme un jour sans nuage.

SCÈNE XI.

MADAME SAINT-ROMAIN, MONSIEUR et MADAME DE SERELLES.

MADAME DE SERELLES.

Eh! bonjour, chère dame. (A M. de Serelles.) Je vous croyais à votre cabinet littéraire, monsieur.

M. DE SERELLES.

J'employais mieux mon temps.

MADAME DE SERELLES.

Madame de Ponteau n'est peut-être pas de cet avis-là.

MADAME SAINT-ROMAIN.

Pardonnez-moi, madame.

MADAME DE SERELLES.

Vous êtes si indulgente. Vous nous faites l'amitié de dîner avec nous aujourd'hui?

MADAME SAINT-ROMAIN.

Je crains de ne le pouvoir pas. J'attends une personne de Paris.

MADAME DE SERELLES.

Eh bien! vous nous l'amènerez; ce sera un surcroît de bonheur pour nous. Vos amis ne sont-ils pas les nôtres? Allez à vos affaires, monsieur de Serelles, et vous repasserez par ici pour donner le bras à madame, parce que je n'accepte pas son excuse.

M. DE SERELLES.

C'est-à-dire que vous me renvoyez. Je prends acte auprès de madame de Ponteau de ma soumission maritale.

(Il sort.)

SCÈNE XII.

MADAME DE SERELLES, MADAME SAINT-ROMAIN.

MADAME DE SERELLES.

Me voilà comme j'aime à être avec vous, tête à tête. Je n'ai l'honneur de vous connaître que depuis très-peu de temps; mais nos sentimens ont une telle sympathie, qu'il me semble que nous ne nous sommes jamais quittées. Bonne madame de Ponteau, je vous regarde comme une mère. Si vous restiez ici, je voudrais vous consulter sur tout.... Comment me trouvez-vous coiffée?

MADAME SAINT-ROMAIN.

A miracle.

MADAME DE SERELLES.

Je fais venir toutes mes modes de Paris, comme vous croyez bien... Mais où vais-je vous entretenir de semblables choses, vous qui êtes si raisonnable!

MADAME SAINT-ROMAIN.

Force est bien que je sois raisonnable; mais à votre âge, un joli chapeau avait bien son mérite pour moi.

MADAME DE SERELLES.

En vérité, vous êtes charmante, et d'un naturel qu'on ne peut se lasser d'admirer. Je vous avouerai que je ne crois pas du tout aux femmes qui préten-

dent ne pas se soucier de toilette; car alors de quoi se soucient-elles? (D'un ton sentimental.) Ne sommes-nous pas trop heureuses de pouvoir nous créer des goûts pour nous aider à supporter nos chagrins?

MADAME SAINT-ROMAIN.

Il est bon de se créer des goûts; mais il faut éviter de se créer des chagrins; et c'est presque toujours où nous conduit notre imagination, quand nous la laissons faire. Telle que vous me voyez, j'ai été jeune, très-jeune, et cela assez long-temps. J'avais votre âge, que l'on me trouvait encore fort aimable. Pourquoi? Parce que j'ai toujours pris le temps comme il venait. J'avais un mari maussade; c'était l'homme du monde auquel je parlais le moins.

MADAME DE SERELLES.

Je n'ai pas grande conversation avec monsieur de Serelles.

MADAME SAINT-ROMAIN.

Des enfans qui ne se conduisaient pas tout-à-fait à ma fantaisie, j'en prenais mon parti. Avant tout, je voulais conserver mon teint, que j'avais fort beau, et je savais que rien ne nous gâte comme les idées creuses, et ce qu'on appelle la sensibilité.

MADAME DE SERELLES.

J'ignorais cela.

MADAME SAINT-ROMAIN.

Oh! mais, on se fait un mal affreux. Les émotions vives, les douleurs concentrées, les rancunes que l'on garde, sont un véritable poison pour nous. C'est là

d'où viennent les rides, les joues tombantes, les cheveux gris et la pate d'oie.

MADAME DE SERELLES.

En vérité?

MADAME SAINT-ROMAIN.

Comment donc! mais c'est souvent mortel.

MADAME DE SERELLES.

Vous m'effrayez.

MADAME SAINT-ROMAIN.

S'il en est temps encore, mettez de côté tout ce qui vous contrarie. Quand vous aurez perdu votre fraîcheur, qui est-ce qui vous en saura gré? Vous êtes ici la femme à la mode, jouissez de votre gloire. Triomphez des laides et de celles qui n'ont pas de goût dans leur toilette; plus tard, car il vient toujours un moment où il faut changer de rôle, vous vous ferez arbitre des réputations; vous déciderez sur les bonnes manières; c'est encore un moyen de se faire rechercher. Une femme qui a vos avantages ne doit jamais abdiquer.

MADAME DE SERELLES.

Je passerais ma vie à vous écouter. Votre expérience a un langage si aimable, vos conseils sont remplis de tant de charmes, qu'en vérité vous faites une révolution dans mes idées. Il me semble que je n'ai plus ni mari, ni famille. Tout me devient étranger, et je ris des tracasseries que je me suis faites jusqu'ici.

MADAME SAINT-ROMAIN.

Votre fils désire vous présenter sa femme, voyez la femme de votre fils.

MADAME DE SERELLES.

Pour cela, non.

MADAME SAINT-ROMAIN.

Quelle raison pouvez-vous avoir?

MADAME DE SERELLES.

Mille. Recevoir chez moi une petite coquette qui viendra sans cesse poser son visage de vingt ans à côté du mien!

MADAME SAINT-ROMAIN.

D'abord elle en a vingt-deux. Dans huit ans elle en aura trente, et vous serez presque du même âge.

MADAME DE SERELLES.

Une jeune femme ne réussirait pas du tout dans ma société.

MADAME SAINT-ROMAIN.

Pour un jour ou deux qu'elle passerait ici?

MADAME DE SERELLES.

Je vous assure que cela ferait le plus mauvais effet du monde. C'est un autre ton, des airs auxquels on n'est pas accoutumé; elle-même s'y déplairait, j'en suis certaine.

MADAME SAINT-ROMAIN.

Vous n'êtes pas coquette. Moi, dans mon temps, j'aurais payé de ma vie une occasion pareille. Lutter contre une belle-fille qui se croit sans doute parfaite, et l'écraser par ma supériorité... Ah!

MADAME DE SERELLES, minaudant.

Mon règne est si paisible; mes sujets sont si sou-

mis : pourquoi leur donner le spectacle d'une rivalité qui peut avoir ses chances, quoi que vous en disiez ? Et puis, je me suis prononcée : tout le monde connaît la résolution que j'ai prise; changer tout d'un coup, sans rime ni raison, ce serait donner lieu à tant de bavardages! Vous pensez bien que j'ai des envieux qui ne manqueraient pas de me taxer de manquer de caractère.

MADAME SAINT-ROMAIN.

Mais tant mieux. Est-ce qu'une femme aimable doit avoir du caractère? Je n'en ai pas encore, moi, pour qui cela n'aurait plus d'inconvénient.

MADAME DE SERELLES.

Permettez-moi de ne pas vous céder. Le tableau d'un jeune ménage, dans toute la folie des premiers mois, m'a toujours été une chose pénible..... Je n'ai pas eu de premier mois, ma chère dame. Je n'ai jamais vu monsieur de Serelles que comme vous le voyez aujourd'hui, froid, goguenard, avantageux, se passionnant pour des billevesées, et ne mettant aucun prix à conquérir un cœur, qui pourtant avait bien son mérite.

MADAME SAINT-ROMAIN.

S'il n'y avait que des maris dans le monde, on ne serait jamais appréciée.

MADAME DE SERELLES.

C'est ce que j'ai pensé bien souvent.

MADAME SAINT-ROMAIN.

Mais changeons de conversation. Je m'aperçois

que celle-ci vous attriste. Vos yeux n'ont plus le même éclat.

MADAME DE SERELLES, prenant un visage gracieux.

Et à présent ?

MADAME SAINT-ROMAIN.

A la bonne heure.

MADAME DE SERELLES.

Excellente amie ! Permettez que je vous embrasse.

MADAME SAINT-ROMAIN, se défendant légèrement.

Non. Vous ne m'aimez pas.

MADAME DE SERELLES.

Pouvez-vous le croire ?

MADAME SAINT-ROMAIN.

Vous me refusez la seule grâce que j'aurai jamais à vous demander.

MADAME DE SERELLES.

Vous connaissez donc beaucoup ma belle-fille, pour y prendre un intérêt si vif ?

MADAME SAINT-ROMAIN.

Sans doute, je la connais beaucoup, puisque c'est elle que j'attends aujourd'hui.

MADAME DE SERELLES.

Madame Saint-Romain !

MADAME SAINT-ROMAIN.

Ne donnez donc pas cette expression à vos traits.

MADAME DE SERELLES.

Mais c'est que je suis dans un étonnement.....

MADAME SAINT-ROMAIN.

Est-ce une raison pour se défigurer? Oui, j'attends madame Saint-Romain, votre belle-fille, et c'est moi qui lui ai mandé de venir. Votre fils va vous la présenter; et si j'ai mal lu dans votre cœur, si je me suis trompée en vous croyant la plus tendre des mères, je suis la seule coupable, et c'est moi qu'il faut punir.

MADAME DE SERELLES.

Vous me mettez dans un embarras extrême.

MADAME SAINT-ROMAIN.

Dans un embarras qui vous sied à ravir au surplus, et je ne vous ai jamais vue aussi belle.

MADAME DE SERELLES.

Vous ne savez pas si monsieur de Serelles y consentira.

MADAME SAINT-ROMAIN.

C'est un mari; que vous importe son consentement? Je ne vois que vous; c'est vous seule que je veux rendre heureuse.

SCÈNE XIII.

MADAME SAINT-ROMAIN, MONSIEUR et MADAME DE SERELLES.

M. DE SERELLES.

Mesdames me voici à vos ordres.

MADAME SAINT-ROMAIN.

Parlez-vous sérieusement, monsieur?

M. DE SERELLES.

Comme je parle toujours.

MADAME SAINT-ROMAIN.

Hé bien, nos ordres, à madame et à moi, sont que vous vous prépariez à faire à monsieur Saint-Romain et à sa femme une réception des plus agréables.

M. DE SERELLES, à sa femme.

Madame, que veut dire ceci?

MADAME DE SERELLES.

Vous voyez bien, madame, voilà ce que je craignais.

MADAME SAINT-ROMAIN.

Je ne vois rien d'effrayant.

MADAME DE SERELLES.

Enfin, monsieur et madame Saint-Romain ne sont pas encore arrivés.

MADAME SAINT-ROMAIN.

Pardonnez-moi; ils sont là-dedans.

MADAME DE SERELLES.

Monsieur de Serelles, parlez donc.

M. DE SERELLES.

Que voulez-vous que je dise, madame?

MADAME DE SERELLES.

Vous devez être au moins aussi contrarié que moi.

M. DE SERELLES.

Je le suis davantage; mais après?

M. DE SERELLES.

Cette entrevue va être si froide.

MADAME SAINT-ROMAIN.

Mais, non, pour peu que vous vouliez vous y prêter. Ayez seulement l'air d'être contente, monsieur de Serelles aura l'air satisfait, votre fils ne manquera pas d'avoir l'air touché, sa femme est trop apprise pour ne pas avoir l'air reconnaissant, et votre famille aura l'air de toutes les familles. Est-ce que cela ne vaut pas mieux?

M. DE SERELLES.

S'il ne s'agit que d'avoir l'air.

MADAME SAINT-ROMAIN.

Pas autre chose.

M. DE SERELLES.

Allons, madame de Serelles, décidez-vous. Vous

en serez quitte pour quelques petites mines; cela vous coûte si peu, et vous sied si bien.

MADAME SAINT-ROMAIN.

Elle brûle de se rendre; je vois cela dans ces yeux qui étincellent d'amour maternel. Pourquoi dissimuler encore? Tout vous trahit, ma chère dame; et, pour cette fois, nous pouvons nous embrasser de bon cœur.

(Au moment où madame de Serelles et madame Saint-Romain s'embrassent, le colonel paraît. Sa femme l'aperçoit, et s'en va.)

SCÈNE XIV.

MONSIEUR et MADAME DE SERELLES, LE COLONEL SAINT-ROMAIN.

LE COLONEL, tombant aux pieds de sa mère.

Ma mère, vous mettez le comble à tous mes vœux!

M. DE SERELLES.

Voilà l'air reconnaissant qu'on vous avait annoncé.

MADAME DE SERELLES.

Je vous prie de croire, mon fils.....

LE COLONEL.

Que vous m'avez pardonné, ma mère, puisque vous avez eu tant de bonté pour ma femme, et que vous venez de l'embrasser.

MADAME DE SERELLES.

Qui donc ai-je embrassé?

LE COLONEL.

Votre belle-fille.

MADAME DE SERELLES.

Madame de Ponteau?

LE COLONEL.

Non, madame Saint-Romain.

M. DE SERELLES.

Je ne comprends pas ce que vous dites.

LE COLONEL.

Je vous avouerai que c'est sans mon aveu que ma femme a fait cette démarche, qui ne peut s'excuser que par le désir qu'elle avait de se rapprocher de vous. Elle avait tant de peine à concilier ce que je lui disais sans cesse de votre tendresse pour moi avec cette interdiction si rigoureuse dont vous l'aviez frappée, que, surmontant l'aversion qu'elle a toujours eue pour toute espèce de déguisement, elle a imaginé cet innocent stratagème. Il serait pénible pour elle de se voir retirer la confiance que vous aviez accordée à madame de Ponteau.

M. DE SERELLES.

Cette confiance n'aurait été obtenue que par trahison. On croit parler à une femme discrète..... On livre le secret de ses habitudes..... (A madame de Serelles.) N'est-ce pas, madame, que cela est cruel?

MADAME DE SERELLES, avec dignité.

Pour vous, monsieur, peut-être; mais pour moi qui ne dis jamais que ce que je dois dire, qui ne fais pas des confidences inconsidérées, qui n'en pourrais pas faire, je suis prête à recevoir la femme de votre fils, comme j'ai reçu madame de Ponteau; et il ne m'en coûtera rien pour *avoir l'air* de lui pardonner. (Au colonel.) Vous avez, monsieur, une femme qui ne ressemble à aucune autre.

LE COLONEL, à la cantonade.

Venez, madame, entendre votre éloge de la bouche de ma mère.

SCÈNE XV.

MONSIEUR et MADAME DE SERELLES, MONSIEUR et MADAME SAINT-ROMAIN, JUSTINE, GUILLEMOT. (Madame Saint-Romain et Justine dans leur premier costume.)

MADAME SAINT-ROMAIN.

Mon regret serait de ne pas le mériter. Madame, le désir de consoler un fils, qui ne pouvait supporter la disgrâce d'une mère aussi bonne que vous l'êtes, peut seul me servir d'excuse. Hélas! j'attends encore de votre bonté que vous voudrez bien nous pardonner si nous ne restons que vingt-quatre heures avec vous. Une lettre que je viens de recevoir de Paris nous y rappelle pour des affaires importantes.

MADAME DE SERELLES.

Madame.....

MADAME SAINT-ROMAIN.

Nous ferons préparer un appartement pour vous y recevoir ainsi que M. de Serelles.

M. DE SERELLES.

Madame.....

MADAME SAINT-ROMAIN.

Et nous reviendrons ici autant de fois que vous nous le permettrez.

MADAME DE SERELLES.

Madame.....

MADAME SAINT-ROMAIN.

Si j'avais plus de hardiesse, je vous prierais d'accepter quelques modes nouvelles que j'avais apportées pour moi, croyant faire un plus long séjour, et qu'un départ précipité va me rendre inutiles. Venez les voir, madame; je suis persuadée qu'elles vous siéront à ravir. (Elle prend la main de madame de Serelles, qui se laisse entraîner.) (A messieurs de Serelles et Saint-Romain.) Ne nous suivez pas, messieurs, les affaires que nous avons à traiter ne sont pas de votre ressort.

(Elle s'en va en prenant le bras de madame de Serelles.)

SCÈNE XVI.

M. DE SERELLES, LE COLONEL, JUSTINE, GUILLEMOT.

M. DE SERELLES.

Mon fils, voulez-vous venir voir notre cabinet littéraire?

LE COLONEL.

J'irai partout où vous voudrez, mon père. Plus il y aura de témoins de notre réconciliation, et plus j'en ressentirai de plaisir.

M. DE SERELLES.

Venez donc; car il paraît en effet que nous sommes réconciliés.

SCÈNE XVII.

JUSTINE, GUILLEMOT.

JUSTINE.

Hé bien, monsieur Guillemot, que dites-vous de notre savoir-faire?

GUILLEMOT.

Je l'admire.

JUSTINE, riant.

Voulez-vous encore m'épouser?

GUILLEMOT.

Non, ma foi! quand cela dépendrait de moi. Si vous étiez déjà ma femme, je m'en consolerais, parce que, comme on l'a fort bien dit, avec les gens d'esprit il y a toujours de la ressource; mais puisque vous ne l'êtes pas.....

JUSTINE.

Vous en rendez grâce au ciel. Allons, monsieur Guillemot, je ferai comme vos anciens maîtres, monsieur et madame de Serelles,

CONTRE FORTUNE BON CŒUR.

L'HOMME CAPABLE,

OU

PLUS DE BRUIT QUE DE BESOGNE.

PERSONNAGES.

MONSIEUR DORSAN, homme en place.
MADAME DORSAN.
MONSIEUR DE MERILLY.
MONSIEUR TIMORÉ, commis.
MONSIEUR LEGRIS, maître-d'hôtel.
CHARLES, valet de chambre.
VINCENT, garçon de bureau.

La scène se passe à Paris, dans le cabinet de M. Dorsan.

U of M

Mr DORSAN.

DÉJÀ! VOUS ÊTES EXPÉDITIF...

l'Homme Capable, Sc. VI.

L'HOMME CAPABLE.

SCÈNE I.

CHARLES, et un peu après, VINCENT.

CHARLES.

La drôle de chose que les maîtres! ça n'est jamais content. Monsieur est riche; il avait une bonne maison, quatre domestiques sans me compter; ce n'est pas assez, il faut encore qu'il ait une place. Il devrait être défendu d'être aussi intéressé que ça. S'il m'augmentait mes gages au moins.

VINCENT.

J'avais entendu du bruit dans ce cabinet; je croyais que monsieur était descendu, et je lui apportais ses lettres et la liste des personnes qui sont venues pour lui rendre visite hier au soir.

CHARLES.

Donnez-la-moi, monsieur Vincent, je vais la mettre sur son bureau. Ah, mon Dieu! que de noms! Depuis trois semaines que monsieur est en place, il a fait bien des amis.

VINCENT.

Ce sont toutes les mêmes personnes qui venaient

du temps de son prédécesseur. Il y a dans Paris des voitures qui sont si accoutumées à s'arrêter à la porte de l'administration tel ou tel jour de la semaine, qu'on pourrait les écrire d'avance.

CHARLES.

Vous devez connaître tout cela, vous qui êtes si ancien dans l'hôtel.

VINCENT.

Quinze ans; une partie comme concierge, et l'autre en qualité de garçon de bureau attaché au cabinet particulier. Je pourrais me faire appeler huissier, si je voulais; mais j'ai tant vu de changemens ici, que je ne veux pas m'accoutumer à la gloriole; c'est se préparer des regrets pour le temps où on n'est plus rien.

CHARLES.

Vous serez toujours ce que vous êtes. Qui est-ce qui vous déplacerait?

VINCENT.

Eh mon Dieu! est-ce qu'on sait? Aujourd'hui tout le monde a envie de tout.

CRARLES.

Vous devez être contrarié quand vous changez de maître?

VINCENT.

A bien parler, je n'ai pas de maître; je ne tiens qu'à la maison, je ne tiens pas aux personnes. Au contraire même, les mutations me rapportent toujours quelque chose. J'aide au déménagement de ce-

lui qui s'en va, j'aide à l'emménagement de celui qui le remplace, et c'est un bon moment.

CHARLES.

Voilà tout ce que vous y voyez?

VINCENT.

Pardonnez-moi. Par exemple, nous avons beaucoup perdu en perdant le prédécesseur de votre maître; c'était un homme excellent; mais je crois que nous avons beaucoup gagné à avoir votre maître pour son successeur.

CHARLES.

Certainement, pour l'esprit, monsieur n'a pas son pareil. Tout ce qu'il a manqué de faire est inconcevable. Enfin, avant qu'il eût cette place, il trouvait que tout allait en dépit du bon sens; hé bien, en moins de trois jours, ce n'était plus de même; et il paraît qu'à présent on est assez content. Vous n'entendez plus personne se plaindre.

VINCENT.

Non.

CHARLES.

Vous voyez bien.

VINCENT.

Je l'ai jugé du premier coup d'œil, et je le dis à ma femme : « Tiens, que je lui dis, je crois que notre nouvel administrateur n'est pas un manchot. Il a l'air d'avoir de la tête. »

CHARLES.

C'est vrai qu'il a cet air-là.

VINCENT.

J'en ai tant vus, que je m'y connais. Je crois l'entendre. Au revoir, monsieur Charles.

(Il sort.)

SCÈNE II.

M. DORSAN, en robe de chambre, CHARLES.

M. DORSAN.

Charles, vous chercherez mon maître-d'hôtel, et vous lui direz de venir me parler.

CHARLES.

Monsieur, je viens de le voir sortir.

M. DORSAN.

Hé bien, aussitôt qu'il sera rentré.

CHARLES.

Oui, monsieur.

M. DORSAN.

Je veux à présent être habillé dès le matin. Vous m'apporterez un habit.

CHARLES.

Un habit noir?

M. DORSAN.

Noir ou bleu, c'est indifférent. Non, vous avez raison, un habit noir.

(Charles sort.)

M. DORSAN.

C'est quelque chose que d'être en place; cela oblige à bien des devoirs. (Il prend la liste des visites.) Je ne vois pas le nom de Merilly sur cette liste. C'est inouï. Un homme que je pouvais me croire dévoué, et qui est devenu invisible pour moi, du moment que j'ai obtenu cette administration. Ce n'est pas de l'envie.... ce serait par trop ridicule. Il a assez de bon sens pour se rendre justice. Il attend peut-être que je fasse la première démarche. (Il sourit.) On ne sait pas tout ce qui peut passer par la tête des hommes.

CHARLES, apportant un habit.

Monsieur, voici votre habit.

M. DORSAN, passant son habit.

Ah! Charles, j'ai oublié de vous dire que si quelqu'un s'adressait à vous pour être introduit auprès de moi, vous ne deviez pas vous y prêter..... Sous aucun prétexte, entendez-vous? J'ai des jours d'audience, on n'a qu'à s'y trouver.

CHARLES.

Oui, monsieur.

M. DORSAN.

D'ailleurs, jusqu'à ce que tout marche ici comme je le veux, j'aurai assez d'occupations. J'ai encore passé la nuit à travailler.

CHARLES.

Il ne faut pourtant pas que monsieur se rende malade pour une place.

M. DORSAN.

Mon sacrifice est décidé, il faut qu'il s'accomplisse.

CHARLES.

Toutes les personnes à qui je parle de monsieur ne reviennent pas de leur étonnement. Travailler toute la journée, et passer encore une partie des nuits! Ça ne s'est jamais vu.

M. DORSAN.

N'oubliez pas mon maître-d'hôtel.

CHARLES.

Non, monsieur.

(Il sort.)

SCÈNE III.

M. DORSAN, seul d'abord, et peu après, VINCENT.

M. DORSAN.

D'après la dépense qu'il me fait faire, ce drôle-là me ruinerait en six mois. Ne pouvant plus me mêler aussi directement de ma maison, étant tenu d'ailleurs à plus de représentation, j'avais cru devoir prendre un maître-d'hôtel; mais qu'il aille au diable!... Je le chasse dès aujourd'hui (A Vincent, qui lui remet un petit carré de papier.) Qu'est-ce que c'est que cela?

VINCENT.

C'est madame qui demande à parler à monsieur, et qui a écrit son nom comme les autres.

M. DORSAN.

Madame? Quelle madame? Est-ce ma femme?

VINCENT.

Oui, monsieur; c'est l'épouse de monsieur.

(Vincent sort.)

SCÈNE IV.

MONSIEUR et MADAME DORSAN.

MADAME DORSAN.

Vous voyez, mon ami, que je me soumets à la règle que vous avez établie.

M. DORSAN.

Vous êtes si soumise!

MADAME DORSAN.

Vous me réduisez à la nécessité de vous demander des audiences; je ne vous vois plus! Vous dînez tous les jours en ville; vous vous couchez en rentrant; vous vous levez fort tard.....

M. DORSAN.

Qu'avez-vous à me dire?

MADAME DORSAN.

Je venais vous rappeler que nous allons ce soir au bal.

M. DORSAN.

Au bal!

MADAME DORSAN.

Chez monsieur de Merilly.

M. DORSAN.

Vous plaisantez sans doute?

MADAME DORSAN.

Pourquoi me dites-vous cela?

M. DORSAN.

D'abord, un homme dans ma position ne doit pas se montrer au bal.

MADAME DORSAN.

Un homme dans votre position, au contraire, peut se montrer partout. Il serait plaisant qu'on n'obtînt des places que pour se cacher.

M. DORSAN.

Et quant à Merilly, vous savez comme il se conduit avec moi.

MADAME DORSAN.

Vous lui trouvez des torts; à mon avis, c'est vous qui en avez avec lui. Entre deux amis, c'est à celui qui s'élève à faire la première visite.

M. DORSAN.

Voilà une étiquette que je ne connaissais pas.

MADAME DORSAN.

Le bon goût l'indique.

M. DORSAN.

Je ne croyais pas monsieur de Merilly aussi susceptible.

MADAME DORSAN.

C'est vous qui l'êtes en refusant d'aller chez lui.

M. DORSAN.

Ainsi, le premier soin d'un homme à qui le gouvernement confie une administration aussi importante que celle dont je suis chargé, serait d'aller perdre son temps auprès de toutes les personnes qui se prétendent ses amis?

MADAME DORSAN.

Le premier soin d'un homme qui obtient une place est de penser au moment où il la perdra. Je ne me laisse point éblouir; je sais comme tout cela est fragile, et je serais très-fâchée de vous voir rompre avec tout le monde parce que vous avez changé de position.

M. DORSAN.

Vous n'espérez pas me tracer un plan de conduite?

MADAME DORSAN.

Non, mais réformer celui que vous vous êtes fait.

M. DORSAN.

Et c'est par un bal que vous voulez commencer cette réforme?

MADAME DORSAN.

C'est par un bal.

M. DORSAN.

Je crois que vous échouerez.

MADAME DORSAN.

Peut-être.

M. DORSAN.

Vous savez que j'ai du caractère.

MADAME DORSAN.

Beaucoup; mais je sais aussi que vous avez un bon caractère, et que les honneurs ne vous ont point encore tellement changé que je ne puisse trouver moyen de vous fléchir.

M. DORSAN.

Quand j'ai arrêté quelque chose.....

MADAME DORSAN.

Vous n'avez pas encore arrêté celle-là, mon ami. Quoi que j'en dise, j'ai bien aussi mon petit coin de vanité, et je vous avouerai naïvement que j'aimerais à me présenter avec vous au milieu d'une société nombreuse, et à jouir de votre triomphe.

M. DORSAN.

Est-ce que Merilly m'aurait préparé une fête?

MADAME DORSAN.

Non : il a trop bon goût pour cela; mais un homme en place, que l'on sait obligeant, est toujours si bien reçu! A votre nom tous les yeux se fixeront sur vous; on vous saura gré de quitter un instant de graves occupations pour vous trouver au milieu de vos amis. Vous croyez bien que beaucoup de personnes se seront fait inviter dans l'espoir de vous rencontrer. Pendant que les hommes chercheront tous les moyens de vous approcher, leurs femmes, leurs parentes, leurs amies, s'établiront auprès de

moi. Un pareil empressement ne flatterait que mon amour-propre, si je n'étais obligée de convenir moi-même qu'en s'adressant à un homme de mérite, il me paraît suffisamment justifié.

M. DORSAN.

C'est ce soir ce bal?

MADAME DORSAN.

Oui.

M. DORSAN.

Et Merilly s'est borné à une simple invitation?

MADAME DORSAN.

Sa femme est venue me la faire il y a plus de huit jours, et m'a encore écrit ce matin.

M. DORSAN.

Vous ne me disiez pas cela.

MADAME DORSAN.

Je vous en ai parlé, mais vous l'avez oublié.

M. DORSAN.

J'ai tant d'affaires dans la tête!

MADAME DORSAN.

Vous viendrez, n'est-il pas vrai? Vous ne pouvez pas me refuser un plaisir aussi raisonnable.

M. DORSAN.

Raisonnable! C'est un pur enfantillage. Oui, j'irai.

MADAME DORSAN.

Je vous laisse, et m'en vais très-satisfaite de l'audience que vous avez bien voulu m'accorder.

(Elle fait une grande révérence, et s'en va en riant.)

j'ose me permettre de le dire. Moins de commis, mieux payés.

M. DORSAN.

A combien se monte cette suppression?

M. TIMORÉ.

A vingt-neuf.

M. DORSAN.

C'est bien peu.

M. TIMORÉ.

Vous verrez la liste que j'en ai dressée.

M. DORSAN.

Et se trouve-t-il des travailleurs dans ces vingt-neuf?

M. TIMORÉ.

Aucun. Ce sont presque tous des jeunes gens qui ne sont ici qu'en attendant mieux.

M. DORSAN.

Fort bien. Voilà ma conscience en repos. Non pas que je me fusse relâché de mes principes, quand cela se serait trouvé autrement; je veux une réforme, et rien n'aurait pu m'en faire départir. Mais vraiment, il est bien honteux que les administrations ne servent que de pis-aller à une foule de fainéans, qui viennent y perdre le peu de capacité qu'ils auraient eu s'ils n'avaient pas trouvé cette ressource. (Il décachette une lettre qu'il lit bas.) Qu'est-ce que c'est que monsieur Joliet ou Joliot qu'on me recommande dans cette lettre?

M. TIMORÉ.

Dès qu'il est recommandé à monsieur.....

M. DORSAN.

Ah! c'est égal; les recommandations ne me font rien. Je vous dirai même que j'ai de la méfiance contre les gens qui se font recommander.

M. TIMORÉ.

Monsieur Joliot est un écervelé, qui ne travaille ici que pour les théâtres, et qui est incapable de faire seulement un accusé de réception un peu distingué.

M. DORSAN.

Le supprimez-vous?

M. TIMORÉ.

Mais, oui.

M. DORSAN.

C'est bon. (Continuant de lire la même lettre.) Ah! diable, il a été placé par le ministre. Il a donc quelque talent? Avez-vous lu ses comédies?

M. TIMORÉ.

Je ne me connais guère à cela.

M. DORSAN.

On vous aura trompé sur son compte. Je le verrai. (Il prend une autre lettre.) Encore une recommandation! Monsieur Noirot.....

M. TIMORÉ.

Oh! pour celui-ci, je puis vous certifier que c'est un sujet tout-à-fait nul.

M. DORSAN.

Est-ce que vous le renvoyez aussi?

M. TIMORÉ.

Il est de la division.

M. DORSAN.

C'est donc un fait exprès? Le neveu d'un député.

M. TIMORÉ.

Je ferai observer à monsieur que l'on ne peut pas supprimer et conserver.

M. DORSAN.

A la bonne heure; mais cependant il faut de la mesure. J'ai aussi un jeune homme auquel je m'intéresse particulièrement; il a dessiné pour ma nièce un bouquet de fleurs plein de goût, je dois avoir son nom sur mon agenda. Je parie qu'il sera encore de la fatale division.

(Il cherche dans son agenda.)

M. TIMORÉ.

Ce ne peut être que monsieur Deschamps; nous n'avons que lui qui dessine.

M. DORSAN.

En effet, c'est monsieur Deschamps. Hé bien?

M. TIMORÉ.

Je ne sais plus que dire. C'est vrai que c'est comme un fait exprès. Mais cela ne devrait pas étonner monsieur. On n'avait créé cette division que pour y placer des jeunes gens très-protégés, qui peuvent avoir tous les talens, excepté celui qu'il faut pour travailler.

M. DORSAN.

Allons, allons, c'est de la partialité.

M. TIMORÉ.

Je vous assure, monsieur, que je n'en mets pas.

M. DORSAN.

Vous ne voyez que votre affaire, et c'est bien pour vous. Cependant, vous devez comprendre que moi je dois m'élever à des considérations plus générales. Tel homme qui n'a pas d'aptitude à un emploi peut en avoir à un autre... Voyons votre travail.

M. TIMORÉ, lui donnant un cahier de papier.

Le voici. Monsieur y verra toutes les idées qu'il m'a fait l'honneur de me transmettre.

M. DORSAN, lisant.

Le début est très-clair... Bien... A merveille... C'est d'une précision admirable... Bravo!... Vous n'avez rien oublié... Ce sont là toutes mes observations... Je craignais que vous n'y missiez du vôtre. J'ai tant de conséquence dans l'esprit, mes idées sont tellement enchaînées, qu'on ne pourrait que les affaiblir en y ajoutant la moindre chose... Je n'ai pas ce reproche à vous faire... Ah! voici la fatale liste... C'est tout simple... Vous avez dû vous y prendre ainsi. Ce sera à moi à faire les exceptions que je trouverai convenables... Monsieur Timoré, on m'avait beaucoup parlé de votre mérite; mais ce que je vois surpasse ce que je pouvais imaginer... A présent que je puis vous apprécier, et que je rends à votre travail toute la jus-

tice qui lui est due (lui rendant le cahier), dites-moi, ne pourriez-vous pas le faire autrement?

M. TIMORÉ, étonné.

Autrement!

M. DORSAN.

Oui. C'est cela, et pourtant ce n'est pas cela. Je ne sais si je pourrai me faire comprendre.

M. TIMORÉ.

Monsieur...

M. DORSAN.

Je suis un administrateur comme vous n'en avez pas vu beaucoup. J'ai une grande rigidité de caractère et une extrême bonté dans l'esprit, c'est-à-dire qu'inflexible pour les choses, je tâche autant que possible de ne pas froisser les personnes. Vous entendez. Réformer les abus de quelque nature qu'ils soient, porter mes regards sur tous les détails de mon administration, c'est mon devoir, et je le remplirai. Rien ne me sera inconnu, rien ne se fera que par mes ordres, et je serai de la dernière rigueur pour la moindre infraction. Mais vous-même ne seriez-vous pas le premier à me blâmer si j'abjurais toute commisération à l'égard de malheureux pères de famille dont le sort m'est confié?

M. TIMORÉ.

Il n'y a pas un père de famille dans tous les commis que vous supprimez.

M. DORSAN.

Vous n'en savez rien.

M. TIMORÉ.

Vous avez eu cependant la bonté d'approuver ce que j'avais fait.

M. DORSAN.

Je l'approuve encore. Mais je vous répète : c'est cela, et ce n'est pas cela. C'est cela pour les choses; et je ne puis pas dire, c'est cela pour les personnes. Voyez. Faites une refonte; prenez un terme moyen; mais pas de proscription en masse.

M. TIMORÉ.

Si je savais...

M. DORSAN.

Vous en savez plus qu'il ne faut.

M. TIMORÉ.

Je crains...

M. DORSAN.

Vous avez tort.

M. TIMORÉ.

Je désirerais que monsieur voulût bien me dire...

M. DORSAN.

Mais je ne fais que cela.

M. TIMORÉ.

Vous voulez donc conserver tout le monde?

M. DORSAN.

Vous tombez d'un extrême dans un autre.

M. TIMORÉ.

C'est qu'il est difficile....

M. DORSAN.

Combien y a-t-il de temps que cette administration existe comme elle est?

M. TIMORÉ.

Douze ans.

M. DORSAN.

Comme elle est?

M. TIMORÉ.

Sans aucun changement.

M. DORSAN.

Vous voyez donc bien qu'elle n'est pas si mal organisée.

M. TIMORÉ.

Je ne m'en suis jamais plaint.

M. DORSAN.

Voilà où je voulais en venir. Vous ne devez plus être embarrassé, je pense. C'est qu'il serait si pénible de se tromper en voulant faire mieux. Le public à présent se mêle de tout; et vingt-neuf mécontens qui iraient clabauder, eux et leur famille, dans tous les coins de Paris, cela ferait le plus mauvais effet du monde. C'est à quoi il faut réfléchir. Comprenez-vous?

M. TIMORÉ, toujours dans l'étonnement.

Oui, monsieur.

M. DORSAN.

Vous pouvez me faire un rapport plus succinct que celui que je vous rends, où vous ne comprendrez que les abus matériels, palpables, qu'il est impossible de tolérer.

M. TIMORÉ.

Mais des commis que l'on paie, et qui ne font rien, sont pourtant une espèce d'abus.

M. DORSAN.

J'en conviens; mais cet abus n'est pas spécial à cette administration-ci; il existe partout où il y a des commis. Il faut donc chercher à l'extirper presque insensiblement, au lieu de trancher dans le vif comme vous vouliez faire. Il me semble que je ne puis pas mieux m'expliquer. Je ne sais à qui vous avez eu affaire avant moi, si vous ne pouvez pas me comprendre.

M. TIMORÉ.

Je vais essayer une nouvelle rédaction.

M. DORSAN, le reconduisant.

Vous vous en tirerez le mieux du monde. Il ne faut pas s'effrayer comme vous faites. Mais surtout rappelez-vous bien ma distinction des hommes et des choses. Beaucoup de circonspection et un grand laisser-aller. Voilà mes deux points.

M. TIMORÉ.

Je verrai.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

M. DORSAN, seul.

Je ne connais rien de dur comme la tête d'un vieux commis. Sortez-le de sa routine, il ne sait plus où il en est. Il est vrai que mes vues administratives ne

sont pas à la portée de tout le monde. Pourquoi? Parce qu'elles sont simples, et que ce qui est simple est ce que l'on comprend le moins aujourd'hui.

SCÈNE VIII.

M. DORSAN, M. DE MERILLY.

M. DORSAN.

Eh! c'est ce cher Merilly. Que je suis content de le voir!

M. DE MERILLY.

En vérité? On disait pourtant que nous étions brouillés, et que vous ne vouliez pas venir au bal chez moi.

M. DORSAN.

C'est madame Dorsan qui vous a dit cela. Mais doit-on écouter les femmes? Depuis que je suis en place surtout, je m'amuse à la tourmenter sur des misères, afin de lui ôter l'idée de chercher à m'influencer sur les choses importantes. Voilà tout.

M. DE MERILLY.

Je conçois cela, et cette explication me suffit. Mais comment vous trouvez-vous de votre nouvelle position?

M. DORSAN, négligemment.

Je commence à m'y accoutumer. J'ai toujours aimé le travail, vous le savez; le désœuvrement où je vivais

m'était insupportable. Il faut bien d'ailleurs qu'un homme cherche à se rendre utile à son pays.

M. DE MERILLY.

Sans doute, pourvu cependant que vos opinions politiques n'en souffrent pas... Les places sont un terrible écueil.

M. DORSAN.

Pas pour moi, soyez tranquille. Mes opinions! Mes opinions sont dans mon sang; elles sont indépendantes de ma volonté; et je suis si loin d'être influencé dans mes opinions par aucun entêtement, par aucun intérêt personnel, que si demain j'en trouvais de meilleures, je les adopterais aussitôt.

M. DE MERILLY.

Alors, que pensez-vous de la dernière loi qu'ils viennent de rendre?

M. DORSAN.

Ah! mon cher, depuis que je suis devenu homme public, je m'occupe très-peu de politique, voyez-vous. Je n'ai pas le temps. Et puis, pour moi, une loi de plus, une loi de moins, me paraît une chose fort indifférente. Ce ne sont vraiment que des détails, et je considère les affaires de plus haut. Qu'est-ce qu'une loi, entre nous? Une vétille qui donne beaucoup de peine à faire, et qui ne sert souvent à rien quand elle est faite... C'est l'ensemble que je cherche à saisir. En matière de gouvernement, comme dit Sancho Pança, il ne s'agit que de bien enfourner, et malheureusement je crains que nous n'ayons mal en-

fourné. Il n'y avait qu'une chose à faire dès le commencement; par exemple, tout-à-fait dès le commencement, il suffisait de former un faisceau de toutes les volontés, de tous les désirs, de toutes les espérances; de rallier tous les Français sous la même bannière. Alors, ce système représentatif, que l'on trouve si difficile à faire marcher, aurait été comme sur des roulettes.... Vous ne me croyez pas?

M. DE MERILLY, souriant.

Si fait, vraiment.

M. DORSAN.

Vous devez vous rappeler que je n'ai jamais dit autre chose quand je n'étais qu'un homme privé; hé bien, je le répète encore.

M. DE MERILLY.

Mais que faire à présent qu'on a laissé former une opposition?

M. DORSAN.

Pourquoi l'avoir laissé former? Où était la nécessité?

M. DE MERILLY.

Enfin, elle existe. On ne peut plus l'empêcher.

M. DORSAN, de l'air le plus important.

On ne peut plus l'empêcher !..... On peut la paralyser au moins, la rendre nulle, tout-à-fait nulle.

M. DE MERILLY.

Comment cela?

M. DORSAN.

Rien n'est si aisé; je dis plus, rien n'est si facile.

Vous êtes un homme de sens, vous Merilly; vous allez voir. Nous avons une opposition, n'est-il pas vrai? Elle est gênante, elle contrarie le gouvernement..... Hé bien, mais que le gouvernement fasse l'opposition..... (D'un air de supériorité.) Ah!... je vous demande un peu ce que deviennent aussitôt les récalcitrans, et tous ceux qui ne cherchent qu'à mettre des bâtons dans les roues..... C'est le gouvernement qui fait l'opposition lui-même!.... Savez-vous que cela devient fort embarrassant pour eux?

M. DE MERILLY.

Mais prenez donc garde.....

M. DORSAN.

A quoi? Dès que l'opposition est faite par le gouvernement.

M. DE MERILLY.

Vous avez raison.

M. DORSAN.

En partant d'un point comme celui-là, les conséquences se déduisent tout naturellement. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'on ne daigne seulement pas en faire l'essai; et, certes, on ne peut pas en prétendre cause d'ignorance, car je n'ai pas mis la lumière sous le boisseau; je n'ai qu'un cri là-dessus..... On se contente de rire; c'est beaucoup plus commode. Je vous avouerai que cette insouciance générale est une des causes qui font que je crains d'aller dans le monde.

M. DE MERILLY.

Venez ce soir chez moi; vous n'y trouverez que des gens qui pensent comme vous.

M. DORSAN.

Je ne suis pas embarrassé de trouver des gens qui pensent comme moi. C'est tout le monde; mais on ne veut pas en convenir. Voilà ce qui met tant d'aigreur dans les discussions. Comment parvenir à convaincre des gens qui ne sont pas de bonne foi? On s'échauffe, on perd la tête, et l'on finit par dire des bêtises, de véritables bêtises. Cela m'est arrivé, à moi.

M. DE MERILLY.

Bah!

M. DORSAN.

En vérité.

(Vincent paraît.)

M. DE MERILLY.

Voici quelqu'un qui vous demande. A ce soir.

(Il s'en va.)

SCÈNE IX.

M. DORSAN, VINCENT.

M. DORSAN, à Vincent.

Que me voulez-vous?

VINCENT.

Monsieur, c'est le maître-d'hôtel.

(Il sort.)

SCÈNE X.

M. DORSAN, LEGRIS.

LEGRIS.

Monsieur m'a demandé?

M. DORSAN.

Combien y a-t-il de temps que vous êtes chez moi?

LEGRIS.

Je finis le premier mois.

M. DORSAN.

Vous n'en commencerez pas un second.

LEGRIS.

Monsieur me donne mon congé?

M. DORSAN.

Oui.

LEGRIS.

Monsieur voudrait-il me dire au moins en quoi mon service lui a déplu?

M. DORSAN.

Vous ne vous en doutez pas?

LEGRIS.

J'ai beau chercher.....

M. DORSAN.

Hé bien, je vais vous le dire. C'est qu'il est im-

possible de voir des comptes aussi exagérés que les vôtres; que votre dépense est portée au double de ce qu'elle devrait être; qu'il y a entre vous et les fournisseurs de ma maison une connivence si manifeste, que si je voulais user de justice, je les traiterais, eux et vous, avec la dernière sévérité.

LEGRIS.

En vérité, je n'en reviens pas.

M. DORSAN.

Vous ne me connaissez pas, monsieur Legris; vous ne savez pas qu'il est difficile de me rendre dupe. Vous avez cru qu'accablé d'affaires importantes, je n'aurais pas le loisir de m'occuper de celles de ma maison; vous vous êtes trompé. Grâce au ciel, je puis suffire à tout.

LEGRIS.

Si monsieur permettait.....

M. DORSAN.

Qu'est-ce que vous voulez que je vous permette? De me ruiner. Vous en prenez bien le chemin sans ma permission. Je ne donne qu'un dîner par semaine, et, à la dépense que vous me faites faire, je pourrais tenir table ouverte. Le désordre qui règne chez moi passe tout ce que l'on peut dire.

LEGRIS, d'un ton patelin.

Mais, monsieur, qui le sait mieux que moi? Puisque monsieur me parle avec tant de confiance,

je puis lui avouer que le désordre dont il se plaint est encore beaucoup plus grand qu'il ne pense. J'avais intention de le dire à monsieur, et, si je fusse resté ici, il aurait fallu nécessairement que cela allât autrement.

M. DORSAN.

Qu'aviez-vous l'intention de me dire?

LEGRIS.

En général, dans les maisons, on n'aime guère ceux qui veulent rétablir l'ordre, et l'on fait tant qu'on parvient à échauffer les oreilles des maîtres, et que ce sont les innocens qui pâtissent.

M. DORSAN.

Personne ne m'a échauffé les oreilles.

LEGRIS.

Comme monsieur disait tout à l'heure que je m'entendais avec les fournisseurs! Est-ce moi qui les ai choisis? Ce sont les mêmes qui avaient l'honneur de servir monsieur avant que j'entrasse chez lui. Je n'ai pas placé non plus un seul domestique dans la maison; et ils savent bien me dire qu'ils sont plus anciens que moi. Certainement je n'aurais pas donné à monsieur un cuisinier qui a un ménage en ville, s'il n'en a qu'un, ni un cocher qui fait déjeûner tous ses camarades ici, et qui connaît tout Paris. De ce train-là, il n'est pas étonnant que la dépense aille vite.

M. DORSAN.

Pourquoi vous ai-je pris, si ce n'est pour empêcher cela?

LEGRIS.

Mon Dieu, monsieur, on est bien embarrassé. On sait que monsieur est bon, qu'il aime tout son monde; on craint de passer pour un flatteur qui veut faire sa cour aux dépens des autres. J'attendais que monsieur eût pu m'apprécier pour me permettre de lui parler. Si monsieur me connaissait, il saurait que rien ne me déplaît comme de voir abuser de la bonté des maîtres.

M. DORSAN.

Asseyez-vous donc. Rien n'est fatigant comme de lever la tête pour parler à quelqu'un (Legris s'assied avec empressement.) De sorte que vous n'êtes pas maître ici?

LEGRIS.

Pas le moins du monde.

M. DORSAN.

De qui avez-vous à vous plaindre particulièrement?

LEGRIS.

Je prendrai la liberté de répéter à monsieur qu'une maison ne peut bien aller qu'autant que le maître-d'hôtel a placé à peu près tous les domestiques.

M. DORSAN.

Je conçois cela.

LEGRIS.

Monsieur est trop juste pour me rendre responsable du tort que lui font des gens qui ne veulent pas me reconnaître pour leur chef.

M. DORSAN.

Vous vous y êtes peut-être mal pris.

LEGRIS.

Je puis affirmer à monsieur que j'ai suivi de point en point les instructions qu'il m'avait données.

M. DORSAN.

Et mes instructions n'ont servi à rien?

LEGRIS.

A rien. Je voudrais que monsieur eût pu en être témoin par lui-même.

M. DORSAN.

Il n'y a qu'à les renvoyer tous.

LEGRIS.

Je suis trop franc, moi, monsieur; c'est mon malheur. Je leur disais : « Comment pouvez-vous vous conduire comme vous faites dans une maison aussi honorable, avec un maître qui est le roi des hommes? » Pardon, monsieur, mais il faut leur parler leur langage.

M. DORSAN.

Il ne s'agit plus de leur parler, il faut les mettre à la porte.

LEGRIS.

Ils répondaient à cela qu'ils savaient mieux que moi ce qu'ils avaient à faire.

M. DORSAN.

Chassez-les tout de suite.

LEGRIS.

Si en faisant un dernier effort cependant.....

M. DORSAN.

Monsieur Legris, quand je commande je veux être obéi.

LEGRIS.

Monsieur le sera.

M. DORSAN.

Cherchez dès aujourd'hui; je vous donne toute ma confiance. Vous entendez.

LEGRIS.

C'est beaucoup d'honneur pour moi.

M. DORSAN.

Ce que vous ferez sera bien fait. Domestiques, fournisseurs, vous changerez tout à votre fantaisie.

LEGRIS.

Je tâcherai que monsieur soit content.

M. DORSAN.

Surtout pas de pitié pour les fripons.

LEGRIS.

Je ne les aime pas plus que monsieur.

M. DORSAN.

Je ne veux avoir affaire qu'à vous seul.

LEGRIS.

Monsieur, je suis comblé.

M. DORSAN.

Et que tout ici dépende de vous..... Excepté pourtant la femme de chambre de ma femme et la bonne de mes enfans, deux personnes dont je fais le plus grand cas; Charles aussi qui est un excellent sujet; et cet imbécile de Laurent auquel je suis accoutumé.

LEGRIS.

Il n'y a rien, d'ailleurs, à dire contre eux.

M. DORSAN.

Voilà qui est convenu. Emportez dans votre chambre les mémoires de ces coquins de fournisseurs, et révisez-les avec la plus stricte attention. Je vais passer chez moi, où vous me les apporterez. (A part, en s'en allant.) Être à la fois homme public et homme privé, c'est trop.

SCÈNE XI.

LEGRIS, seul.

(Il rit.) Ah, ah, ah! Effrayez-vous donc après cela. N'aurait-on pas dit que je n'avais plus qu'à me jeter à l'eau? Le cher homme! combien il y en a de ce modèle :

PLUS DE BRUIT QUE DE BESOGNE.

Nota. J'ai oublié de faire une observation nécessaire pour la mise en scène de la plupart de ces Proverbes. Il faut toujours convenir qu'un côté du théâtre communique à l'intérieur de l'appartement, et l'autre côté à l'extérieur : par exemple, dans *l'Homme capable*, Vincent, madame Dorsan, M. Timoré et Legris entrent par la porte extérieure : les autres personnages par la porte qui communique à l'intérieur.

LES PROPOS,

OU

ON NE PEUT CONTENTER TOUT LE MONDE ET SON PÈRE.

PERSONNAGES.

FLORBEL.
BLAISE, jardinier de Florbel.
JEANNETTE, servante.
MADAME BONBEC.
UN AVOCAT.

La scène se passe dans une petite ville.

Le théâtre représente un jardin. Il y a une table et deux chaises.

UofM

[illegible]

[illegible]

LES PROPOS.

SCÈNE I.

FLORBEL, seul, un livre à la main.

Ne rien faire, un beau jardin, quelques amis et de bons livres, voilà le bonheur pour quiconque sait en jouir. En vérité, cette maison me paraît charmante, et puisqu'elle m'appartient par le plus singulier événement du monde, j'ai bien envie de m'y fixer, de quitter les devoirs, les honneurs, les affaires, d'y vivre indépendant, et de réaliser enfin mes anciens projets de retraite. Mais que dira-t-on à Paris de cette résolution? Singulière faiblesse de mon caractère! Je me jetterais au milieu du feu sans frémir, je puis braver tous les dangers, je résisterais à l'ennemi le plus puissant, pourvu qu'il fût à découvert, et le moindre propos, la moindre interprétation de ma conduite me jettent dans une agitation mortelle. O mon pauvre La Fontaine! j'admire ton talent; mais, quelque grand qu'il soit, il ne me corrigera jamais.

Je lisais encore tout à l'heure sa charmante fable du *Meunier, son Fils et l'Ane;* quelle fertilité d'in-

vention! quelle richesse de détails! C'est un événement bien simple qu'un meunier et son fils qui vont vendre leur âne à la foire..... Hé bien, dans le récit de cet événement, toutes les scènes de la vie sont retracées. Quelle vérité dans ce vers :

On ne peut contenter tout le monde et son père!

Le meunier et son fils s'avisent de porter leur âne, afin qu'il soit plus frais en arrivant à la foire; on se moque d'eux. Ils mettent l'âne sur pied, le meunier monte dessus; on se moque de lui de ce qu'il laisse aller son fils à pied. Il descend et fait monter son fils; on se moque encore, et l'on murmure de ce qu'un vieillard va à pied, tandis qu'un jeune homme chemine à son aise; enfin, ils montent tous les deux sur l'âne, nouvelle moquerie; car il faut toujours en venir à ce vers si plein de sens :

On ne peut contenter tout le monde et son père!

Mais ce qui me paraît charmant surtout, c'est le moment où le vieillard se fâche :

Le meunier repartit :
Je suis âne, il est vrai, j'en conviens, je l'avoue;
Mais que dorénavant on me blâme, on me loue,
Qu'on dise quelque chose ou qu'on ne dise rien,
J'en veux faire à ma tête : il le fit, et fit bien.

Sans doute il fit bien; mais ce bonhomme avait plus de caractère que moi, et c'est ce qui me dé-

sole. J'ai rendu autrefois un service fort important à un homme qui se trouvait compromis dans une affaire très-grave; il était innocent, et ce n'était de ma part qu'un sentiment de justice. Au bout de dix ans cet homme meurt et s'avise de faire un testament par lequel il me laisse toute sa fortune. Cent mille écus! c'est quelque chose pour moi qui veux renoncer à tous mes autres avantages et vivre dans l'indépendance. Il est vrai que les parens veulent faire casser le testament, ce qui m'a obligé de venir ici pour soutenir mes droits. Cette maison fait partie de l'héritage, et je m'y établirai; on ne parlera pas de moi dans cette petite ville; ne me mêlant de rien, n'y faisant que du bien, que pourrait-on dire? D'ailleurs les mœurs des habitans m'ont paru fort douces. Il est vrai que je n'y suis que depuis bien peu de temps, et que n'ayant voulu rendre aucune visite avant la décision de mon procès, qui se juge demain... Mais j'aperçois le jardinier.

SCÈNE II.

FLORBEL, BLAISE.

BLAISE.

Tenez, monsieur, v'là de quoi vous divertir.

(Il lui donne plusieurs lettres.)

FLORBEL, ouvrant une lettre.

De Paris..... lisons : « Vous êtes curieux, mon ami, « de savoir ce que l'on dit de votre absence de Paris

« et de votre projet de retraite? Pourquoi chercher à « me tromper? Comment avez-vous pu croire que la « vérité ne parviendrait pas jusqu'à moi? J'ai appris « avec douleur que votre prétendu projet de retraite « était un exil (un exil!), et que vous aviez fait beau- « coup de démarches qu'on blâme pour obtenir seu- « lement de choisir le lieu où l'on vous permettrait « de vous retirer. Jamais disgrâce ne fut plus éclatante « que la vôtre, et n'a inspiré moins d'intérêt. (C'est « consolant!) Il est vrai que jusqu'à présent tout « cède au désir d'en connaître la cause; car, bien « qu'on ne doute pas que vous ne soyez un homme « perdu, on en ignore les véritables motifs. On en dit « de si épouvantables, que les indifférens même re- « fusent d'y ajouter foi. Vos amis se taisent (les bons « amis!) par l'humiliation de ne pas en savoir plus « sur ce sujet que les étrangers. Ecrivez-moi donc « promptement la vérité, afin que je puisse vous dé- « fendre.

« Est-il vrai qu'on vous ait ôté vos pensions et « toutes les marques d'honneur qui vous avaient été « accordées pour récompense de vos services passés? « Cela serait grave et vous enlèverait tout espoir de « retour.

« Au reste, il y a long-temps que je vous avais « prédit ce qui vous arrive. » (Le sot se vante de m'avoir prédit une chose qui n'existe pas!)

« Comptez que mon amitié sera toujours plus forte « que vos malheurs. »

Voilà une amitié sur laquelle je puis faire un grand fonds!

BLAISE.

Quoi que c'est donc, monsieur? on dirait quasi que c'te lettre vous baille du tintouin. Allais, allais, n'faut pas s'chagriner pour si peu; parguenne! oui, on aurait trop de besogne. Moi qui vous parle, vous pouvais vous informer, jamais j'n'ai pris d'souci sur une lettre; d'abord, je n'sais pas lire.

FLORBEL.

C'est une raison.

BLAISE.

Ensuite personne ne m'écrit; mais c'n'est pas ça, c'est que je suis philosophe, et que je trouve que la lecture ne sert à rien. Vous qui lisais toute la journée, à quoi que ça vous avance? Savez-vous? Ça vous trouble la tête, et ça vous empêche de vous occuper; v'là tout.

FLORBEL.

Tu es un esprit fort.

BLAISE.

Quoi que c'est que tous ces gros livres que vous avais dans votre cabinet? C'est comme des lutrins! C'est-i intéressant? De quoi ça parle-t-il?

FLORBEL.

Ce sont des livres d'histoire.

BLAISE.

De quelle histoire?

FLORBEL.

C'est l'histoire de tous les peuples, depuis le commencement du monde.

BLAISE.

Ah! mon Dieu, quel commérage! Là, je vous demande un peu si ça vous regarde. Les hommes sont fous, en vérité; i' n'savent comment tuer le temps. Au lieu de vous inquiéter de c'qu'ont fait un tas de peuples depuis le commencement du monde, vous devriais ben plutôt vous informer de c'qu'on dit d'vous dans c'te ville.

FLORBEL.

Est-ce qu'on parle de moi?

BLAISE.

C'est ce procès que vous avais qui fait qu'on jase. Est-ce que j'sais ce qu'ils disont là-dessus! Il paraît que c'est une mauvaise affaire, et que la justice pourraît ben s'en mêler.

FLORBEL.

Mais j'espère bien qu'elle s'en mêlera.

BLAISE.

Bah! vous espérais..... Quoi! vous n'avais pas peur?

FLORBEL.

Peur..... De quoi!

BLAISE.

Est-ce que ce n'est pas vrai c'qu'on dit, que vous avais frusqué l'héritage de notre défunt maître, afin que ses héritiers n'héritiont point, et que ce fût vous qu'héritassiez? C'n'est pas l'embarras, on ajoute que vous aviais bon besoin de ça, et que, sans c't'héritage, vous étiais au moment d'être arrêté pour

dettes, et que vous deviais surtout beaucoup de mois de nourrice.

FLORBEL.

Quel assemblage d'extravagances!

BLAISE.

On dit que ça ne fait rien. On est drôle dans c'te ville. On n'y est pas bête tout de même; mais c'est la ville aux paquets. Il y a ici des langues qui valont leur pesant d'or. C'te madame Bonbec, par exemple, la sœur de not' défunt maître, celle contre qui vous plaidais, monsieur sait bien; hé ben, c'te femme-là, alle a une émagination du diable; alle est vraiment charmante à entendre causer; alle va trouver des choses à quoi personne n'aurait jamais pensé. Alle suffirait, alle toute seule, pour entretenir la conversation de dix villes de province. Comment donc! alle a fait désalter plusieurs personnes de c'te ville-ci. Aussi tout le monde l'aime.... parce qu'on en a peur.

FLORBEL.

Que dit-elle de moi?

BLAISE.

Je n'en sais rien; mais en général toute la ville dit que votre nièce est une dégoisée, que vous avais été obligé de la mettre au couvent ici, parce qu'à Paris on n'en voulait plus nulle part, et que si vous ne la mariais pas au fils de madame Bonbec, (il chante.)..... tra la la, tra la la.

FLORBEL.

Après?

BLAISE.

Dame! monsieur, vous d'vais ben m'entendre. Une fille dégoisée c'est plus tôt mûre qu'une autre.

FLORBEL.

Ma nièce qui est un ange.

BLAISE.

Mais vous m'en faites trop dire aussi. J'ai peur d'vous faire du chagrin. Moi, quand une fois j'aime un quelqu'un, je ne peux rien lui cacher. Faudra qu' vot' avoucat ait une bonne tête, s'il se charge de répondre à tout. Vous avais ben fait d'l'amener de Paris toujours, car ceux d'ici disont partout qu'il n'auraient pas voulu se mêler de vot' affaire; ils auraient craint pour leur réputation. C'est-i vrai que vous donnais au vôtre la moitié de l'héritage pour sa peine?

FLORBEL.

Quelle peste que ces gens ci!

(Il tombe dans la rêverie.)

BLAISE, souriant.

Le v'là qui rêve. C'est-i donc genti à moi d'l'avoir mis dans c'tétat-là. V'là pourtant un homme d'esprit. Hé ben, moi qui passe pour une bête, j'li tourne la cervelle comme j'veux. Le pauvre cher homme! Il est ben tombé s'il a peur des propos. Il n'est pas au bout. Ça commence joliment..... Pourquoi se plaindrait-il? J'voudrais ben, moi, être aussi sous les langues; au lieu de m'affliger, ça m'divartirait comme un bienheureux; mais ça n'peut pas prendre; j'n'ons

pas assez d'importance; ils aimont mieux s'attaquer à de gros monsieux. Y a plus à mordre.

FLORBEL.

Que fais-tu là? Laisse-moi.

BLAISE.

Oui, monsieur Florbel.

(Il sort avec en se frottant les mains.)

SCÈNE III.

FLORBEL, seul.

Je me plaignais de Paris; je croyais qu'il n'y avait que de grands intérêts qui pussent engager à interpréter les actions d'un homme; mais je vois qu'il n'en est pas ainsi, et que si, à Paris, on scrute votre conduite publique, en province c'est toujours dans votre conduite privée qu'on vous attaque; et c'est pis encore: car alors vous n'avez pas le succès pour vous justifier. Ce coquin de Blaise! Le chagrin qu'il me faisait lui causait du plaisir. Au fait, les gens de rien ne peuvent pas connaître combien il est cruel de se voir attaqué dans sa réputation. Heureuse mille fois heureuse cette classe! on ne parle pas d'elle; et c'est, je crois, pour cela qu'elle est si gaie, malgré sa misère.

SCÈNE IV.

FLORBEL, L'AVOCAT.

FLORBEL.

Vous me voyez, monsieur, dans une perplexité cruelle.

L'AVOCAT.

Sur quel sujet?

FLORBEL.

Je suis plus indécis que jamais.

L'AVOCAT.

Encore une rechute! Je vous croyais guéri. Votre pitié pour cette famille est un enfantillage. Ces gens-là sont fort à l'aise, et, au bout du compte, vous ne leur devez rien.

FLORBEL.

Ce n'est pas cela.

L'AVOCAT.

Le testateur était sain d'esprit; ce qu'il a fait pour vous en est une preuve. Jamais reconnaissance ne fut mieux motivée. Vous lui avez sauvé la vie..... Je dis plus, l'honneur; oui, monsieur, l'honneur; car malgré son innocence bien avérée pour vous et pour moi, n'était-il pas possible qu'il fût déshonoré par cette fluctuation de l'opinion publique, trop ordinaire dans les temps de partis?

FLORBEL.

Vous ne m'entendez pas.

L'AVOCAT.

Et pourquoi voulez-vous être plus généreux envers sa famille qu'il ne l'a été lui-même? Qui vous dit qu'il n'était pas mécontent de ses parens, et que, s'il n'eût pas testé en votre faveur, son intention n'était pas de laisser son bien à quelque établissement public, plutôt que d'enrichir des héritiers dont il avait à se plaindre?

FLORBEL.

Si vous vouliez m'entendre.

L'AVOCAT.

Étrange bizarrerie du cœur humain! Cet homme que vous avez soustrait à la malveillance pendant sa vie, mort, vous voulez le perdre. En effet, n'est-ce pas blâmer sa conduite que de vouloir la rectifier? Vos intentions peuvent être pures, j'aime à me le persuader; mais de tout autre que je ne connaîtrais pas aussi bien que je vous connais, je serais porté à croire, et tous les hommes sensés avec moi, que ce désintéressement ridicule n'est dans le fond qu'une jactance de probité.

FLORBEL.

Ce n'est rien de tout cela; je n'ai jamais rien affecté de ma vie. Ce qui m'arrête dans ce moment-ci, et dont je suis honteux moi-même, c'est la crainte des propos.

L'AVOCAT, avec feu.

Des propos! voilà une plaisante objection contre

des intérêts aussi majeurs. Qu'est-ce que des propos, et pourquoi vous souciez-vous des propos? D'ailleurs, tout n'est-il pas propos? Voyez une femme qui veut marier ses filles; que fait-elle contre les autres filles à marier? Des propos. Des hommes qui postulent un même emploi ne font-ils pas des propos pour s'exclure les uns les autres? Les amis font des propos contre leurs amis, les maris contre leurs femmes, les femmes contre leurs maris. Chaque heure, chaque moment, chaque minute voit naître des milliers de propos qui s'évanouissent pour faire place à d'autres. Il y a long-temps qu'on n'attache plus d'importance à tout cela. C'est une monnaie courante que tout le monde donne et reçoit à son tour. Le type a beau changer, la matière restera toujours la même. C'est un bonheur, c'est un malheur, c'est tout ce que vous voudrez; mais vous n'empêcherez rien à cela. Et nous, monsieur, nous autres hommes de loi, que deviendrions-nous sans les propos? Avec eux nous trompons la justice, nous rendons bonne la plus mauvaise cause, *et vice versâ*. Que d'avocats, que de procureurs sans pain, si l'on ne faisait plus de propos! Je ne parle pas pour moi; car je ne puise mes moyens de défense que dans le fond de l'affaire dont je suis chargé; et encore ce fond de l'affaire n'est-il autre chose que des propos.

FLORBEL.

A quel déluge de calomnies cependant je dois m'attendre, si je persiste à poursuivre ce procès!

L'AVOCAT.

Ah! vous redoutez ce qu'on dira si vous plaidez; mais avez-vous prévu ce qu'on inventera si vous ne plaidez pas? On assurera que vous vous êtes empressé d'entrer en arrangement dans la crainte d'un procès criminel..... oui, monsieur, d'un procès criminel. Testament faux, signature contrefaite, notaire gagné, codicille soustrait; que sais-je même si l'on ne finira pas par attribuer cet arrangement à la faiblesse de votre caractère? Alors, monsieur, alors chacun vous intentera un procès pour tirer quelque chose de vous. C'est à qui vous déchirera, vous harcellera, vous ruinera..... et tout cela, pour n'avoir pas voulu soutenir votre bon droit dans cette affaire.

FLORBEL.

Vous poussez les choses un peu loin.

L'AVOCAT.

Enfin, monsieur, il serait temps de prendre une décision. J'ai quitté Paris pour vous; voilà cinq jours que je suis ici; votre procès doit se juger demain; voyez ce que vous voulez faire. Je ne vous adresse pas de reproches; mais je pourrais vous faire observer qu'il y a bien de la légèreté à m'avoir déplacé, si vous voulez en rester là.

FLORBEL.

Je suis un enfant, vous avez raison, et en définitive nous plaiderons.

L'AVOCAT.

Mais c'est qu'il n'y a pas à hésiter; vous ferez,

après le gain de votre cause, telle part que vous voudrez à la famille Bonbec; et du moins l'on ne dira pas que c'est par peur ou par arrangement. Je vous laisse pour donner le dernier coup d'œil à mon plaidoyer.

SCÈNE V.

FLORBEL seul.

Il a raison, il faut plaider; car on ne croirait jamais que c'est par bonté que je me serais prêté à un arrangement, et l'on me tympaniserait de toutes les manières. Quelle faiblesse est la mienne! Je la sens, j'en rougis, et je ne puis en guérir. Sotte opinion, qui se mêle de tout, qui veut tout expliquer, tout diriger, et qui ne sait pourtant jamais le fond des choses. Car enfin sont-ce les gens estimables, les gens d'esprit qui se hâtent de prononcer? Non, ils suspendent leur jugement, et ne l'énoncent que lorsqu'ils sont véritablement instruits; et encore avec quelle réserve! Qui forme donc cette prétendue opinion dont le sage s'épouvante? Les sots, les méchans, les étourdis..... Et c'est positivement par les gens que nous méprisons le plus que nous nous laissons conduire. Faiblesse indigne d'un homme, quand pourrai-je te surmonter? Mais voici ma petite Jeannette. Oh! de celle-ci, à coup sûr, personne n'a dit encore de mal.

SCÈNE VI.

FLORBEL, JEANNETTE.

JEANNETTE.

Monsieur, j'sommes ben fâchée d'vous déranger; mais faut absolument que je vous parlions.

FLORBEL.

Parle, mon enfant. Que me veux-tu ?

JEANNETTE.

Monsieur, je v'nons vous demander not' compte.

FLORBEL.

Ton compte! Pourquoi cela ?

JEANNETTE.

Tenez, monsieur, ça me fait ben d'la peine; mais je n'pouvons pas rester ici; c'est trop scabreux. Tout le monde en jase; par ainsi, moi qui n'voulons pas qu'on jase de moi, j'ons pris mon parti. Ça me fâche, parce que monsieur est bon, mais c'est égal.

FLORBEL.

Enfin, dis-moi au moins pourquoi tu veux me quitter ?

JEANNETTE.

Pourquoi ? pourquoi? Monsieur doit ben le sa-

voir. Ce que c'est que d'être simple, on ne se doute de rien, on va tout droit devant soi. Je n'ai pas de malice, moi ; et, si on ne m'avait pas avertie, je serais toujours dans la bonne foi.

FLORBEL.

Dans la bonne foi de quoi ?

JEANNETTE.

Tenez, monsieur, c'est inutile de faire comme ça. Je savons tout à présent; par ainsi, on ne peut plus m'attraper. V'là pourquoi je vous demandons not' compte.

FLORBEL.

Hé bien, que sais-tu ?

JEANNETTE.

Monsieur me demande ce que je savons ?

FLORBEL.

Oui.

JEANNETTE.

Je savons... D'abord je savons que j'ons seize ans, que je sommes jolie ; et puis, je savons encore autre chose.

FLORBEL.

Quelle autre chose ?

JEANNETTE.

C'est énutile à dire.

FLORBEL.

Je veux le savoir.

JEANNETTE.

Monsieur.....

FLORBEL.

Dis donc.

JEANNETTE.

C'est difficile.

FLORBEL.

Tu m'impatientes.

JEANNETTE.

Hé ben, monsieur, c'est qu'on dit qu'il n'y a pas de femme dans la maison.

FLORBEL.

Et c'est là ce qui te fait demander ton compte? Mais tu es folle, ma pauvre Jeannette.

JEANNETTE.

Oh! que nenni. Tenez, monsieur, une maison où il n'y a pas de maîtresse, c'est pis que l'enfer pour une jeune fille. La vieille mère Bertrand, qui est si laide, dit comme ça qu'alle ne resterait seulement pas une heure dans une maison où il n'y a que des hommes.

FLORBEL.

C'est qu'apparemment la mère Bertrand en a ressenti les inconvéniens. Il n'y a rien de tel que les scrupules d'une vieille femme qui s'est mal conduite dans sa jeunesse. Mais est-ce une raison pour me quitter, moi qui ai toujours eu tant de soin de toi depuis la mort de mon pauvre ami, de ton ancien maître?

JEANNETTE, pleurant.

Ah! mon Dieu, si monsieur voulait tant seulement dire cela à tout le monde, peut-être que ça ferait taire les propos.

FLORBEL.

Je ne m'attendais pas à une pareille ingratitude de ta part.

JEANNETTE.

Monsieur, je suis ben embarrassée. C'te mère Bertrand en sait long; avec ça alle a un tas de commères qui me f'sont tourner la tête. Alles sont toujours après moi, et ce sont alles qui sont cause que je fais ce que je fais. Est-ce que je m'serais jamais doutée de cela moi seule? et malgré ce qu'alles m'avont dit, je n'savons pas trop encore ce qu'alles m'avont voulu dire.

FLORBEL.

Pauvre enfant! Je suppose que je te donne ton compte, que deviendras-tu? car enfin tu n'as que moi au monde qui s'intéresse à toi.

JEANNETTE.

La mère Bertrand dit que je n'pouvons manquer de place, et que d'ailleurs il vaut mieux mourir de faim que de rester comme je suis.

FLORBEL.

Mais comment es-tu donc?

JEANNETTE.

Je n'en savons rien. Ah! monsieur, si vous saviez comme j'ons pleuré, et ce qui m'en a coûté pour ne pas parler de cela devant Blaise!

FLORBEL.

Devant Blaise?

JEANNETTE.

Oui, monsieur, ce pauvre garçon en mourra, c'est sûr. Si monsieur se mariait, ça ferait finir tout. Oh! monsieur, mariez-vous.

FLORBEL.

Ecoute, il y a moyen d'arranger tout cela, et puisqu'il ne faut qu'une femme dans la maison pour que tu y restes.....

JEANNETTE.

Oui, monsieur, oui.

FLORBEL.

Je marierai Blaise.

JEANNETTE.

Blaise!

FLORBEL.

Oui, je connais une jeune fille à laquelle il fait la cour, je la lui ferai épouser.

JEANNETTE.

Une jeune fille à qui Blaise fait la cour! Vous vous trompez, monsieur. La mère Bertrand, qui sait tout, ne m'a jamais parlé de cela.

FLORBEL.

Laisse là ta mère Bertrand; je suis sûr de ce que je te dis.

JEANNETTE.

Ah ciel! monsieur..... Monsieur, je ne pouvons

plus rester ici. Pauvre Jeannette! Monsieur, vous qui êtes si bon, prenez pitié de moi, et renvoyez-moi tout de suite.

FLORBEL.

Je ne te comprends pas; je fais tout ce que tu veux, et tu n'es pas contente.

JEANNETTE.

Non, monsieur, je ne suis pas contente du tout.

FLORBEL.

Veux-tu que je te marie aussi?

JEANNETTE.

Me marier! moi, me marier! oh! vraiment non. Que monsieur Blaise épouse celle à qui il fait la cour, à la bonne heure; mais je lui montrerai que je vaux mieux que lui, et que je n'sommes pas une trompeuse. La mère Bertrand a ben raison de dire que tous les hommes sont des satans. Alle s'y connaît, alle. Une femme n'aurait jamais fait une chose comme ça! Moi qui étais si tranquille! Je ne me doutais de rien; j'aurais mis ma main au feu que Blaise était de bonne foi. Est-il permis d'être aussi sournois!

FLORBEL.

Tu te désoles; mais c'est à toi que je veux marier Blaise.

JEANNETTE.

A moi, monsieur? Et cette jeune fille à qui il fait la cour?

FLORBEL.

C'est toi.

JEANNETTE.

Qu'est-ce donc qui a pu dire ça à monsieur?

FLORBEL.

Toi-même.

JEANNETTE.

Monsieur veut rire, je n'en ai pas ouvert la bouche. S'il fallait parier, je parierais ben que c'est la mère Bertrand.

FLORBEL.

Hé; encore une fois, laisse là ta mère Bertrand. Elle savait bien ce qu'elle faisait en te conseillant de me quitter; et, puisqu'il faut te le dire, elle m'avait demandé ta place.

JEANNETTE.

Alle, la mère Bertrand! voyais un peu la malice! Moi qui l'écoutais comme un prédicateur. La méchante! Allais, monsieur, mariez-nous, nous deux Blaise; alle mérite ben ça pour sa tromperie.

FLORBEL.

Tu veux donc bien épouser Blaise?

JEANNETTE.

Monsieur, je ne voulons pas être ingrate envers vous. Ce que vous m'avez dit m'a remis la tête, et puisqu'en épousant Blaise il n'y aura plus de mal à rester ici, hé ben, j'l'épouserons.

FLORBEL.

Voilà qui est convenu.

JEANNETTE.

Merci, monsieur, ben obligée. Qu'on vienne à présent me faire des propos, qu'on vienne me dire qu'il n'y a pas de femme dans la maison, et que je sommes jolie, je ne croirons ni l'un ni l'autre.

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

FLORBEL, seul.

Pauvre enfant! A qui la calomnie va-t-elle s'attaquer? Heureusement le chagrin ne peut avoir longtemps prise sur cet âge; et la voici bien contente d'épouser Blaise. Que ne puis-je me consoler aussi aisément! Mais cette lettre de Paris me tracasse. Un simple voyage d'affaire transformé en exil; et des interprétations si insultantes! J'y retournerai dans cette ville pour les confondre. Adieu les projets de retraite, adieu le bonheur. Ah! maudits propos, quel mal vous me faites!

SCÈNE VIII.

FLORBEL, MADAME BONBEC.

MADAME BONBEC.

Bonjour, monsieur. Pourquoi me faites-vous consigner à votre porte? Quand je vous demande pourquoi, je le sais bien, et toute la ville aussi.

FLORBEL.

Je ne vous ai pas consignée, madame, et mon portier a sans doute cru que j'étais sorti, parce que ma voiture vient de reconduire des personnes qui sont venues me voir.

MADAME BONBEC.

Bonne excuse, vraiment. Toute la ville sait bien que vous ne pouvez me souffrir, et que vous voudriez me dépouiller de tout ce que j'ai. Dieu merci! vous n'en êtes pas le maître, et la justice est là.

FLORBEL.

Moi, madame, je veux vous dépouiller! N'est-ce pas vous qui avez cherché à faire casser le testament?

MADAME BONBEC.

Je ne m'en cache pas; mais de quoi vous mêlez-vous d'empêcher le mariage de votre nièce avec mon fils? Les personnes qui s'intéressent à moi, et qui savent combien je hais la chicane, avaient trouvé ce moyen de conciliation entre nous..... Et vous vous y refusez!

FLORBEL.

Ma nièce ne se soucie pas encore de se marier.

MADAME BONBEC.

C'est vous qui dites cela. Heureusement, on sait ce qu'on sait, et votre démarche de ce matin est connue de toute la ville.

FLORBEL.

Quelle démarche?

MADAME BONBEC.

Faites donc l'ignorant. Pauvre jeune personne ! Je crois bien qu'elle aura renoncé à ce mariage. C'est une horreur !

FLORBEL.

Je ne sais ce que vous voulez dire.

MADAME BONBEC.

Si pareille chose me fût arrivée, je crois que, malgré vos pistolets, je vous aurais dévisagé.

FLORBEL.

Mes pistolets !

MADAME BONBEC.

Avouez-le au moins, puisque c'est une chose sue de toute la ville. N'avez-vous pas été ce matin à la pension de votre nièce ?

FLORBEL.

Non.

MADAME BONBEC.

Non ! Ah ! celui-là est trop fort. Vous ne lui avez pas mis le pistolet sous la gorge pour la faire renoncer à mon fils ; elle ne s'est pas jetée à vos pieds en vous conjurant de ne pas contraindre son inclination ; vous n'avez pas été sourd à ses prières, et vous ne la traîniez pas par les cheveux, quand la supérieure est entrée, qui l'a fait évader ? La supérieure est au lit des suites de cette aventure. On prétend même qu'elle en fera une maladie horrible. Niez donc, monsieur, niez ce que tout le monde sait. Et ce malheureux chien

que dans votre fureur vous avez tué pour décharger vos pistolets, est-ce aussi un conte? Vous pourriez dire que vos armes n'étaient pas chargées; mais ce chien, ce chien mort, comment vous tirer de là?

FLORBEL.

Quel tissu de folies! Ma nièce est à Paris depuis trois jours.

MADAME BONBEC.

Votre nièce..... A d'autres, monsieur. Mauvais moyen de défense. Votre nièce à Paris! l'idée est merveilleuse. Et le chien que vous avez tué, vous allez peut-être dire qu'il n'a eu qu'un évanouissement.

FLORBEL.

Cessez cette plaisanterie, madame, car avec l'esprit que vous avez, vous ne me ferez jamais croire que vous ayez pu ajouter foi à de semblables propos.

MADAME BONBEC.

Sachez, monsieur, que j'ai plus horreur des propos que qui que ce soit au monde; que je n'en fais, que je n'en répète jamais. Hé! mon Dieu, si l'on voulait en faire, on aurait beau jeu dans cette ville. Croyez que je sais tout, et mieux que personne; mais je ne dis que ce qui en vaut la peine, que ce qui est bien prouvé, bien authentique. J'ai une aversion connue pour les mauvaises langues. Pourquoi ai-je cessé de voir madame d'Abli? Parce que c'est une commère. Cela lui va bien, vraiment. Sa fille

tiendra d'elle, c'est déjà une peste. C'est héréditaire dans cette famille-là. La mère de madame d'Abli, madame de Valcé, avait fini par ne plus voir personne, tant on redoutait sa langue. Nous avons encore ce grand imbécile de Senecé, la baronne de Gersi, monsieur, madame et mademoiselle Senouillet, leur parente, madame Filars, qui sont de véritables vipères; et remarquez une chose, s'il vous plaît, c'est que ce sont tous gens tarés. J'ai renvoyé ma sœur de chez moi parce qu'elle les voyait. Dites à présent que j'aime les propos.

FLORBEL.

Mais, madame.....

MADAME BONBEC.

Mais, monsieur, tout ce que vous voudrez. Je n'appelle pas faire des propos que de dire des choses qui sont sues de toute la ville, ou que toute la ville ignore, mais qu'il faut qu'elle sache. Aurait-il fallu passer sous silence l'enlèvement de mademoiselle de Volmare par ce capitaine de dragons? Les parens avaient beau dire qu'ils avaient donné leur consentement au mariage, moi qui savais le contraire, je l'ai dit. J'ai dit aussi, et je m'en félicite, que le gros Calmet avait de mauvaises affaires. Tout le monde lui a retiré ses fonds, on refusait ses billets, personne ne voulait plus lui vendre qu'argent comptant, et effectivement il a fait une espèce de banqueroute. Il n'a rien fait perdre; mais il s'est ruiné.

FLORBEL.

Tout cela peut être fort intéressant pour vous;

mais, madame, je ne crois pas que ce soit positivement ce que vous aviez à me dire.

MADAME BONBEC.

Non, monsieur. Je venais vous parler d'affaires. Je m'étais refusée d'abord à cette démarche, je la trouvais peu convenable; mais tout le monde me l'a conseillée. Quelle que soit votre conscience, vous ne pouvez pas être sans remords sur cet héritage. Hé bien, arrangeons-nous; rendez-m'en les trois quarts.

FLORBEL.

Non, madame, il y a un procès entamé, et je m'en remets à la décision des juges.

MADAME BONBEC.

Donnez-moi moitié. J'espère que je suis accommodante, mais j'y mets une condition; c'est que mon fils épousera votre nièce, et que vous ne vous remarierez pas.

FLORBEL.

Cela est trop fort aussi. Laissez-moi, madame, je ne veux que ce que voudra le tribunal.

MADAME BONBEC.

Fort bien, monsieur. A merveille. Cela me confirme ce que l'on dit dans toute la ville, que vous avez gagné mon avocat. Cela ne m'étonnerait pas de votre part..... ni de la sienne. Nous verrons à remédier à cela. Malgré le pont d'or que vous lui faites, le vôtre n'est peut-être pas incorruptible. Tout ce qui est gens de loi est si intéressé! Au

reste, nous aurons la clameur publique qui s'élèvera contre vous.

(Elle sort en colère.)

SCÈNE IX.

FLORBEL, seul.

Ah! la méchante femme. Parbleu, je ne suis pas étonné que son frère l'ait déshéritée. Si elle était ma sœur, je la ferais interdire et renfermer comme folle; car enfin il y a des folies moins dangereuses que la sienne. Quelle imagination infernale! et où va-t-elle chercher tout ce qu'elle invente? Ma nièce traînée par les cheveux, la supérieure malade d'effroi, une chien tué à coups de pistolet! Et c'est par des espèces de ce genre que toute une société de province se laisse agiter! La ville dit, toute la ville sait bien, il n'est question dans toute la ville... Peste soit de la ville! Mais que me veulent Blaise et Jeannette! Sans doute ils viennent me remercier d'avoir fait leur bonheur.

SCÈNE X.

FLORBEL, BLAISE, JEANNETTE.

JEANNETTE.

Monsieur, v'là Blaise qui ne veut plus m'épouser.

BLAISE.

Je ne dis pas que je ne veux plus t'épouser; je

dis seulement que je ne t'épouserons que quand tu auras fait taire les propos qu'il y a sur ton compte.

JEANNETTE.

C'est ben dire que tu ne veux pas m'épouser. Comment fait-on taire des propos? Je te le demande. Je suis jeune, on me trouve gentille, ça fait enrager les laides; et comme ce sont celles-là qui sont les plus méchantes, et que je ne peux pas les rendre belles, elles feront toujours des contes sur moi.

BLAISE.

Faut qu'il y ait queuque chose toujours; gn'y a pas de feu sans fumée.

JEANNETTE.

Queu fumée veux-tu qu'il y ait? Je suis gaie, je batifole avec tout le monde, je ris à tout bout de champ, mais v'là toute la fumée qu'il y a; il n'y en a pas d'autre. T'aurais pus de confiance en moi si j'étais bégueule et rechignée. Hé ben, t'aurais tort. Demande plutôt à monsieur.

FLORBEL.

Vous êtes des enfans.

BLAISE.

Oh! que nenni. J'ons de la rubrique, allais; une fille aussi requinquée qu'alle est, ça ne signifie rien de bon. Alle est trop coquette, et je ne suis pas le seul qui le dise. Au lieu de ses cornettes, alle n'a qu'à mettre des bonnets de toile comme les autres. En

place de ses petits souliers, qu'alle porte des sabots, qu'alle rallonge ses jupes à celle fin qu'on ne voyont pas ses jambes, et je varrons par après ce que je ferons.

JEANNETTE.

Mais, monsieur, parlez-lui donc. Pourquoi veux-tu que je me déguise? Est-ce que je ne sommes pas ben comme je suis? Ce sont les vieilles qui lui mettont ça dans la tête, c'est sûr. Enfin, je ne suis pas une fille de basse-cour après tout, je suis une servante. Va, va, Blaise, quand une fille a envie de mal faire, c'n'est pas les bonnets de toile et les sabots qui l'en empêchont. J'ons d'l'honneur, et ceux qui disont le contraire peuvent ben me faire du tort, mais ils ne me feront jamais changer. V'là pourtant comme on perd les gens! Une pauvre fille qu'on a déshonorée comme ça, que veut-on qu'alle devienne? alle n'a plus qu'à se jeter à l'eau.

BLAISE, avec émotion.

N'dis donc pas ça, Jeannette; à quoi que ça ressemble se jeter à l'eau? Ça a-t-il le sens commun? J'te parle ben gentiment pour ton bien, et v'là que tu dis des bêtises... Se jeter à l'eau à présent!

JEANNETTE.

Mais dame!

BLAISE.

Je ne sais plus où j'en suis! Pauvre Jeannette, se jeter à l'eau! Voyais donc quelle idée il lui passe par la tête! Tu m'aimes donc ben?

JEANNETTE.

Si je t'aimons! Peux-tu me le demander? Oh! ça, c'est ben sûr. Je veux te rendre heureux, Blaise. Je te ferai rire. T'es un peu plus âgé que moi, je serai comme ton enfant; je t'écouterai ben, je ferai tout ce que tu m'ordonneras; mais tu me laisseras mes petits souliers et mes jupons courts...

BLAISE.

Et tes cornettes aussi... T'as cent fois pus de raison que moi. Je ne suis vraiment qu'une bête. Es-tu contente que je t'avoue que je suis bête? Voyais donc ce que c'est que les langues. V'là un petit ange qu'alles voulions me faire déguiser en diable pour se gausser de moi par après.

JEANNETTE.

Tiens, mon petit Blaise, tu n'as qu'à dire; si tu le veux, je deviendrons sérieuse, je ne rirons plus, je ferons la fière. J'ons déjà essayé ça plus d'une fois; mais c'est que ça m'attriste trop, je finis par pleurer, et puis je tombe malade.

BLAISE.

Pardine, n'vas pas t'aviser d'ça. J'voulons d'une femme qui s'porte bien. Monsieur, excusais-nous d'vous avoir dérangé; mais c'est la dernière fois que vous nous verrais en querelle. Viens, Jeannette, viens, mon enfant.

(Ils sortent.)

SCÈNE XI.

FLORBEL, seul.

Ils sont vraiment intéressans, et leur naïveté m'a distrait de mes inquiétudes. Ce diable de Blaise qui se moquait des propos quand ils ne regardaient que moi, a pris feu dès qu'il en a eu quelque chose à craindre. Et voilà les hommes. *Mal d'autrui n'est que songe*, a dit encore mon bon La Fontaine, vrai en cela comme en tout. Et moi qui félicitais les pauvres de ce qu'au moins on ne parlait pas d'eux. Blaise n'est pas riche, Jeannette n'a rien; mais ils s'aiment, ils vont être heureux; et c'est au bonheur surtout qu'en veulent toutes les méchantes langues.

SCÈNE XII.

FLORBEL, L'AVOCAT.

L'AVOCAT.

Monsieur, je suis très-mécontent de vous. Un avocat est un confesseur, on ne doit rien lui cacher, et vous m'avez caché ce qu'il y avait de plus essentiel dans votre affaire. Je vais droit mon chemin, moi, et je ne vous tairai pas que madame Bonbec sort de chez moi.

FLORBEL.

Madame Bonbec!

L'AVOCAT.

Laissez-moi parler, s'il vous plaît. Oui, monsieur, madame Bonbec; j'avoue que je l'ai écoutée d'abord avec la plus grande défiance; je ne l'avais jamais vue, et je devais croire que, d'après la conduite de son frère envers elle, cette dame ne méritait pas d'inspirer un grand intérêt. Je me trompais. Elle m'a parlé avec une telle franchise, un tel abandon, et d'elle, et de son frère, que j'ai vu clair comme le jour que vous n'étiez pas fort innocent dans cette affaire.

FLORBEL.

Comment pouvez-vous ajouter foi...

L'AVOCAT, l'interrompant.

Je n'ai pas fini. Madame Bonbec a d'abord commencé par m'avouer que son frère était un assez mauvais sujet.

FLORBEL.

C'était le plus galant homme du monde.

L'AVOCAT.

Joueur, débauché.

FLORBEL.

C'est faux.

L'AVOCAT.

Laissez-moi achever, de grâce. Que ce frère, plus jeune qu'elle, avait été fort long-temps sous sa dépendance, et qu'enfin, irrité d'être sous une tutelle aussi sévère, il avait fui de sa maison en lui vouant

une haine éternelle. Madame Bonbec ne s'est point épargnée à mes yeux. Elle confesse qu'elle est vive, parfois emportée, et qu'elle aimait son frère avec tant de tendresse, que peut-être aura-t-elle passé à son égard les bornes d'une sévérité raisonnable; mais qu'elle a fait depuis tous ses efforts pour le ramener à elle, et qu'il était près d'y revenir lorsque vous vous êtes emparé de lui.

FLORBEL.

Tout cela est un tissu de mensonges. Cette prétendue tutelle de madame Bonbec est de son invention, puisque mon ami venait de perdre son père, qui demeurait avec lui, lorsqu'il eut cette malheureuse affaire dont je vous ai parlé.

L'AVOCAT.

Mais toujours est-il vrai que, pendant cette malheureuse affaire, vous entretîntes une correspondance avec lui, et que c'est avec les lettres de cette correspondance que vous aviez gardées; que c'est avec ces lettres, dis-je, qu'aussitôt que vous le sûtes malade, vous le forçâtes à faire un testament en votre faveur, le menaçant de le perdre s'il hésitait. On ajoute qu'on a vos réponses, et qu'on les produira en plein tribunal. C'est très-mal.

FLORBEL.

Je ne crains rien, monsieur; ma conduite est sans reproche, et, quoique je ne sois pas orateur, ma cause est si bonne, que si vous me refusez votre ministère, je la plaiderai moi-même. J'ai vu aussi cette madame Bonbec ce matin même; elle m'a fait je ne

sais quelles propositions; grâce à vos conseils de tantôt, j'ai tout refusé.

L'AVOCAT.

Quand je vous parlais du mépris que l'on doit avoir pour les propos, je n'ai pas prétendu vous persuader qu'on devait être insensible à de justes récriminations.

FLORBEL.

Ma conscience me l'avait persuadé avant vous.

L'AVOCAT.

Si vous avez usé de séduction pour faire faire ce testament...

FLORBEL.

Brisons là, monsieur, je vous prie. Je craindrais de prendre une opinion désavantageuse de vous, si je vous écoutais plus long-temps. Madame Bonbec s'est vantée de vous séduire, et...

L'AVOCAT.

De me séduire?

FLORBEL.

Oui, monsieur, et s'en est vantée à moi qui vous parle. Je ne crois pas qu'elle y ait réussi; mais ces tergiversations où je vous vois...

L'AVOCAT.

Quoi! ces pleurs qu'elle versait, cet amour pour son frère, tout cela n'était employé que comme moyen de séduction; elle me trompait, elle voulait me gagner! Juste ciel! Moi, me gagner par des pleurs et par des mensonges! Ah! madame Bonbec, vous

me le paierez cher. Vous serez déboutée, condamnée, dépens, dommages et intérêts. Me gagner par des paroles! Je vous montrerai que vous êtes une sotte, une... Je ne sais où j'en suis. Vouloir me gagner avec des paroles! Monsieur, il y va de votre honneur et du mien; vôtre cause est sûre; mais, dussiez-vous la perdre, vous devriez plaider, ne fût-ce qu'à cause de moi. Nous verrons, nous verrons, madame Bonbec... Plaidons, monsieur, plaidons.

FLORBEL.

Et oui, monsieur, c'est mon avis, et j'y tiendrai. On me blâmera peut-être; mais comme, à coup sûr, on me blâmerait si je ne plaidais pas... j'en veux faire à ma tête, bien persuadé que, de quelque manière que l'on s'y prenne,

ON NE PEUT CONTENTER TOUT LE MONDE ET SON PÈRE.

LE PLUS BEAU JOUR

DE LA VIE,

ou

IL N'EST PAS D'ÉTERNELLES AMOURS.

PERSONNAGES.

MONSIEUR VIÉTOF.
MADAME VIÉTOF.
AGLAÉ, fille de M. et de madame Viétof.
ERNEST, prétendu d'Aglaé.
JUSTIN, cousin d'Aglaé.
FRANÇOISE, femme de chambre.
LA MÈRE TOPIE, marchande de bouquets.

La scène se passe à Paris.

Le théâtre représente un salon. Il y a une glace à pied.

UofM

ERNEST.

LAISSEZ LA DONC CONTINUER...

Le plus beau jour de la Vie. Sc. XIV

LE PLUS BEAU JOUR

DE LA VIE.

SCÈNE I.

ERNEST, JUSTIN.

ERNEST.

Certes, je n'oublierai pas que c'est aujourd'hui le plus beau jour de ma vie. Sur vingt personnes qui sont déjà rassemblées dans le salon, il n'y en a pas une seule qui ait trouvé autre chose à me dire sur mon mariage.

JUSTIN.

Eh bien, est-ce que tu n'es pas de leur avis?

ERNEST.

A la bonne heure; mais n'y a-t-il que des lieux communs pour féliciter un homme qui va se marier?

JUSTIN.

On est trop heureux qu'il y ait des phrases toutes faites pour de pareilles circonstances.

ERNEST, regardant à sa montre.

Dix heures!.... Il n'est encore que dix heures.

Dieu! que la matinée m'a paru longue! J'ai déjà fait tant de choses! Je n'en puis plus.

JUSTIN.

Comment! déjà!

ERNEST.

Je suis sur pied depuis le lever du soleil.

JUSTIN, riant.

Quel impatience!

ERNEST.

Ne ris donc pas sans savoir pourquoi.

JUSTIN.

A qui diable en as-tu?

ERNEST.

Je te répète que je suis harassé.

JUSTIN.

De quoi?

ERNEST.

D'avoir couru tout Paris.

JUSTIN.

Pourquoi faire?

ERNEST.

Pour chercher des huissiers. Parmi les billets que le père d'Aglaé m'a comptés dans sa dot, il y en a trois que j'ai été obligé de faire protester. Je ne veux pas lui en parler aujourd'hui; mais c'est désagréable.

JUSTIN.

Cela me surprend. Mon oncle ne fait ordinairement d'affaires qu'avec des gens sûrs.

ERNEST.

Qui est-ce qui est sûr à présent?

JUSTIN.

Il y a du malentendu. Est-ce là tout?

ERNEST.

Oh! bien oui. En quittant les huissiers, il m'a fallu aller chez une de vos parentes, madame Duriffey. Je m'étais engagé hier au soir avec ta tante, ma belle-mère, à faire auprès de cette madame Duriffey toutes les soumissions capables de la fléchir. Elle ne voulait pas venir à notre noce, sous prétexte qu'on n'avait pas rempli à son égard je ne sais quelles formalités. J'ai été obligé de batailler là-dessus sans y rien comprendre, et avec d'autant plus de difficulté, que le mari de la dame venant d'obtenir une place qu'elle dit fort honorable, il n'y avait pas moyen d'élever mes respects au point où elle se croit en droit de les exiger. Elle a contre vous autres une liste de griefs qui datent du temps du déluge, et qui sont les plus ennuyeux du monde. J'ai tout écouté, tout approuvé; si bien qu'elle a fini par m'offrir sa protection, que j'ai acceptée bien vite pour en finir, et nous pouvons espérer qu'à ma considération, elle voudra bien paraître un instant ce soir au bal.

SCÈNE II.

ERNEST, JUSTIN, M. VIÉTOF.

M. VIÉTOF.

Tenez, mon gendre, voici une lettre qui vous regarde. Elle vient de chez Grignon. Il paraît que le salon de danse que l'on devait vous donner est pris pour un repas de corps.

ERNEST, lisant.

Ce n'est pas possible.

M. VIÉTOF.

Vous le voyez cependant.

ERNEST.

Si je savais qu'Aglaé ne fût pas encore prête...

M. VIÉTOF.

Oh ! même quand une femme est prête, il y a encore tant de choses à faire à sa toilette, que vous avez tout le temps d'aller vous expliquer pour votre bal. C'est qu'en vérité je ne sais à quoi vous occuperiez tout ce monde, si vous ne le faisiez pas danser. La famille de ma femme et la mienne sont comme deux fleuves qui n'ont jamais pu se confondre ; la vôtre leur est tout-à-fait inconnue ; je ne vois donc que des violons qui puissent mettre une apparence d'harmonie avec tout cela.

ERNEST.

Je ne conçois rien à ce changement; c'était la chose la mieux convenue..... Je vais avertir Aglaé. (Il s'approche d'une porte.) Aglaé!

UNE VOIX, du dedans.

Qui est là?

ERNEST.

C'est moi.

LA VOIX.

Attendez.

ERNEST, toujours à la porte.

Je voulais vous prévenir que j'étais obligé d'aller quelque part, et vous demander.....

LA VOIX.

C'est bon.

ERNEST, revenant sur le bord du théâtre avec un peu d'humeur.

Il est pourtant désagréable qu'elle ne veuille pas m'écouter.

M. VIÉTOF.

Chut, ne faites donc pas déjà le mari.

JUSTIN.

Je vais essayer, moi. (Il s'approche de la porte.) Ma cousine.

LA VOIX.

C'est vous, Justin. Soyez tranquille; nous nous sommes occupées de vous.

ERNEST, avec une humeur plus marquée.

Vous m'avouerez qu'elle pourrait bien me ré-

pondre aussi. Ce que je veux lui demander est assez essentiel.

M. VIÉTOF.

Eh bien, demandez-le-lui, mais avec douceur et précaution.

ERNEST, retournant à la porte.

Ma chère Aglaé, croyez-vous que je puisse sortir pour un quart d'heure?..... Elle ne répond pas..... Je ne veux aller que chez Grignon..... Le plus profond silence. (Il fait les signes d'une impatience très-marquée, et se rapprochant de la porte, il dit d'une voix émue qu'il tâche d'adoucir :) Ma bonne amie, je ne vous demande qu'un mot. Puis-je sortir un quart d'heure?

M. VIÉTOF.

Ma foi, sortez toujours. Il faudra bien qu'elle vous attende.

ERNEST.

Je ne conçois rien à cette obstination.

M. VIÉTOF.

Il n'y a pas d'obstination. Elle est tellement occupée qu'il serait très-possible qu'elle ne pensât pas à vous.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, FRANÇOISE.

FRANÇOISE.

Monsieur Justin, mademoiselle voudrait vous parler.

ERNEST.

C'est moi que vous voulez dire.

FRANÇOISE.

Non, non; c'est monsieur Justin.

M. VIÉTOF, à Justin.

Puisque tu es admis dans le sanctuaire, tâche donc de les engager à se dépêcher.

(Justin et Françoise entrent dans l'appartement d'Aglaé.)

SCÈNE IV.

ERNEST, M. VIÉTOF.

M. VIÉTOF, riant.

Elle est inconséquente cette petite Aglaé. Ma femme et elle veulent le consulter sur quelques chiffons, je le parierais. Elles ont en lui une confiance qui n'a pas de nom. Il est vrai qu'il se connaît à tout.

ERNEST, avec dépit.

Il a bien du bonheur.

M. VIÉTOF.

S'il trouvait quelque chose à redire à la toilette de sa cousine, elle serait capable de la recommencer.

ERNEST, toujours avec dépit.

C'est, comme vous dites, la preuve d'une grande confiance.

M. VIÉTOF.

Ah ! mon cher Ernest, vous allez apprendre ce que c'est que les femmes. Il est vrai qu'il faut bien avoir quelque chose qui vous fasse sentir la vie ; si on n'était pas tourmenté de temps en temps, on s'ennuierait. En parlant de tourment, avez-vous été chez madame Duriffey? Par exemple, elle est bien complète celle-là. Quand je pense qu'on voulait me la faire épouser dans le temps ! En vérité, j'aime encore mieux ma femme. (Ernest regarde l'appartement d'Aglaé.) Vous vous attendez toujours à la voir paraître..... J'ai passé par-là. Allez pour votre bal; mettez une heure à votre négociation, s'il le faut; revenez ici, et je vous réponds que vous ne trouverez rien de plus avancé.

ERNEST.

Mais, monsieur, il me semble que je pourrais bien entrer chez Aglaé.

M. VIÉTOF.

Ce serait pour vous faire lapider. Songez donc que c'est vous que l'on veut surprendre. Allez pour votre bal.

ERNEST.

Certainement je n'irai pas que Justin ne soit revenu.

M. VIÉTOF.

A cause de moi ? Pour me tenir compagnie ? Je ne vais pas rester ici. Ne faut-il pas que je retourne dans le salon amuser un peu notre monde? Quand vous serez de retour, c'est alors que

nous ferons ensemble une descente dans cette chambre mystérieuse, et il faudra bien qu'on en finisse.

ERNEST.

Le bal est dans ce moment la chose qui m'occupe le moins.

M. VIÉTOF.

Cela vous regarde; c'est à vous que l'on s'en prendra. Du moment qu'un père, qui a élevé une grande fille, lui a trouvé un mari, et qu'il a donné la dot, on n'a plus rien à lui demander. (Ernest fait quelques pas vers l'appartement d'Aglaé : monsieur Viétof le retient par le bras.) J'oubliais de vous dire une chose importante. Veillez bien sur votre femme aujourd'hui.

ERNEST, avec étonnement.

Que voulez-vous dire?

M. VIÉTOF.

Ayez soin qu'elle ne parle que le moins possible à ses cousines Hérisson et Sophie; elles ont déclaré que votre appartement sentait la peinture, et que votre femme ne devait pas y coucher avant un mois. Voyez quel texte elles fourniraient à Aglaé pour nous tourmenter tous ce soir. Il faudra que vous ayez même l'œil sur sa mère; car ce serait le même inconvénient..... Entendez-vous seulement ce que je vous dis?

ERNEST, se parlant à lui-même.

C'est par trop ridicule. Je vais entrer.

(Il va à l'appartement d'Aglaé, Justin en sort.)

SCÈNE V.

M. VIÉTOF, ERNEST, JUSTIN.

ERNEST, à Justin, qui ne fait que traverser le théâtre.

Justin ! un moment.

JUSTIN.

Impossible.

ERNEST.

Peux-tu passer chez Grignon ?

JUSTIN, dans la coulisse.

J'ai bien autre chose à faire.

SCÈNE VI.

M. VIÉTOF, ERNEST.

M. VIÉTOF, riant aux éclats.

Riez donc comme moi, au lieu de faire la mine que vous faites. Je les crois folles, sur mon honneur; à moins qu'il ne soit question de cette lettre anonyme qu'elles ont reçue hier au soir.

ERNEST.

Une lettre anonyme sur moi ?

M. VIÉTOF.

Oui; mais si sotte qu'il est convenu qu'on ne doit pas vous en parler.

ERNEST.

Que pouvait-elle contenir?

M. VIÉTOF.

Des balivernes en style pitoyable.

ERNEST.

Je la veux voir.

M. VIÉTOF.

Elle est brûlée.

ERNEST.

Vous avez eu tort.

M. VIÉTOF.

De vous en parler, c'est vrai. A coup sûr, dès que ma femme n'en a pas fait d'éclat, il fallait que cet écrit fût bien insignifiant.

ERNEST.

Mais vous l'avez lu?

M. VIÉTOF.

Ah! nous n'en sortirons pas. Oui, je l'ai lu, et je vous répète que c'est la plus sotte chose du monde. N'allez pas en faire de bruit; vous gâteriez toute cette fête. Promettez-le-moi, Ernest.

ERNEST.

Il est pourtant cruel.....

M. VIÉTOF, l'interrompant.

Combien je me repens de n'avoir pas su me taire! Ernest, prenez-y garde; si vous donniez suite à cette indiscrétion, je serais homme à ne pas me montrer de la journée. Madame Viétof est terrible,

Vous voyez encore tout cela en beau; mais vous saurez un jour combien un mari doit être sur le qui vive.

ERNEST.

Ne craignez rien.

M. VIÉTOF.

Nous faisons bon ménage; personne ne peut dire que nous ne faisons pas bon ménage..... Mais vous me donnez votre parole d'oublier la lettre anonyme.

ERNEST.

Je vous la donne.

M. VIÉTOF.

Vous êtes un honnête homme, et j'y compte. (A part.) Avec cela, j'aurais mieux fait de ne rien dire.

SCÈNE VII.

M. VIÉTOF, ERNEST, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur, monsieur le maire fait dire qu'il attend.

M. VIÉTOF, au domestique.

C'est bon. (Le domestique sort.) Voilà qui va bien. Où en sont nos femmes? Je n'en sais rien, et je vous laisse pour retourner au salon. Je n'ai pas votre calme; je craindrais de perdre patience et de faire du mauvais sang.

(Il s'en va.)

SCÈNE VIII.

ERNEST, seul.

Ah! le plus beau jour de la vie! (Il se laisse tomber dans un fauteuil.) Que dois-je faire? Aller, rester? je n'en sais plus rien. Et cette lettre anonyme!.... Il faut espérer que demain viendra.

SCÈNE IX.

ERNEST, AGLAÉ, FRANÇOISE.

AGLAÉ.

Par ici, Françoise, parce qu'il y a une glace à pied. (Apercevant Ernest.) Ah! vous êtes encore là, monsieur? Vous m'aviez dit que vous alliez sortir.

FRANÇOISE.

Regardez donc comme mademoiselle est belle.

AGLAÉ.

Je crois que cela lui est bien égal.

ERNEST.

Pourquoi dites-vous cela?

AGLAÉ.

Vous m'avez répété tant de fois que vous ne me trouviez bien qu'en négligé.

ERNEST.

Je ne me le rappelle pas.

AGLAÉ.

Si vous n'avez pas de bal, je serai bien ridiculement mise. Vous ne savez encore rien sur cette difficulté que l'on vous fait, et dont mon cousin nous a parlé ?

ERNEST.

Mon Dieu! non. Vous n'avez pas voulu me répondre.

AGLAÉ, à Françoise.

Voyez donc. Il me semble que ceci va mal.

FRANÇOISE, arrangeant un pli à la robe d'Aglaé.

Ce n'est rien, mademoiselle.

AGLAÉ, se mirant avec complaisance.

Je n'ai jamais eu de robe aussi bien faite. (A Ernest, avec douceur.) Qu'est-ce que vous me disiez donc, Ernest?

ERNEST.

Si vous m'eussiez instruit du temps qu'il vous fallait encore.....

AGLAÉ, toujours devant sa glace.

Je vous demande bien pardon, Ernest; mais demandez à Françoise combien nous étions occupées quand vous êtes venu nous parler à travers la porte.

FRANÇOISE.

Les hommes ne se doutent pas de cela; ils n'ont rien de plus à faire un jour de noce qu'un autre jour. Leur toilette est toujours la même. Mais une demoiselle comme mademoiselle....

AGLAÉ.

Vous pouvez aller chez le traiteur à présent.

ERNEST.

Il n'est plus temps; le maire vient de nous faire prévenir qu'il nous attendait.

SCÈNE X.

MADAME VIÉTOF, AGLAÉ, ERNEST, FRANÇOISE.

MADAME VIÉTOF.

Qu'est-ce à dire? Eh bien, il attendra. Voilà un maire bien pressé. Il n'est pas onze heures.

AGLAÉ.

En effet, dès que mon père n'a pas voulu que je fisse deux toilettes, je ne puis pas me marier de si bonne heure, habillée comme je le suis; cela n'aurait pas d'exemple.

MADAME VIÉTOF.

Tu as bien raison. Monsieur le maire, d'ailleurs, ne fait pas si souvent des mariages comme le vôtre; quand il y mettrait un peu de complaisance. (A Ernest.) Comment trouvez-vous Aglaé aujourd'hui?

ERNEST.

Je la trouve très-bien.

MADAME VIÉTOF.

N'est-il pas vrai? (A sa fille.) Assieds-toi donc, mon

cœur, tu ne dois plus pouvoir te tenir sur tes jambes.

ERNEST.

Les voitures sont en bas depuis long-temps.

MADAME VIÉTOF, s'asseyant.

Ah! ah!

(Aglaé s'assied aussi.)

ERNEST.

Si Aglaé voulait, nous nous débarrasserions de cette corvée de la municipalité, et nous n'irions après cela à l'église que quand il lui plairait.

MADAME VIÉTOF.

Oui, si monsieur Viétof était raisonnable. Mais une fois qu'il nous tiendra, il ne nous laissera plus revenir. Il faut avoir le temps de se reconnaître. Voilà la première fois de la matinée que nous pouvons prendre quelque repos. N'avez-vous pas une course à faire? Allez, monsieur Ernest, nous vous attendrons.

ERNEST.

Le salon est plein de monde.

MADAME VIÉTOF.

Je m'en doute bien; monsieur Viétof a envoyé tant d'invitations.

ERNEST.

Nous ne pouvons guère retarder plus long-temps.

MADAME VIÉTOF.

Bast! bast! ils ne s'ennuient pas, je vous assure.

ERNEST.

Mais enfin, puisque nous sommes prêts.

MADAME VIÉTOF.

Vous croyez cela, vous vous trompez. Si par hasard il était vrai que l'on ne pût pas danser ce soir, il faudrait qu'Aglaé changeât totalement de toilette. Vous voyez bien qu'avant tout il faut savoir à quoi nous en tenir là-dessus. Je connais les usages, et, comme je réponds encore de ma fille, je ne souffrirai pas qu'elle y manque.

ERNEST, avec un léger mouvement d'humeur.

Il faut donc vous obéir.

(Il prend son chapeau et s'en va ; Françoise rentre dans l'appartement d'Aglaé.)

SCÈNE XI.

MADAME VIÉTOF, AGLAÉ.

MADAME VIÉTOF, à part.

Je crains qu'il ne soit un peu tyran.

AGLAÉ.

Ne faire qu'une toilette un jour comme celui-ci! Il était si simple d'en faire deux!

MADAME VIÉTOF.

Que veux-tu, ma bonne amie? c'est la volonté de ton père.

AGLAÉ.

Vous ne m'empêcherez pas, maman, de trouver au moins que les pères ont souvent de singulières volontés.

MADAME VIÉTOF.

Tous les hommes en général.

AGLAÉ.

Enfin je vais jurer à monsieur Ernest de l'aimer toute la vie (*en soupirant*); et, si mon père l'eût voulu, je l'aurais juré à un autre.

MADAME VIÉTOF.

Allons, allons, mon enfant, tu auras tout le temps de penser à cela.

AGLAÉ.

Vous avez raison, maman.

MADAME VIÉTOF.

Il ne faut pas se créer des chimères; tout s'arrange avec le temps. Veux-tu entrer dans le salon?

AGLAÉ.

Déjà!

MADAME VIÉTOF.

Mais oui. Il me semble qu'il ne te manque plus rien.

AGLAÉ.

Vous ne sauriez croire ce qu'il m'en coûte d'aller recevoir tant de félicitations à la fois.

MADAME VIÉTOF.

Il faut t'armer de courage. Songe donc que te voilà une femme. Par exemple, ma petite, je te recommanderai d'avoir le ton doux et modeste avec nos parens, mais surtout d'y joindre un air de satisfaction timide vis-à-vis ceux de ton mari; c'est de bon

goût, et tout le monde remarque cela. Je te donne ensuite carte blanche pour triompher hardiment des jeunes personnes que la vue d'une mariée désole toujours. Et si, dans la foule des complimens que l'on t'adressera, il s'en trouvait de déplacés, au lieu de rougir et de baisser les yeux comme on le voit faire tous les jours, regarde fixement les gens qui te parleront, sans avoir l'air de les comprendre. Cette manière est infaillible; elle arrête tout à coup les mauvais plaisans en les forçant de respecter votre innocence; et, à ton âge, je m'en suis très-bien trouvée.

AGLAÉ.

J'ai toujours fait comme cela.

SCÈNE XII.

MADAME VIÉTOF, AGLAÉ, ERNEST, peu après M. VIÉTOF.

ERNEST.

Je n'ai pas été obligé d'aller bien loin, et l'on avait envoyé dire ici que tout était arrangé. Rien ne nous arrête plus; nous pouvons partir.

(Ils vont pour sortir, M. Viétof entre.)

M. VIÉTOF.

Où allez-vous donc? Votre frère n'est pas avec vous, madame Viétof? C'est au mieux; il est un des témoins, et Dieu sait à présent combien de temps il va nous faire attendre.

SCÈNE XIII.

MADAME VIÉTOF, AGLAÉ, ERNEST.

ERNEST.

Mais la matinée peut se passer comme cela.

MADAME VIÉTOF.

Tant pis pour monsieur Viétof. J'avais ouvert un avis raisonnable; il l'a repoussé; il faut qu'il subisse les conséquences de son entêtement. Je serais désolée à présent que vous fissiez la moindre démarche.

(On entend chanter dans la coulisse.)

AGLAÉ.

Ah! maman, qu'est-ce donc que j'entends?

SCÈNE XIV.

MADAME VIÉTOF, AGLAÉ, ERNEST, LA MÈRE TOPIE.

LA MÈRE TOPIE, avec des bouquets.

AIR : Tous les bourgeois de Chartres.

Dans ce beau jour de fête,
Monsieur le marié,
Je viens d'un air honnête
Pour vous complimenter.

ERNEST, l'interrompant.

Qu'est-ce que vous voulez? Laissez-nous.

LA MÈRE TOPIE.

Eh! mon bon monsieur, permettez-moi de fleurir ces dames.

ERNEST.

Ces dames n'ont pas besoin de vos fleurs. Allez-vous-en.

LA MÈRE TOPIE.

Mes bouquets portent bonheur, foi de femme. Il n'y a pas huit mois que j'en ai portés au mariage d'un monsieur de soixante-dix ans qui épousait une jeune fille de dix-huit, et, pas plus tard qu'hier, il m'a fait demander des oranges pour les réjouissances du baptême de leur enfant.

(Aglaé sourit.)

ERNEST.

Allez-vous nous assommer de vos quolibets?

MADAME VIÉTOF.

Ne tourmentez donc pas cette pauvre femme; elle a fait rire Aglaé.

ERNEST.

Si nous n'avions pas autre chose à faire.

LA MÈRE TOPIE.

Monsieur n'est peut-être pas le marié?

MADAME VIÉTOF.

Si fait vraiment.

LA MÈRE TOPIE.

Eh bien, mais ne doit-il pas être enchanté que l'on

fasse rire mademoiselle un jour comme celui-ci? C'est un jour si sérieux.

AGLAÉ, bas à sa mère.

Elle a bien raison.

LA MÈRE TOPIE.

Pour les femmes, s'entend; car, pour les messieurs, c'est bien véritablement le plus beau jour de la vie. On leur donne une jolie personne, on leur donne de l'argent, on leur donne tout; et eux, qu'est-ce qu'ils donnent? (Elle rit.) Ah! ah! ah! comme tout ça est arrangé! Ah! ah! ah! enfin c'est comme ça. Ah! ah! ah!

MADAME VIÉTOF ET AGLAÉ, riant.

Ah! ah! ah!

ERNEST, à part.

La voilà établie. Elle a un succès complet. (Haut à la mère Topie.) Tâchez toujours de ne pas prendre trop de liberté.

LA MÈRE TOPIE.

Mon cher monsieur, vous n'avez que faire de craindre; nous savons ce que c'est que la politesse et le bon ton, Dieu merci! Il ne faut pas nous confondre avec les harengères d'autrefois; non: c'est que ce n'est plus notre calibre. Nous respectons tout le monde à présent, afin de ne pas nous tromper. Ce n'est pas que le diable y perde rien, mais c'est la façon de faire ses affaires aujourd'hui.

AGLAÉ.

Qu'elle est drôle!

LA MÈRE TOPIE.

Je porte des bouquets aux noces, parce que ma

mère en portait, et que j'ai toujours aimé à voir de jeunes mariées; mais je ne leur parlerais pas comme ma mère le faisait; cela ne ressemblerait à rien à présent. Imaginez-vous qu'elle leur disait.....

ERNEST.

Paix!

AGLAÉ.

Que vous êtes méchant, Ernest!

ERNEST.

Je connais si bien ce genre de femmes-là.

LA MÈRE TOPIE.

Vous ne connaissez rien du tout, mon cher monsieur.

AGLAÉ, à la mère Topie.

Répétez-nous donc ce que votre mère disait aux jeunes mariées.

ERNEST.

Aglaé, ce ne peut être que quelque sottise.

LA MÈRE TOPIE.

Sans doute; mais dans le temps on écoutait encore ça.

AGLAÉ.

Dites donc.

(Ernest s'assied en tournant le dos à la mère Topie.)

LA MÈRE TOPIE.

Vous le voulez? Eh bien donc, elle leur disait: « Ma belle dame, je n'ai pas de conseils à vous donner; mais, si vous voulez avoir la paix dans votre ménage, croyez-moi..... »

AGLAÉ.

Après.

LA MÈRE TOPIE.

« Soyez soumise à votre mari. »

AGLAÉ.

La belle chute!

ERNEST se retourne en riant.

Laissez-la donc continuer.

MADAME VIÉTOF.

C'est bien curieux, en voilà assez.

ERNEST, avec gaieté.

Sa mère avait du bon sens.

LA MÈRE TOPIE.

Pas le moins du monde, mon cher monsieur, car je sais combien il m'en a cuit pour avoir eu la bonhomie de suivre ses conseils. Si c'était à recommencer.... Mais je suis veuve; et, quoique j'aie trois enfans, ce qui est une grande charge, je ris et je chante à présent depuis le matin jusqu'au soir.

ERNEST, à part.

Quelle peste que cette femme-là!

LA MÈRE TOPIE, présentant un bouquet à Aglaé.

Madame la mariée, prenez donc ce bouquet.

AGLAÉ.

Volontiers.

LA MÈRE TOPIE.

Je vais offrir celui-ci à madame votre sœur.

MADAME VIÉTOF, prenant un bouquet.

C'est une bonne créature.

ERNEST, donnant de l'argent à la mère Topie.

Vous devez être contente.

LA MÈRE TOPIE.

En conscience, mon bon monsieur, je vous le demande : un mariage aussi riche! un mariage de finance! un hôtel à la chaussée d'Antin!... Vous ne donnez pas plus qu'au faubourg Saint-Germain.

ERNEST, lui donnant encore de l'argent.

Il n'y a pas moyen de s'en débarrasser.

LA MÈRE TOPIE.

Vrai, ce n'est pas pour moi, mais quand on a trois enfans.... Vous saurez ce que c'est.

ERNEST.

Faudra-t-il vous mettre à la porte?

LA MÈRE TOPIE.

Le plus beau jour de la vie, comment peut-on être aussi rude au pauvre monde?... Quel joli couple cela va faire!... Il y a des gens qui ont tout, jeunesse, beauté, fortune..... Il ne vous manque plus que du malheur.

MADAME VIÉTOF.

Adieu, adieu, bonne femme.

LA MÈRE TOPIE.

Adieu, mesdames. Adieu, mon bon monsieur. Je vous demande bien pardon de vous avoir étourdis;

mais, un jour de noce, ça ne fait quelquefois pas mal.

(Elle sort en chantant.)

SCÈNE XV.

MADAME VIÉTOF, AGLAÉ, ERNEST.

ERNEST.

Le ciel soit loué! nous en voilà débarrassés.

MADAME VIÉTOF.

Elle ne nous a pas ennuyées, n'est-ce pas, Aglaé?

AGLAÉ.

Elle aurait pu rester moins long-temps.

MADAME VIÉTOF.

C'est vrai. Il ne faut pas faire attendre notre monde; et, si tu veux, mon enfant, nous allons nous rendre au salon.

AGLAÉ.

Voici mon cousin.

SCÈNE XVI.

MADAME VIÉTOF, AGLAÉ, ERNEST, JUSTIN.

JUSTIN s'approche d'Aglaé et lui parle à demi-voix, ce qui donne à Ernest une inquiétude qui l'empêche de prêter attention à madame Viétof qui l'entretient à voix basse.

Je suis enchanté, ma belle cousine! Tout a été pour le mieux; elles viendront, et voici la réponse de la mère. (Il donne à Aglaé une lettre qu'elle met dans son corset après l'avoir lue.) Puis-je assez vous remercier? Mais vous êtes si bonne.

AGLAÉ.

Assurément, et meilleure que vous ne croyez.

(Elle soupire.)

M. VIÉTOF, dans la coulisse.

Allons, madame Viétof; allons, ma fille; les témoins sont arrivés.

MADAME VIÉTOF.

Nous voilà, nous voilà. Justin, dites à monsieur Viétof que nous n'avons plus que nos châles à prendre. Je vais t'apporter le tien, Aglaé.

(Madame Viétof rentre dans l'intérieur de son appartement. Justin sort de l'autre côté du théâtre.)

et par cette lettre que vous vous êtes empressée de cacher après l'avoir lue.

AGLAÉ.

Empressée de cacher! (Elle fait un mouvement pour retirer la lettre et la donner à Ernest, mais elle s'arrête tout à coup.) J'en suis fâchée; mais je trouve que je ne dois pas vous satisfaire, d'après la tournure qu'a prise notre entretien.

ERNEST, avec la plus grande douceur, et lui passant le bras autour du corps.

Vous ne pensez pas que je pourrais l'exiger.

AGLAÉ, se dégageant, élève la voix.

Maman, maman, il exige.

SCÈNE XVIII.

AGLAÉ, ERNEST, MADAME VIÉTOF, FRANÇOISE, portant des châles.

MADAME VIÉTOF.

Déjà!... Et tu pleures.

ERNEST.

C'est un enfantillage.

AGLAÉ.

Monsieur veut savoir absolument ce que mon cousin avait à me dire.

MADAME VIÉTOF, à Ernest.

Innocent! comment! vous donnez encore dans ces

puérilités-là ? (A sa fille.) Et tu ne l'en as pas instruit, j'espère ?

AGLAÉ.

Certainement non.

MADAME VIÉTOF.

Tu as bien fait. Mon cher monsieur Ernest, je ne sais pas jusqu'où vous iriez si l'on vous laissait faire. Il ne faut pas trop vous exagérer les droits d'un mari... (Elle rit.) Mais il est de règle que les amoureux se querellent toujours... Avec cela, c'est le bon temps, avouez-le.

ERNEST.

Je n'ai rien exagéré.

MADAME VIÉTOF.

Si fait, puisque ma fille se plaint.

ERNEST.

Aglaé pourrait s'être trompée.

MADAME VIÉTOF.

Une femme ne se trompe jamais.

ERNEST.

Un mot m'aurait suffi.

MADAME VIÉTOF, avec ironie.

Un mot ?

AGLAÉ.

Oui, maman ; voilà où il en est.

MADAME VIÉTOF.

Vous êtes aussi enfant l'un que l'autre. Eh bien, monsieur le despote, si je vous apprenais, moi, que

cette terrible conversation m'était connue, que je savais qu'il n'était question que d'une invitation pour votre bal de noce, où en seriez-vous avec vos éclats d'autorité?

AGLAÉ, donnant à sa mère la lettre que Justin lui a remise.

Monsieur peut lire.

MADAME VIÉTOF, présentant la lettre à Ernest qui la refuse.

(A sa fille.) Tu es trop bonne. (A Ernest.) Cette madame Dermance, qui a signé ce billet, est la mère d'une jeune personne que mon neveu recherche en mariage. Il ne nous a parlé que ce matin du désir qu'il avait de nous les faire engager pour ce soir, et voilà tout ce grand mystère. Avez-vous encore quelque chose à exiger?

ERNEST.

Si vous voulez absolument me condamner...

MADAME VIÉTOF.

Non, je veux vous réformer. Soyez persuadé que ce qui établit dans le monde la réputation d'un honnête homme, c'est sa femme. Quand une femme se loue d'un mari, il n'y a plus rien à dire. Mais vous m'avouerez qu'une femme, de son côté, ne peut se charger d'une aussi grande responsabilité que lorsque véritablement elle ne trouve rien qui la choque; et les femmes sont très-susceptibles, et elles ont raison de l'être.

AGLAÉ.

Voilà qui est fini, maman. Il reconnaît ses torts; il ne faut pas le gronder davantage.

MADAME VIÉTOF.

Je ne le gronde pas, je l'instruis.

AGLAÉ, avec enjouement.

Donnez-moi le bras, Ernest, que nous entrions ensemble dans le salon.

MADAME VIÉTOF.

Non, ma petite, entre plutôt seule; et donne-lui même ton mouchoir, afin que rien ne nuise à ton maintien. (Aglaé donne son mouchoir à Ernest.) Prenez aussi son châle. (Elle lui donne un châle.) Est-il heureux!

(Aglaé sort, sa mère la suit.)

ERNEST.

Enfin!

(Il s'en va.)

SCÈNE XIX.

FRANÇOISE, seule.

N'est-il pas cruel pour moi d'être forcée de rester ici? J'aurais eu tant de plaisir à voir l'effet que va faire notre demoiselle! On n'aura jamais vu une aussi jolie mariée... Enfin, j'irai ce soir au bal; je la verrai danser. Je verrai aussi monsieur Justin, qu'elle trouve si beau danseur. Pour monsieur Ernest, je ne sais pas pourquoi je m'imagine qu'il doit manquer de grâces; il me semble tout d'une pièce. Ça peut être un bon jeune homme; mais c'est trop sérieux pour son âge. Il faut attendre. Je quitte le service de ma-

dame pour suivre mademoiselle, et c'est fort raisonnable de la part de madame; car certainement, si mademoiselle veut avoir confiance en moi, je ne la laisserai pas devenir victime, comme on voit tant de pauvres petites femmes. (Elle s'approche d'une croisée.) Il faut que je voie les gens de la noce monter en voiture... Que de monde!.... C'est presque tous parens.... Je n'en connais pas le quart; on en reçoit si peu ici. Ils préfèrent recevoir des amis : ils ont raison... Quelle est donc cette dame à qui madame La Tremblaie fait tant de politesses, et qu'elle veut faire monter en voiture avant elle? C'est madame du Drochet, dont elle disait pis que pendre il y a quelques jours. C'est joli le monde. Ah! voilà mademoiselle. Ils ne veillent seulement pas à la garniture de sa robe... Qu'est-ce que c'est donc?... Eh bien, elle descend... Elle rentre dans la maison... Aurait-elle oublié quelque chose?... Cherchons donc. (Elle regarde autour d'elle.) Elle a ses gants, son éventail, son châle... Je ne vois pas ce qui peut lui manquer.

SCÈNE XX.

MADAME VIÉTOF, AGLAÉ, ERNEST, FRANÇOISE.

AGLAÉ, avec humeur.

Françoise, ils se sont aperçus que je n'avais pas de bouquet de fleur d'orange dans ma coiffure.

FRANÇOISE.

C'est vrai, mademoiselle; nous avions oublié le

chapeau de la mariée; c'est l'essentiel. Je vais le chercher.

(Elle sort.)

AGLAÉ.

Je savais bien que je ne l'avais pas; mais qui est-ce qui affiche ces choses-là aujourd'hui? Vous auriez dû prendre mon parti, Ernest.

MADAME VIÉTOF.

Mon enfant, mon enfant, il aurait eu tort; et je ne sais pas où j'avais la tête de ne pas m'être aperçue de cela.

AGLAÉ.

Ma tante ne sait que me contrarier. Si elle n'eût rien dit, personne n'en aurait parlé.

ERNEST.

C'est un petit désagrément.

AGLAÉ.

Comment placer ce vilain bouquet dans une coiffure aussi bien faite? C'est une satisfaction que l'on donne aux commères; car il n'y a que les commères qui attachent de l'importance à ces vieilleries-là. A quoi cela rime-t-il? Qu'est-ce que cela signifie?

MADAME VIÉTOF.

Cela signifie beaucoup.

AGLAÉ.

Je vous assure que cela ne signifie rien.

FRANÇOISE, apportant le chapeau.

Je le croyais perdu. Tenez, le voici, mademoiselle.

(Aglaé prend le bouquet, et en arrache plusieurs boutons.)

MADAME VIÉTOF.

Que fais-tu donc?

AGLAÉ.

Certes, je ne mettrai pas tout cela.

MADAME VIÉTOF, à Ernest.

Elle a sa petite tête. (A sa fille.) Assieds-toi; je vais l'arranger de façon qu'on ne le verra guère.

AGLAÉ, s'asseyant.

Quel usage ridicule! (A Ernest, tandis que sa mère lui attache le bouquet.) Vous riez. Sans vous, cependant, je ne serais pas obligée de me prêter à des choses pareilles.

ERNEST, avec enjouement.

J'ai bien des torts envers vous.

MADAME VIÉTOF.

Regarde-toi. Es-tu contente?

AGLAÉ se lève et va devant une glace.

Oh! fi donc. (Elle ôte le bouquet.) Tenez, Françoise, mettez-le tout-à-fait sous mon voile. (On entend de la musique.) Quel est donc ce bruit?

ERNEST, qui s'est approché d'une croisée.

C'est la musique de la garde nationale qui vient vous donner une aubade.

AGLAÉ.

Il ne manquait plus que cela. De quoi se mêle-t-elle?

ERNEST.

Vous épousez un capitaine : c'est un hommage que l'on vous rend.

AGLAÉ.

Ernest, mon cher monsieur Ernest, faites-moi l'amitié de la renvoyer, je vous prie.

ERNEST.

C'est difficile.

AGLAÉ.

Je ne sortirai pourtant pas tant que ces musiciens seront là.

ERNEST.

Pourquoi pas?

AGLAÉ.

Parce que c'est une esclandre. Soyez donc un peu complaisant.

ERNEST.

Je ne demande pas mieux.

AGLAE.

Eh bien, allez donc.

MADAME VIÉTOF.

Cela a cependant bonne mise. Des militaires, de la musique, toutes ces voitures... Je parie qu'il n'y a pas une femme de la noce qui ne voudrait être à ta place.

AGLAÉ.

Maman, vous savez combien je suis timide, et l'aversion que j'ai pour ce qui fait de l'embarras. Comment monter en voiture devant tous ces voisins qui sont aux fenêtres, au milieu des portières du quartier? En vérité, je ne puis m'y résoudre... Ernest, mon ami, je vous en demande pardon, je sens que

cela vous coûte; mais ne pouvez-vous pas faire quelque chose pour moi?

ERNEST, lui baisant la main.

Tout ce que vous voudrez, ma chère amie.

(Il sort.)

SCÈNE XXI.

MADAME VIÉTOF, AGLAÉ, FRANÇOISE.

MADAME VIÉTOF.

Aglaé, je viens de faire une observation sur ton mari : c'est par la douceur qu'il faudra le prendre. Les humeurs, les impatiences, les airs de hauteur et de dédain ne réussiraient pas du tout avec lui, et, au contraire, tu en feras tout ce qué tu voudras avec les moindres cajoleries. Qu'est-ce que cela te fait?

AGLAÉ, négligemment.

Oh! rien. Mais vous, maman, quelle manière aviez-vous prise avec mon père?

MADAME VIÉTOF, baissant la voix à cause de Françoise.

Mauvaise. Les attaques de nerfs.

AGLAÉ.

Comment!

MADAME VIÉTOF, de même.

Je n'ai jamais eu de nerfs; mais ton père était si lent à prendre la moindre résolution que j'ai employé

ce moyen pour le faire décider plus promptement. Il aurait toujours fini par faire ce que je désirais; mais il aurait fallu attendre des siècles, au lieu que la peur de se trouver dans l'embarras d'une de mes attaques, le rendait l'homme du monde le plus expéditif. Cependant, si c'était à recommencer, je choisirais autre chose.

AGLAÉ.

Puisque cela vous réussissait si bien.

MADAME VIÉTOF.

Oui; mais cela demande encore de la suite.

SCÈNE XXII.

MADAME VIÉTOF, AGLAÉ, ERNEST, FRANÇOISE.

ERNEST.

Ne me grondez pas, ma chère Aglaé. Je serais parvenu à renvoyer la musique; mais votre père s'y est opposé formellement, et il veut que vous veniez vous-même remercier les musiciens.

AGLAÉ.

Ah! juste ciel!

ERNEST.

J'ai fait, j'ai dit tout ce que j'ai pu faire et dire; il a été inexorable.

AGLAÉ.

Mon ami, vous vous y serez mal pris.

ERNEST.

Je regrette que vous ne m'ayez pas entendu.

AGLAÉ.

Maman, comment donc faire?

MADAME VIÉTOF.

Obéir, mon enfant. Nous ne pouvions pas prévoir cela.

AGLAÉ, bas, à sa mère.

Est-ce qu'une petite attaque...?

MADAME VIÉTOF.

Impossible. Habillée comme je le suis... Et puis cela ne ressemblerait à rien.

AGLAÉ.

Voilà à quoi sert la garde nationale.

ERNEST.

Allons, un peu de résolution.

AGLAÉ.

Je n'ai jamais été plus contrariée qu'aujourd'hui.

ERNEST, à part.

C'est agréable.

(Il donne le bras à Aglaé, madame Viétof les suit.)

SCÈNE XXIII.

FRANÇOISE, seule.

Cela ne va pas comme cela devrait aller. Je ne sais pas ce qui en est cause; certainement il n'y a pas de la faute de mademoiselle; mais on conçoit qu'elle peut trouver du changement dans monsieur Ernest. Moi qui ai vu commencer leurs amours, je n'y reconnais plus rien. Il était toujours si complaisant avec mademoiselle Aglaé, si rempli de prévenances, de petits soins... On aurait juré qu'il ne respirait que pour elle... Mais, à présent, je le trouve bien raisonnable... Cela a duré trop long-temps. Quatre mois! Comment peut-on espérer que des jeunes gens, qui passent toutes les soirées ensemble depuis quatre mois, n'éprouveront pas quelque refroidissement l'un pour l'autre?

IL N'EST PAS D'ÉTERNELLES AMOURS.

LE

DINER SUR L'HERBE,

OU

UN BON AVERTI EN VAUT DEUX.

PERSONNAGES.

M. ROCHEVILLE.
MADAME ROCHEVILLE.
HENRIETTE, leur fille, âgée de treize à quatorze ans.
M. DUMONT.
L'ABBÉ MIDOUCET.
GUSTAVE, élève de l'abbé Midoucet.
MADAME RUINARD, femme d'un procureur.
VICTOIRE, femme de chambre de madame Rocheville.

La scène est au bois de Vincennes.

U of M

Mme RUINARD.

QUÉST-CE QUE VOUS AVEZ DONC DANS VOS CHEVEUX?

Le Dîner sur l'Herbe. Pl. VIII.

LE

DINER SUR L'HERBE.

SCÈNE I.

MADAME ROCHEVILLE, HENRIETTE, M. DUMONT.

M. DUMONT.

Mais êtes-vous bien sûre, madame, que ce soit ici le lieu du rendez-vous?

MADAME ROCHEVILLE.

Je n'en sais rien. M. Rocheville a donné lui-même les ordres au cocher, le cocher nous a amenés ici; donc je dois croire que c'est ici le rendez-vous.

M. DUMONT.

Il me semblait cependant avoir dit à votre mari, à M. Rocheville enfin, que nous devions dîner à la Croix.

MADAME ROCHEVILLE.

Eh bien, le chemin ici se partage en quatre et forme une espèce de croix.

M. DUMONT.

A la bonne heure. Mais c'est qu'à une demi-lieue

d'ici il y a une véritable croix de fer, et j'ai bien dans l'idée que c'est là qu'on devait dîner.

MADAME ROCHEVILLE.

Que voulez-vous que j'y fasse? il faut attendre monsieur Rocheville.

M. DUMONT.

C'est que nous perdrons notre temps.

MADAME ROCHEVILLE.

Vous croyez? Pour moi qui n'ai jamais fait ce qu'on appelle un dîner sur l'herbe, je ne suis pas pressée, car je crois d'avance que cela ne m'amusera guère.

M. DUMONT.

Il n'y a rien de si agréable.

HENRIETTE.

Maman, quand est-ce donc commencera-t-on à s'amuser?

MADAME ROCHEVILLE.

Qu'est-ce qui t'empêche de t'amuser depuis ce matin?

HENRIETTE.

Vraiment, ma chère maman, je n'en ai pas encore trouvé le moyen. Je me suis couchée hier fort tard pour finir mon chapeau; je me suis levée à moitié endormie; j'étais habillée à sept heures; la voiture n'est venue qu'à dix; au moment d'y monter, on s'est aperçu qu'on avait oublié je ne sais quoi, qu'il a fallu envoyer chercher; mon papa a pris de l'humeur et s'en est allé à pied; nous l'avons guetté tout

le long de la route; nous ne l'avons pas vu; et nous arrivons ici sans savoir ce qu'il est devenu, et sans être sûrs que ce soit le lieu du rendez-vous.

MADAME ROCHEVILLE.

Elle a raison, et je suis vraiment inquiète de monsieur Rocheville.

M. DUMONT.

Il n'est pas perdu, il se retrouvera.

MADAME ROCHEVILLE.

Y a-t-il plusieurs routes pour venir ici?

M. DUMONT.

Il y en a vingt. A propos, expliquez-moi donc un peu à quel usage vous avez destiné ces énormes draps qui nous ont tant gêné dans le chemin?

MADAME ROCHEVILLE.

C'est pour faire tendre au-dessus de l'endroit où nous dînerons.

M. DUMONT, riant.

La précaution est admirable!

MADAME ROCHEVILLE.

Ne peut-il pas tomber mille ordures dans les plats? des papillons, des mouches? (M. Dumont rit de plus fort.) Vous riez; je ne veux pas manger des mouches.... des araignées peut-être.

M. DUMONT.

Vous avez peur des araignées?

MADAME ROCHEVILLE.

Une peur affreuse.

HENRIETTE.

Et moi aussi.

M. DUMONT.

Alors il ne faut pas faire de partie de campagne. Que diriez-vous donc s'il vous arrivait, comme à une dame de ma connaissance, de vous asseoir sur un gros crapaud noir qui ferait coac?

HENRIETTE.

Monsieur Dumont, finissez.

M. DUMONT.

Mademoiselle Henriette en frissonne déjà. Cela arrive très-souvent.

HENRIETTE.

J'aime bien mieux dîner dans une salle à manger.

M. DUMONT.

Il est vrai qu'on n'y craint pas les crapauds, les papillons et les araignées; mais quand vous avez dîné, vous avez dîné; il ne vous reste aucun souvenir; vous n'avez rien à raconter. Au lieu qu'à un dîner comme celui que nous allons faire, il y a toujours mille incidens qui sont drôles. C'est du pain, c'est de l'eau qui manquent.... Que sais-je, moi?

HENRIETTE.

Il doit souvent manquer de fraises, quand c'est vous qui vous chargez de les apporter. Vous aviez si bien promis d'en faire mettre dans la voiture. C'est comme votre melon.

M. DUMONT.

Ah! ah! vous avez de la mémoire. Mais vraiment,

c'est que j'ai eu peur que cela ne sentît trop fort, et que vous n'en fussiez incommodée.

HENRIETTE.

Vous avez toujours des excuses pour ne rien donner, et même pour ne pas rendre les éventails que vous cassez.

M. DUMONT, riant.

Vous pensez encore à cela?

HENRIETTE.

Je vous en parlerai jusqu'à ce que vous m'en ayez rendu un autre.

M. DUMONT.

Vous m'en parlerez long-temps.

HENRIETTE.

Vous n'avez guère de honte, toujours.

M. DUMONT.

Êtes-vous contente d'avoir un sujet de querelle contre moi!

MADAME ROCHEVILLE.

Henriette a de la rancune, comme vous voyez.

M. DUMONT.

C'est la malice en personne.

HENRIETTE.

Voilà comme il se tire de tout.

MADAME ROCHEVILLE, regardant dans la coulisse.

Ma bonne amie, va un peu présider à l'arrangement des draps. Je vois d'ici que les domestiques ne s'y prennent pas bien.

MADAME ROCHEVILLE.

Monsieur Dumont, je ne suis pas ridicule, vous le savez; mais il me semble que je vais être bien gauche avec ce monde-là.

M. DUMONT.

Que non. On hurle avec les loups.

MADAME ROCHEVILLE.

J'aime si peu la grosse joie.

M. DUMONT.

Cela vous paraîtra drôle, quand ce ne serait que la nouveauté.

MADAME ROCHEVILLE.

Je n'ai été qu'une seule fois dans ma vie au bal de l'Opéra avec monsieur Rocheville; on dit que c'est fort gai; nous nous y sommes ennuyés à mourir. Cependant nous étions sur de bonnes banquettes, assis bien à notre aise.

M. DUMONT.

Sur de bonnes banquettes! De quoi vous avisez-vous aussi d'aller au bal de l'Opéra pour rester sur des banquettes? On se mêle dans la foule. Demandez aux femmes qui s'y amusent si elles savent seulement qu'il y ait des banquettes?

MADAME ROCHEVILLE.

Eh bien, elles se fatiguent et n'en sont pas plus avancées.

M. DUMONT.

Véritablement vous n'êtes pas de ce siècle-ci.

MADAME ROCHEVILLE.

Que voulez-vous? Je ne m'ennuie jamais chez moi, il est rare que je m'amuse ailleurs.

M. DUMONT.

Aussi n'avais-je pas trop compté sur le plaisir de vous avoir avec nous. C'est monsieur Rocheville qui a pensé que cela pourrait vous être agréable.

MADAME ROCHEVILLE.

Moi qui ne savais pas ce que ce devait être, je n'ai pas fait difficulté d'amener Henriette; je crains à présent qu'elle n'y soit bien déplacée.

M. DUMONT.

A parler franchement, elle pourra y entendre des choses assez drôles; mais bast, bast, elle n'y comprendra rien.

MADAME ROCHEVILLE.

Nous gênerons votre monde, j'en suis sûre.

M. DUMONT.

Gêner, eux! Ah! je vous réponds bien que non. Le roi serait là, qu'il ne les gênerait pas. Une fois qu'ils sont en train, c'est comme des écervelés. A la dernière partie que nous avons faite à Meudon, il y avait des jeunes gens qui avaient mis de l'eau dans des vessies qu'ils avaient apportées sans rien dire; et, au beau milieu du dîner, les voilà qui montent comme des chats sur les arbres qui nous entouraient, et qui nous inondent. (Il rit aux éclats.) Les femmes criaient; c'était un sabbat d'enfer.

MADAME ROCHEVILLE.

Croyez-vous qu'on renouvelle cette plaisanterie-là?

M. DUMONT.

Non, non. Il est rare que l'on fasse deux fois de même. Mais nous aurons quelque autre chose; je m'y attends bien.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Maman, avait-on mis l'argenterie dans la voiture?

MADAME ROCHEVILLE.

Oui : est-ce qu'on ne la retrouve pas?

HENRIETTE.

Non, maman.

MADAME ROCHEVILLE.

Il faut que j'aille voir cela.

(Madame Rocheville sort avec sa fille.)

SCÈNE IV.

M. DUMONT, seul.

Cet innocent Rocheville qui s'avise d'amener sa femme et sa fille à un dîner sur l'herbe! Il ne peut se passer d'elles un seul jour. Je suis sûr qu'on est à

la Croix-de-Fer, et qu'ils s'amusent déjà comme des bienheureux. Ils ne penseront seulement pas à nous faire avertir. J'avais bien besoin de parler de cela à Rocheville! Me voilà consigné auprès de deux mijaurées, sans savoir ce que je deviendrai. Ah! si je ne dînais pas toutes les semaines dans cette maison-là, comme j'aurais bientôt pris mon parti!

SCÈNE V.

M. DUMONT, L'ABBÉ MIDOUCET, GUSTAVE.

M. DUMONT.

Eh! c'est monsieur l'abbé Midoucet et son cher élève.

L'ABBÉ, froidement.

Bonjour, monsieur Dumont.

M. DUMONT.

Monsieur Rocheville vous a donc aussi engagé?

L'ABBÉ.

Monsieur Rocheville a craint que madame Rocheville ne fût un peu dépaysée avec toutes vos dames, et il m'a prié de venir pour qu'elle ait au moins quelqu'un à qui parler.

M. DUMONT, d'un air contraint.

C'est fort bien fait; plus on est de fous et plus on rit.

L'ABBÉ.

J'aurais été à la Croix-de-Fer, si je n'eusse aperçu la voiture de madame Rocheville arrêtée ici.

M. DUMONT.

Vous êtes de mon sentiment; je suis sûr qu'il y a du malentendu, et que nous perdons un temps précieux.

GUSTAVE.

Eh bien, mon bon ami, il faut aller à la Croix-de-Fer.

L'ABBÉ.

Prenez patience, Gustave; nous avons le temps. (A monsieur Dumont.) Où est donc madame Rocheville?

M. DUMONT.

Elle est là qui cherche son argenterie.

L'ABBÉ.

Il faut que j'aille lui présenter mes respects.

SCÈNE VI.

M. DUMONT, GUSTAVE.

GUSTAVE.

Monsieur, faites donc entendre raison à mon bon ami et à madame Rocheville pour aller à cette Croix-de-Fer, puisque vous croyez que c'est là qu'on est.

M. DUMONT.

Je ne demanderais pas mieux.

GUSTAVE.

On sera beaucoup de monde, n'est-ce pas? Y a-t-il des jeunes gens de mon âge? Je veux m'en donner aujourd'hui. Monsieur l'abbé ne pourra rien dire, c'est une partie extraordinaire.

M. DUMONT.

Il n'y a pas de précepteur à la campagne.

GUSTAVE.

C'est ce que je pense.

M. DUMONT.

D'ailleurs, on ne veut pas faire de vous un abbé?

GUSTAVE.

Je ne sais pas. On ne veut jamais me laisser courir; et cependant je cours bien, car j'attrape toujours mon bon ami.

M. DUMONT.

Nous l'attraperons aujourd'hui ensemble; ne vous inquiétez pas.

GUSTAVE.

Maman m'a tant fait de recommandations avant de partir.

M. DUMONT.

Elle ne vous a pas recommandé de ne pas vous amuser?

GUSTAVE.

Au contraire.

M. DUMONT.

Eh bien, c'est tout ce qu'il faut. J'ai eu l'honneur de connaître monsieur votre père ; c'est lui qui était un bon espiègle!

GUSTAVE.

Mon papa?

M. DUMONT.

Oui, oui, votre papa. Il me racontait souvent les tours qu'il faisait à son précepteur.

GUSTAVE.

On m'a pourtant assuré qu'il avait toujours été bien sage.

M. DUMONT.

Être un peu espiègle, cela n'empêche pas d'être sage.

GUSTAVE.

Vous avez raison.

SCÈNE VII.

MADAME ROCHEVILLE, L'ABBÉ, M. DUMONT, GUSTAVE.

MADAME ROCHEVILLE.

L'argenterie est retrouvée.

M. DUMONT.

Ah! tant mieux.

L'ABBÉ.

A propos, avons-nous de la soupe à dîner?

M. DUMONT.

De la soupe?

L'ABBÉ.

Mais oui. Pour moi, je ne puis pas dîner sans soupe. Il en faut aussi au petit bonhomme pour prendre sa rhubarbe.

GUSTAVE.

Je ne prendrai pas de rhubarbe aujourd'hui.

L'ABBÉ.

Comment, vous ne prendrez pas de rhubarbe?

GUSTAVE.

On ne prend pas de rhubarbe à la campagne.

L'ABBÉ.

Où avez-vous vu cela?

M. DUMONT.

Mais monsieur Gustave a raison : un bon air fait plus de bien que toutes les drogues du monde.

L'ABBÉ.

De grâce, monsieur, laissez-moi gouverner mon élève à ma manière.

MADAME ROCHEVILLE, à l'abbé.

Est-ce qu'il a toujours l'estomac délicat?

L'ABBÉ.

Plus que jamais, madame. Il grandit beaucoup.

GUSTAVE.

Tenez, madame, comme j'ai l'estomac délicat. (Il chante avec une grosse voix :) *O Richard, ô mon roi!* Est-ce là un estomac délicat?

L'ABBÉ.

La preuve que vous prétendez donner n'est qu'une sottise. On ne chante pas de l'estomac; on chante de la poitrine.

M. DUMONT.

Je crois cependant qu'on chanterait fort mal sans estomac.

(Gustave rit.)

L'ABBÉ, à demi-voix.

Il y a des gens qui comptent l'estomac pour tout.

GUSTAVE.

Si vous voulez que je prenne de la rhubarbe, il faudra que vous me rendiez mon petit canon de cuivre.

L'ABBÉ.

Je ne vous rendrai rien du tout.

GUSTAVE.

Eh bien, je ne prendrai pas de rhubarbe.

L'ABBÉ.

Qu'est-ce que cela veut dire?

GUSTAVE.

A la campagne il n'y a pas de précepteur.

M. DUMONT, à part.

Mes leçons profitent. Il est drôle le petit bonhomme.

L'ABBÉ.

A la campagne il n'y a pas de précepteur! Gustave, cela ne vient pas de vous.

M. DUMONT, bas à madame Rocheville.

L'élève et le précepteur vont se boxer; je le parierais.

MADAME ROCHEVILLE.

Taisez-vous donc.

L'ABBÉ.

Vous me faites bien de la peine, Gustave; et madame Rocheville va prendre une singulière opinion de vous.

MADAME ROCHEVILLE.

Monsieur Gustave, soyez donc raisonnable. Votre bon ami m'a dit que madame votre mère ne vous avait laissé venir ici qu'à ma considération; ainsi je la remplace. Vous comporteriez-vous ainsi devant elle?

GUSTAVE, en pleurant.

Mais, madame, dans un dîner sur l'herbe, on ne prend pas de rhubarbe.

MADAME ROCHEVILLE.

Vous vous êtes fait une grande idée d'un dîner sur l'herbe, à ce qu'il me paraît?

GUSTAVE.

Je n'en ai pas dormi de la nuit.

MADAME ROCHEVILLE.

Pauvre enfant!

L'ABBÉ.

Écoutez, mon bon ami : êtes-vous mon bon ami?

GUSTAVE.

Oui, mon bon ami.

L'ABBÉ.

Alors, mon bon ami, ne faites donc pas le raisonneur. (Bas.) Je vous rendrai votre petit canon de cuivre.

GUSTAVE, sautant au cou de l'abbé.

Vrai? Ah! mon bon ami, il faut que je vous embrasse.

L'ABBÉ, avec assurance.

Je n'ai qu'un mot à lui dire.

MADAME ROCHEVILLE.

Mais conçoit-on que monsieur Rocheville ne soit pas encore arrivé?

M. DUMONT.

Madame, si vous m'en croyez, nous irons à la Croix-de-Fer; je suis persuadé que nous l'y trouverons.

MADAME ROCHEVILLE.

A présent que notre établissement est fait ici.

GUSTAVE.

Mon bon ami, voulez-vous que je me promène un peu dans cette allée-là, pour voir si je ne trouverai pas à herboriser?

L'ABBÉ.

Oui; mais ne nous perdez pas de vue, et ayez bien soin de garder votre chapeau sur la tête, de peur de vous enrhumer.

GUSTAVE.

N'ayez pas d'inquiétude.

(Il s'en va en sautant.)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, excepté GUSTAVE.

L'ABBÉ.

C'est un enfant charmant, mais qu'il faut tenir un peu, comme tous les enfans. Au surplus, je ne l'ai jamais vu aussi récalcitrant qu'aujourd'hui.

MADAME ROCHEVILLE.

Sa petite mutinerie était pourtant bien peu de chose.

M. DUMONT.

On la pardonnerait à une demoiselle.

L'ABBÉ.

Tout est relatif, monsieur : comme jamais il ne m'a désobéi en rien.....

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, HENRIETTE. (Elle arrive en courant.)

HENRIETTE.

Maman! maman! monsieur l'abbé! voilà monsieur Gustave qui vient de monter sur un de nos chevaux, et qui s'enfuit dessus à toute bride.

L'ABBÉ.

Juste ciel ! Y a-t-il là un autre cheval tout prêt, sur lequel je puisse courir après lui ?

(Il sort.)

SCÈNE X.

MADAME ROCHEVILLE, HENRIETTE, M. DUMONT.

M. DUMONT, riant aux éclats.

Ah ! ah ! ah ! l'abbé Midoucet à cheval avec une culotte de soie !

MADAME ROCHEVILLE.

Comment pouvez-vous rire? Je suis toute tremblante.

HENRIETTE.

C'est bien mal à vous, monsieur Dumont.

MADAME ROCHEVILLE.

Cet enfant n'a peut-être pas l'usage du cheval.

M. DUMONT.

Cela lui vaudra la meilleure leçon.

MADAME ROCHEVILLE.

Maudite partie de campagne !

HENRIETTE.

C'est bien vrai, maman.

MADAME ROCHEVILLE.

Si ton papa était avec nous, je l'engagerais à retourner à Paris.

M. DUMONT.

Pourquoi cela donc? Qu'est-il donc arrivé de si fâcheux jusqu'à présent? Ah! si vous vous alarmez pour si peu de chose....

MADAME ROCHEVILLE.

Nous n'avons encore eu que du tourment.

M. DUMONT.

Bast! bast! des bagatelles.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, MADAME RUINARD.

MADAME RUINARD, à la cantonade.

Ayez bien soin de mon âne, vous autres. Songez que vous m'en répondez sur vos têtes. (Apercevant M. Dumont.) Tiens, voilà le reste de nos écus. Bonjour, petit papa; avez-vous vu notre maître-clerc? (Elle fait la révérence.) Mesdames, je suis votre servante. Imaginez-vous, petit papa, que je viens de le perdre de vue, sans concevoir comment cela s'est fait. Il aura tourné le grand taillis. C'est que vous ne savez pas que nous venons de la Croix-de-Fer, que nous avons loué des ânes, qu'il y a une cavalcade superbe.

M. DUMONT.

On s'est donc réuni à la Croix-de-Fer?

MADAME RUINARD.

Sans doute.

M. DUMONT, à madame Rocheville.

Je vous le disais bien.

MADAME ROCHEVILLE, à madame Ruinard.

Vous n'auriez pas vu mon mari, madame?

MADAME RUINARD, riant.

Je parierais que si.

MADAME ROCHEVILLE.

Comment! vous parieriez.

MADAME RUINARD.

C'est que je ne connais pas monsieur votre mari; mais je devine, à la manière dont vous venez de me faire cette question, que ce doit être un monsieur qui, dès en arrivant, nous a demandé si nous n'avions pas vu sa femme. (Bas à M. Dumont.) Qu'est-ce que c'est que ces gens-là?

M. DUMONT, bas à madame Ruinard.

Ah! ne m'en parlez pas; ils me font damner depuis ce matin.

MADAME ROCHEVILLE.

Croyez-vous qu'il vienne ici, madame?

MADAME RUINARD.

Il n'y a pas de doute. Il s'est rappelé qu'il pouvait avoir fait un quiproquo, et il doit venir vous chercher. Au surplus, ma chère dame, n'en soyez pas inquiète; car il a déjeûné avec nous, et fort bien déjeûné.

M. DUMONT.

Vous avez donc déjeûné?

MADAME RUINARD.

Nous avons bien fait d'autres choses, vraiment. Nous sommes là depuis dix heures. Ah! que je vous ai regretté! Jamais nous n'avons été si fous. Vous savez bien Croquet que nous avons surnommé *l'Éléphant* à cause de sa grosse taille, eh bien, il est peut-être mort à l'heure où je vous parle.

M. DUMONT.

Mort!

MADAME RUINARD.

Ou peu s'en faut. Tant pis pour lui. De quoi s'avise-t-il aussi de vouloir faire le jeune homme, et de sauter les fossés comme s'il n'avait que vingt ans? Il s'est laissé tomber, et vous jugez ce que c'est qu'une masse comme cela qui tombe. Ses ceintures, ses corsets, ses buscs, enfin tout s'est rompu en plein. Il y avait de quoi se pâmer de le voir enterré dans la glaise humide, et faisant les efforts les plus comiques pour s'en retirer.

(M. Dumont et madame Ruinard rient aux éclats.)

MADAME ROCHEVILLE.

Mais, madame, est-ce que personne ne portait secours à ce monsieur?

MADAME RUINARD.

Oh! bien oui, secours. Il est assez fort pour se secourir tout seul. N'est-ce pas donc, petit papa?

M. DUMONT.

Enfin, vous ne l'avez pas laissé là?

MADAME RUINARD.

Non, il est remonté, mais dans un pauvre état. Mademoiselle Maigret ne sait où donner de la tête. Il fallait l'entendre prier son parent, le médecin Guéridon, de voir tout de suite, tout de suite, si monsieur Croquet n'avait rien de démis. Rien de démis! Ah! ah! ah! ah! quelle prévoyance!

(Madame Ruinard et M. Dumont rient.)

M. DUMONT.

Savez-vous que c'est fort mal à nous de rire?

MADAME RUINARD.

Bon hypocrite! C'est vrai que vous aimez beaucoup Croquet.

M. DUMONT.

Sans l'aimer pourtant, je ne lui souhaite pas de mal.

MADAME RUINARD.

C'est à cause de ces dames que vous faites le bon apôtre. Pour moi, je suis franche, je ne puis pas le souffrir. Il veut toujours qu'on s'amuse à sa manière; il n'est jamais de l'avis de personne; partout où il est, on dirait qu'il est le maître. Je me soucie bien qu'il ait été colonel. Je lui romps toujours en visière, moi.

MADAME ROCHEVILLE, à part.

Quelle société! (A Henriette.) Ma bonne amie, de toute façon nous ne resterons pas ici; il faut que tu ailles faire détendre les draps que tu avais si bien fait arranger.

HENRIETTE, bas à sa mère.

Maman, quand papa sera revenu, tâchez d'obtenir que nous retournions à Paris.

MADAME ROCHEVILLE.

J'en ai autant envie que toi.

(Henriette sort.)

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, excepté HENRIETTE.

M. DUMONT.

Et quelle mine le docteur faisait-il en voyant l'intérêt que la demoiselle Maigret prenait au piteux état de Croquet?

MADAME RUINARD.

Le docteur n'est pas jaloux, comme vous savez; cependant il n'avait pas l'air content. C'est si ridicule aussi de s'intéresser à un colosse comme cela, qui a la manie de vouloir rivaliser avec des jeunes gens, et surtout avec notre maître-clerc. Voilà une vraie taille de sauteur; parlez-moi de cela.

M. DUMONT.

Et vous avez bien déjeûné?

MADAME RUINARD.

Si bien, que nous pourrions nous passer de dîner.

M. DUMONT.

Halte-là. Je n'ai mangé que quelques côtelettes chez madame, et pris une tasse de café; cela ne mène pas loin.

MADAME RUINARD.

Nous vous avons laissé sept ou huit dindes en daube à choisir.

M. DUMONT.

Sept ou huit!

MADAME RUINARD.

Chacun a apporté la sienne.

M. DUMONT.

On ne s'était pas entendu?

MADAME RUINARD.

Apparemment si, pour apporter des dindes.

M. DUMONT.

Quelle partie mal faite! Qui donc s'est mêlé de tout cela?

MADAME RUINARD.

Qu'importe? Il y a une auberge tout près.

M. DUMONT.

Une auberge! Je n'aime pas à faire intervenir les auberges dans des piques-niques.

MADAME RUINARD.

Qu'est-ce que cela vous fait? Vous savez bien que vous passez toujours par-dessus le marché, vous, petit papa. Mais quelle est cette figure qui nous arrive?

SCÈNE XIII.

MADAME ROCHEVILLE, M. DUMONT, MADAME RUINARD, L'ABBÉ, GUSTAVE.

GUSTAVE.

Monsieur l'abbé, on peut bien être espiègle sans cesser d'être sage.

L'ABBÉ.

Vous êtes un petit vaurien, monsieur, et je m'en plaindrai à votre chère maman. Me forcer de courir à cheval!

GUSTAVE.

Vous n'avez pas fait vingt pas.

MADAME RUINARD, bas à M. Dumont.

Est-ce que c'est aussi des nôtres?

M. DUMONT, en levant les épaules.

Sans doute.

MADAME RUINARD.

En ce cas, il faut que je m'amuse. (Haut à l'abbé.) Ah! monsieur l'abbé, qu'est-ce que vous avez donc dans vos cheveux?

(Elle lui prend la tête entre les deux mains, et le décoiffe entièrement. Gustave et M. Dumont se mettent à rire.)

L'ABBÉ, en colère.

Voilà une bien mauvaise plaisanterie, madame.

MADAME ROCHEVILLE, bas à l'abbé.

D'où connaissez-vous cette femme?

L'ABBÉ, bas, à madame Rocheville.

Je ne l'ai jamais vue.

MADAME RUINARD, riant.

C'est une plaisanterie de campagne.

L'ABBÉ.

C'est une plaisanterie de guinguette.

MADAME RUINARD.

On m'en a bien fait d'autres; que de robes, que de bonnets on m'a déchirés!

L'ABBÉ.

Je le crois sans peine.

MADAME RUINARD.

Est-ce que vous me gardez rancune, mon révérend?

L'ABBÉ.

Finissons, madame, je vous prie.

MADAME RUINARD.

C'était pour faire rire votre petit bonhomme, et vous empêcher de le gronder.

GUSTAVE.

J'ai ri de surprise, mais sans vous approuver cependant.

MADAME RUINARD.

Tiens, ce petit pédant!

L'ABBÉ, à madame Rocheville.

Il n'y a pas moyen d'y tenir.

MADAME ROCHEVILLE, à part.

Dieu soit loué! voici monsieur Rocheville, et nous ne resterons pas long-temps avec ces gens-là.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, M. ROCHEVILLE, un peu en gaieté.

M. ROCHEVILLE, à sa femme.

Je vous demande pardon, ma bonne amie, je ne comprends rien à ma bévue; je suis dans mon tort.

MADAME ROCHEVILLE.

Vous arrivez bien à propos.

M. ROCHEVILLE.

Je ne me trompe pas : il me semble que j'ai eu l'honneur de voir madame au déjeûner de ce matin.

MADAME RUINARD.

A telles enseignes, que c'est moi qui vous ai fait boire du rum.

MADAME ROCHEVILLE.

Vous avez pris du rum à déjeûner! Cela ne vous incommode pas?

MADAME RUINARD.

Pourquoi donc incommoder? J'en ai bu aussi, moi. Dites-moi, monsieur, vous n'êtes donc pas venu directement de la Croix-de-Fer ici? car nous en sommes partis en même temps, et voilà une grande demi-

heure que je suis arrivée. Il est vrai que mon âne était vigoureux.

M. ROCHEVILLE.

Le mien était assez bon; mais je ne l'ai pas forcé, au lieu que vous avez mis le vôtre au galop pour suivre monsieur votre mari.

MADAME RUINARD.

Ce jeune homme n'était pas mon mari.

M. ROCHEVILLE.

Je le croyais. (A sa femme.) Oh! ma bonne amie, la drôle de société! On jurerait d'une même famille. Tout le monde se tutoie, s'embrasse... Vous n'avez jamais rien vu comme cela. J'ai dansé, moi qui ne danse jamais.

MADAME RUINARD.

Etiez-vous là lors de la chute du gros Croquet?

M. ROCHEVILLE.

A propos, il est blessé.

MADAME RUINARD.

Blessé!

(Elle rit.)

M. ROCHEVILLE.

Sa femme en est inconsolable.

MADAME RUINARD, riant plus fort.

Sa femme!

M. ROCHEVILLE.

Oui. Heureusement elle avait avec elle un médecin.

MADAME RUINARD.

Petit papa, monsieur a pris la demoiselle Maigret pour la femme de l'Eléphant.

M. ROCHEVILLE.

Comme j'ai vu que c'était la seule qui prît intérêt à lui...

MADAME RUINARD, riant.

Je le crois bien. Les extrêmes se touchent.

M. ROCHEVILLE.

Au surplus, il faut croire que c'est peu de chose; car cela n'a pas empêché tout le monde de bien se divertir. (A l'abbé.) Ah! mon cher abbé, je ne vous voyais pas. Bonjour, Gustave.

GUSTAVE.

Monsieur, j'ai l'honneur de vous saluer.

M. ROCHEVILLE.

Vous êtes bien ébouriffé, mon cher abbé.

L'ABBÉ.

C'est une gentillesse de madame.

M. ROCHEVILLE.

Cette gentillesse-là n'a pas dû être de votre goût; mais c'est l'usage, dans ces sortes de parties, de se faire toutes les niches qui passent par la tête. (A monsieur Dumont.) Bonjour, Dumont.

M. DUMONT.

Monsieur, je vous présente mes respects.

M. ROCHEVILLE.

Tout le monde demande après vous.

M. DUMONT.

Si ces dames eussent voulu me croire, nous vous aurions rejoints plus tôt.

M. ROCHEVILLE, à sa femme.

Avez-vous amené Henriette?

MADAME ROCHEVILLE.

Oui; elle est là.

M. ROCHEVILLE.

Tant pis; j'aurais autant aimé qu'elle ne fût pas venue. Cette société pourra nous divertir; mais je ne crois pas qu'une jeune personne...

MADAME RUINARD.

J'ai bien amené ma nièce, qui est de l'âge de votre demoiselle.

M. ROCHEVILLE.

Vous m'avouerez cependant que la conversation du déjeûner...

MADAME RUINARD.

Etait drôle.

M. ROCHEVILLE.

Plus que drôle.

MADAME RUINARD.

J'ai mes principes là-dessus. Je me suis dit: si elle n'y entend rien, ça ne lui fait pas de tort; et si elle y entend quelque chose, ça ne lui apprend rien.

MADAME ROCHEVILLE.

Monsieur Rocheville, si vous m'en croyez, nous retournerons à Paris.

M. ROCHEVILLE.

Pourquoi cela? à cause d'Henriette?

MADAME ROCHEVILLE.

Mais oui, d'abord. Ensuite...

M. DUMONT.

Comment, madame, vous nous quitteriez?

MADAME RUINARD, bas, en le tirant par le bras.

Laissez-les donc partir. Que voulez-vous que nous fassions de cette ménagerie-là?

M. DUMONT, bas à madame Ruinard.

Soyez sûre qu'ils ne resteront pas.

MADAME RUINARD, à part.

Est-il dissimulé!

M. ROCHEVILLE, à sa femme.

Je vous réponds que pour vous qui aimez à observer...

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, puis HENRIETTE, d'abord, ensuite VICTOIRE.

VICTOIRE, dans la coulisse.

Au secours! au secours! à l'aide!

HENRIETTE, accourant avec effroi.

Maman! ma chère maman!

MADAME ROCHEVILLE.

Grands dieux! qu'y a-t-il?

HENRIETTE.

Je ne sais pas; mais j'ai entendu crier ma bonne, et je viens me réfugier près de vous.

VICTOIRE, entrant sur le théâtre.

Ah! le scélérat! ah! le monstre!

M. ROCHEVILLE.

Expliquez-vous, Victoire.

VICTOIRE.

Il n'y a pas de supplice pour un pareil bandit.

MADAME ROCHEVILLE.

Qu'avez-vous donc? Que vous a-t-on fait?

VICTOIRE.

Rien, madame, grâce au ciel! Mais, en vérité,... je le reconnaîtrais entre cent.

M. ROCHEVILLE.

Que veut-elle dire, et de qui parle-t-elle?

VICTOIRE.

Ne pas respecter mon âge!

M. ROCHEVILLE.

Il paraît que nous ne saurons rien.

VICTOIRE.

Le brigand!

M. ROCHEVILLE.

Est-ce qu'on nous a volés?

VICTOIRE.

Non, monsieur.

M. ROCHEVILLE.

Mais enfin que vous est-il arrivé ?

VICTOIRE.

Attendez donc que je sois un peu remise, monsieur. Je ne sais encore où j'en suis. J'avais tant dit que je n'irais jamais dans les bois.

MADAME RUINARD.

Je ne devine pas à qui elle en a.

M. DUMONT.

Ni moi.

VICTOIRE.

Les hommes de ce temps-ci sont bien abandonnés du ciel.

M. ROCHEVILLE.

Nous vous attendons, Victoire, et je commence terriblement à m'impatienter.

VICTOIRE.

Eh bien, monsieur, j'étais donc occupée à ramasser le linge pour en faire un paquet; je le repliais auprès d'un arbre, bien tranquillement, quand un démon, un vrai diable incarné, est sorti je ne sais d'où, m'a prise à bras-le-corps en m'appelant son amour.

M. ROCHEVILLE.

Après ?

VICTOIRE.

La surprise, la frayeur m'ont d'abord rendue toute je ne sais comment; mais j'ai vu bien vite que je n'avais d'autre parti à prendre que de crier, et j'ai crié.

MADAME ROCHEVILLE.

En voilà assez.

M. ROCHEVILLE.

Quelle espèce d'homme était-ce?

VICTOIRE.

Quelle espèce d'homme?... Mais je ne puis pas trop dire à monsieur. Cependant, il m'a bien semblé que c'était un homme de l'espèce... des hommes.

M. DUMONT.

Etait-ce un paysan?

VICTOIRE.

Fi donc! monsieur... Un paysan!

MADAME RUINARD.

Etait-il jeune ou vieux?

VICTOIRE.

C'était, en vérité, un beau jeune homme.

M. ROCHEVILLE.

Mais un manant.

VICTOIRE.

Pas du tout manant. Il était mis comme monsieur. De beaux yeux, des couleurs bien fraîches, le nez un peu gros; mais des dents... ah! des dents d'une blancheur éblouissante.

M. ROCHEVILLE.

Il paraît que vous l'avez bien regardé.

VICTOIRE.

Pardine, monsieur, il était si près de moi.

MADAME RUINARD.

Qu'est-il devenu?

VICTOIRE.

Je n'en sais rien. Quand il a vu que je criais, il est remonté sur son âne.

MADAME RUINARD.

Il était venu sur un âne? Dites-moi, ma chère, n'a-t-il pas un signe sur le milieu de la joue gauche?

VICTOIRE.

Oui, madame, un petit signe. Est-ce que madame le connaît?

MADAME RUINARD.

Si je le connais? C'est mon pendard de maître-clerc. Ah! l'enragé; il va avoir affaire à moi.

(Elle sort.)

SCÈNE XVI.

M. ROCHEVILLE, MADAME ROCHEVILLE, HENRIETTE, L'ABBÉ, GUSTAVE, M. DUMONT, VICTOIRE.

MADAME ROCHEVILLE.

Je crois bien, mon ami, que vous devez en avoir assez.

M. ROCHEVILLE.

Mais oui.

HENRIETTE.

Maman, je ne comprends rien à tout cela.

GUSTAVE.

Mademoiselle, c'est ce qu'on appelle des plaisanteries de campagne. N'est-ce pas, monsieur Dumont?

HENRIETTE.

Mais cela n'a fait rire personne, pas même cette dame qui paraît si gaie.

M. ROCHEVILLE.

Tout est-il emballé?

VICTOIRE.

Oui, monsieur.

M. ROCHEVILLE.

Alors retournons à Paris. Y revenez-vous aussi, l'abbé?

L'ABBÉ.

Oh! certainement.

M. ROCHEVILLE.

Pour Dumont, il ne sera pas des nôtres, à coup sûr.

M. DUMONT.

Si vous le permettez, j'irai rejoindre la société pour ne pas vous gêner dans votre voiture.

M. ROCHEVILLE.

Vous êtes parfaitement libre.

M. DUMONT.

Et si madame ne tient pas au pâté qu'elle avait apporté, je ne serais pas fâché de leur en faire une petite offrande, pour les dédommager du désagrément d'être privés de votre société.

M. ROCHEVILLE.

Ma foi, non. Nous rentrerons, nous ne trouverons sûrement pas de cuisinier, et nous serons trop heureux d'avoir ce pâté. Tout ce que je puis faire, c'est de vous abandonner l'âne qui m'a amené, et dont vous acquitterez le loyer, que je vous rembourserai quand nous nous reverrons. Adieu, Dumont.

M. DUMONT, en s'en allant.

J'ai l'honneur de vous saluer.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENS, excepté M. DUMONT.

M. ROCHEVILLE.

L'abbé, vous dînerez avec nous.

L'ABBÉ.

Volontiers.

M. ROCHEVILLE, avec gaieté.

Voyez donc l'air de madame Rocheville. Je suis persuadé qu'elle donnerait tout au monde à présent pour ne pas s'être dédite de ce dîner sur l'herbe.

MADAME ROCHEVILLE.

Si jamais on me reparle de semblable corvée, je ne serai pas embarrassée de ma réponse :

UN BON AVERTI EN VAUT DEUX.

LE JURY,

OU

DANS LE DOUTE, ABSTIENS-TOI *.

* Il ne faut pas attacher aux choses légères une importance qu'elles ne comportent pas; j'abandonnerais le Proverbe du *Jury* comme mes autres Proverbes au jugement des lecteurs, si le mot même de *jury* n'annonçait un objet sérieux, et qui tient à l'ensemble de notre législation. Je n'ai pas besoin de dire que je ne fais pas de peinture de mœurs ou de ridicules avec mes opinions, mais d'après mes observations, et que par conséquent je ne touche jamais au fond des choses sérieuses pour les juger.

PERSONNAGES.

M. PARLAVIDE, avocat, président du jury.

M. BENIN,
M. JOVIAL,
M. PONCTUEL,
M. DURET,
M. PRESSÉ,
M. INDÉCIS,
M. LÉVEILLÉ,
} jurés.

NEUVIÈME JURÉ.

DIXIÈME JURÉ.

ONZIÈME JURÉ.

DOUZIÈME JURÉ.

UN JEUNE HOMME.

UN GARÇON DE BUREAU.

La scène est au Palais-de-Justice.

Le théâtre représente un salon où l'on voit une table couverte d'un tapis, des siéges, etc.

Mr. LACLAFIDE.

GRAND DIEU! CETTE FILLE MENGIN SERAIT....

Le Jury, t. III

LE JURY.

SCÈNE I.

LE JEUNE HOMME, LE GARÇON DE BUREAU.

LE JEUNE HOMME.

Monsieur, n'est-ce pas dans cette pièce que s'assemble le jury?

LE GARÇON DE BUREAU.

Oui, monsieur.

LE JEUNE HOMME.

Monsieur, je voudrais bien remettre un billet à l'un des jurés, monsieur Parlavide, avocat.

LE GARÇON DE BUREAU.

Cela n'est pas possible, monsieur.

LE JEUNE HOMME.

Comment donc?

LE GARÇON DE BUREAU.

Il m'est défendu, sous les peines les plus graves, de laisser communiquer ces messieurs avec le dehors tant qu'ils sont en fonctions.

LE JEUNE HOMME.

Qui êtes-vous donc, monsieur, s'il vous plaît?

LE GARÇON DE BUREAU.

Monsieur, je suis garçon de bureau.

LE JEUNE HOMME.

Et vous avez cette autorité-là sur messieurs les jurés?

LE GARÇON DE BUREAU.

La fonction de juré étant une des plus importantes que puisse remplir un citoyen, celui qui est revêtu d'un tel honneur doit être impassible comme la loi dont il est l'un des organes.

LE JEUNE HOMME.

Monsieur, vous parlez bien.

LE GARÇON DE BUREAU.

Monsieur, je répète ce que j'entends dire tous les jours.

LE JEUNE HOMME.

Alors, monsieur, vous avez une bonne mémoire, et c'est une faculté qui sert d'esprit à beaucoup de gens.

LE GARÇON DE BUREAU.

Monsieur, vous êtes bien honnête.

LE JEUNE HOMME.

J'aurais pourtant bien voulu que monsieur Parlavide pût avoir ce billet.

LE GARÇON DE BUREAU.

Et moi je donnerais tout au monde pour qu'il me

fût possible de vous obliger; mais cela est d'une trop grande conséquence. Il y a vingt-cinq ans que je suis en place, tantôt dans un poste, tantôt dans un autre, sans aucune interruption; j'ai été successivement employé comme huissier près messieurs du comité de Salut Public; garde-vestiaire au Tribunat, puis aux Cinq-Cents, et de là au Corps Législatif; enfin me voici au Palais de Justice, et je n'ai pas à me reprocher d'avoir jamais transigé avec mes devoirs. C'est à ma bonne conduite que j'ai dû la protection constante des personnes qui depuis si long-temps veulent bien s'intéresser à moi. Vous jugez qu'il y aurait de l'ingratitude de ma part à m'écarter de la route qui m'est tracée par l'honneur.

LE JEUNE HOMME, faisant sonner de l'argent.

Aussi, monsieur, suis-je loin de vous proposer rien d'indigne de l'honneur d'un garçon de bureau.

LE GARÇON DE BUREAU.

Si je savais ce que contient ce billet!...

LE JEUNE HOMME.

Une invitation à dîner.

LE GARÇON DE BUREAU.

Alors, donnez. Je croyais que c'était quelque chose qui avait rapport au tribunal.

LE JEUNE HOMME.

Oh! bien oui. (Il lui donne le billet et de l'argent.) Vous aurez donc la complaisance de remettre ce billet à monsieur Parlavide aussitôt qu'il rentrera pour la délibération.

LE GARÇON DE BUREAU.

Oui, monsieur.

LE JEUNE HOMME.

Croyez-vous qu'il y en ait pour long-temps?

LE GARÇON DE BUREAU.

Je sais que monsieur le président a demandé un fiacre pour trois heures. Nous n'avons qu'une cause aujourd'hui. Une fille Mengin qui a volé des lapins. Ça ne peut pas traîner beaucoup.

LE JEUNE HOMME, à part.

C'est bien cela. (Haut.) Je ne le crois pas non plus. Je vous prie de ne point oublier mon billet aussitôt que monsieur Parlavide reviendra.

LE GARÇON DE BUREAU.

Regardez-le comme remis.

LE JEUNE HOMME.

Je vous salue.

LE GARÇON DE BUREAU.

Monsieur, je suis votre serviteur.

(Le jeune homme sort.)

SCÈNE II.

LE GARÇON DE BUREAU, seul.

C'est dommage que les assises soient si courtes cette fois-ci. Il n'y en a jamais eu de meilleures pour moi. Ces diables de prévenus finissent toujours par connaître quelques uns de leurs jurés. Je parierais que ce petit billet est encore une recommandation. La fille Mengin, qu'on juge aujourd'hui, est une assez jolie créature, et une jolie créature est toujours connue de quelqu'un. Quant à monsieur Parlavide, avocat, c'est à coup sûr ce grand sec qui a fait durer si long-temps la séance d'hier. Quand il y a des avoués ou des avocats dans le jury, c'est à n'en plus finir. Il me semble que ces messieurs-là, qui vendent si cher leurs paroles, devraient en être plus avares quand ça ne leur rapporte rien. Apparemment la force de l'habitude les entraîne. Ils veulent se tenir en haleine. (Il tourne autour de la table et range des papiers.) Que de papier perdu! Tous les jours j'emporte chez moi des rames de griffonnage. Tiens! en voilà un qui a dessiné un petit hussard. Ça n'est pas trop mal, ma foi!.... Je crois que les voilà qui reviennent. Je ne me trompe pas.... Ils parlent dans les corridors; c'est bon signe pour l'accusée.

(Il ouvre la porte aux jurés.)

SCÈNE III.

M. PARLAVIDE, M. JOVIAL, M. PONCTUEL, M. DURET, M. PRESSÉ, M. INDÉCIS, M. LÉVEILLÉ, M. BENIN, NEUVIÈME JURÉ, DIXIÈME JURÉ, ONZIÈME JURÉ, DOUZIÈME JURÉ, LE GARÇON DE BUREAU.

M. PARLAVIDE.

Des lapins! des lapins! cela vous paraît une misère; mais il n'en est pas moins constant que, dans le cas de vol, qui peut le moins peut le plus.

M. LÉVEILLÉ.

Ah! sans doute.

M. BENIN.

Remarquez pourtant que la fille Mengin n'a que seize ans.

M. PONCTUEL.

Et deux mois.

M. DURET.

Canaille, canaille que tout cela, qui ne mérite pas la moindre indulgence.

M. JOVIAL.

Elle est fort jolie, et c'est une sotte de s'être amusée à voler des lapins; sur mon honneur, elle pouvait faire mieux. (Il rit.) Ah! ah! ah!

M. PRESSÉ.

Allons, messieurs, perdons le moins de temps possible.

M. INDÉCIS.

Tâchons pourtant d'y voir un peu plus clair qu'hier; car il ne m'est pas démontré que cet homme, que nous avons condamné, soit bien véritablement le voleur de la montre.

M. DURET.

Cela ne vous est pas démontré?

M. BENIN.

Si l'on m'eût écouté....

M. JOVIAL, avec ironie.

Non, il n'avait fait que l'emprunter.

M. PRESSÉ.

Messieurs, il ne s'agit pas de ce que nous avons fait hier, mais de ce que nous avons à faire aujourd'hui.

M. PONCTUEL.

Il faut d'abord nous asseoir, et demander lecture des questions posées par la cour.

(Les jurés s'asseient [1].)

M. PARLAVIDE.

C'est à moi, comme président du Jury, à faire cette lecture.

LE GARÇON DE BUREAU, à M. Parlavide d'un air de mystère.

Est-ce vous, monsieur, qui êtes monsieur Parlavide?

[1] Le président au milieu de la table vis-à-vis les spectateurs. A sa droite MM. Benin, Pressé, Ponctuel, Jovial, Léveillé, Indécis. A sa gauche M. Duret, les autres jurés dans l'ordre de leurs numéros.

M. PARLAVIDE.

Oui; qu'avez-vous à me dire?

LE GARÇON DE BUREAU, toujours avec mystère.

Rien, monsieur.

M. PARLAVIDE.

Qu'est-ce que cela signifie?

LE GARÇON DE BUREAU, même jeu.

C'est une lettre pour vous.

(Il lui donne la lettre.)

M. PARLAVIDE, mettant la lettre dans sa poche.

C'est bon. Retirez-vous. Le Jury va délibérer. (Le garçon de bureau sort.) Messieurs, ce n'est pas dans un temps où toute espèce de crimes semble sourdre autour de nous que nous devons ouvrir notre cœur à des émotions dont le dangereux exemple pourrait entraîner les plus tristes résultats. Un grand écrivain a dit que la société ne reposait point sur des affections, mais sur des devoirs; et en cela il s'est trouvé d'accord avec l'expérience des siècles. Les lois ne sont déjà que trop indulgentes; que sera-ce si nous ajoutons encore à l'indulgence des lois? Un fruit à sa naissance porte le germe de sa corruption; le laisser mûrir, c'est vouloir nuire aux autres sans espoir de le rendre meilleur; il faut donc en débarrasser l'arbre qu'il fatigue inutilement, et, par une sage prévoyance, empêcher le préjudice qu'il pourrait lui porter. Ne nous arrêtons point à l'enveloppe dont il a plu à la nature de revêtir la coupable qui vient de comparaître devant nous. La fille Mengin, dans un âge

tout voisin de l'enfance, a déjà entrepris et exécuté un crime que des scélérats plus âgés qu'elle regarderaient comme un tour de force, et qu'ils préconiseraient entre eux comme un chef-d'œuvre. Le peu d'importance du vol ne détruit pas le crime. Elle n'a emporté que des lapins, parce qu'obligée de franchir une muraille elle ne pouvait emporter que des lapins; mais je ne fais pas de doute, et la Cour vous a assez fait pressentir la même opinion que, si elle avait pu se procurer la clef de la basse-cour du sieur Lelong, elle n'eût tout aussi bien dérobé son âne, une vache, et même un bœuf.

(Il s'essuie le front.)

NEUVIÈME JURÉ, bas au dixième.

C'est aussi beau au moins que le discours de M. l'avocat-général.

DIXIÈME JURÉ.

C'est plus beau.

NEUVIÈME JURÉ.

Vous croyez?

DIXIÈME JURÉ.

Oui.

NEUVIÈME JURÉ.

Ah!

M. PARLAVIDE.

Voici les questions sur lesquelles vous devez asseoir votre décision :

La fille Mengin est-elle coupable d'avoir volé des lapins?

Est-elle coupable de les avoir volés la nuit?

Les a-t-elle volés à l'aide d'escalade?

Louis Mengin, son frère, et Thérèse Friclot étaient-ils de complicité avec elle?

Sur le premier point: la fille Mengin est-elle coupable d'avoir volé des lapins? il ne doit y avoir qu'un seul avis. Je ne le mets donc aux voix que pour la forme.

M. BENIN.

Monsieur le président, quelle peine croyez-vous qu'encourra cette petite malheureuse?

M. DURET.

Monsieur le juré, la loi vous interdit de pareilles questions. Vous devez ignorer la peine. La loi ne vous consulte que sur l'existence du crime.

M. BENIN.

Je ne suis point accoutumé à être juré, moi, et je ne veux pas, pour une fois peut-être que je le serai en ma vie, me charger du malheur de personne.

M. DURET.

Monsieur le président, rappelez le juré à l'ordre.

M. JOVIAL.

Mon voisin Benin, vous allez vous faire de mauvaises affaires, sur ma parole.

M. PONCTUEL.

Il n'est pas rare de voir des personnes, qui débutent dans la carrière du jury, faire de semblables questions; mais monsieur Benin doit, à présent qu'il est instruit, s'interdire la récidive.

M. PRESSÉ.

Tout cela n'avance à rien. Pas de doute que la fille Mengin ne soit coupable.

M. PONCTUEL.

Monsieur le président, reposez encore la question pour que chacun réponde à son tour par oui ou par non.

M. PARLAVIDE.

C'est à vous à répondre le premier, monsieur Benin. La fille Mengin est-elle coupable d'avoir volé des lapins?

M. BENIN.

Non.

M. DURET.

Comment! non.

M. PONCTUEL.

Si c'est l'opinion de monsieur, vous n'avez pas le droit de l'influencer.

M. DURET.

Mais il y a mauvaise foi évidente; je dis plus, il y a connivence.

M. BENIN.

Monsieur, le mot *connivence* ne se prend qu'en mauvaise part, et il ne peut pas y avoir de connivence pour faire le bien. J'ai soixante ans; je ne me suis jusqu'ici occupé que de mon commerce, dans lequel je n'ai jamais fait que des opérations sûres; je ne changerai rien à ma manière, et je préfère le repos de ma conscience à la part d'honneur qui me revien-

question aussi évidente, il n'y ait que la majorité d'une voix pour la culpabilité. Remarquez bien que cette manière d'opérer, laissant en quelque sorte à la Cour la décision du sort de l'accusée, nous n'avons aucune influence sur le jugement, et que notre participation dans cette affaire devient tout-à-fait nulle.

M. PRESSÉ.

Posez la seconde question.

M. PARLAVIDE.

Seconde question : La fille Mengin est-elle coupable d'avoir volé des lapins la nuit? Il n'y a pas plus de doute sur cette seconde question que sur la première, et je commence par dire, oui.

M. BENIN.

Puisque c'est à mon tour à parler, je me permettrai de demander s'il est bien sûr que, le 22 juillet dernier, il fît nuit à neuf heures du soir.

M. PONCTUEL.

Ah! ah! ceci mérite examen.

M. PRESSÉ.

La nuit s'entend du moment où on allume les réverbères, et, à neuf heures, les réverbères sont toujours allumés dans quelque saison que ce soit.

M. BENIN.

Mais, monsieur, il n'y a pas de réverbères à Villejuif où le vol s'est commis, soit disant, et il ne faut pas juger d'après Paris.

M. INDÉCIS.

D'ailleurs, je crois bien me rappeler que, le 22 juillet, il y avait lune, et dans la belle saison la lune est comme une prolongation du jour.

M. JOVIAL.

Voilà qui est clair. La lune, le jour, les réverbères; il n'y a rien d'obscur dans tout cela.

M. PRESSÉ.

Messieurs, nous ne sommes pas ici chez Brunet pour faire des pointes. Il s'agit d'en finir. Allons aux voix.

M. LÉVEILLÉ.

Messieurs, messieurs, je suis sûr que, le 22 juillet, il n'y a pas eu de nuit.

M. JOVIAL, riant.

C'est plus fort.

M. LÉVEILLÉ.

J'étais en voyage, et je me rappelle qu'il faisait clair toute la nuit à distinguer les feuilles des arbres.

M. DURET.

Pour prouver qu'il n'y a pas eu de nuit, monsieur dit qu'il a fait clair toute la nuit.

M. PARLAVIDE.

La nuit est l'absence du jour. Aussitôt que le soleil est couché, et que ses derniers rayons ont disparu de l'horizon, il fait nuit.

M. PONCTUEL.

Pour notre hémisphère.

M. PARLAVIDE.

Il fait nuit à Villejuif.

M. PONCTUEL.

Sans contredit.

M. BENIN.

Je n'en persiste pas moins à dire que, quand il fait clair, il ne fait pas nuit; et s'il y avait lune le 22 juillet dernier à neuf heures du soir, la fille Mengin, en supposant qu'elle ait volé, n'a pas volé de nuit.

M. INDÉCIS, tirant un almanach de sa poche.

Messieurs, voici un almanach qui va nous tirer d'embarras.

NEUVIÈME JURÉ, au dixième.

C'est une bonne idée.

M. PRESSÉ.

Monsieur, il ne s'agit pas de cela. A neuf heures du soir, il fait toujours nuit.

M. PONCTUEL.

Non pas.

M. DURET.

Mais, messieurs....

M. INDÉCIS, lisant.

Vingt-deux juillet, premier quartier.

M. BENIN.

Vous voyez bien.

M. DURET.

Qu'est-ce que nous voyons?

M. BENIN.

Premier quartier.

M. DURET.

Est-ce qu'un premier quartier a jamais éclairé jusqu'à neuf heures?

M. INDÉCIS.

C'est à quoi je n'ai jamais pris garde.

NEUVIÈME JURÉ.

Ni moi non plus.

DIXIÈME JURÉ.

Ni moi.

M. PRESSÉ.

Messieurs, messieurs, au fait.

M. PONCTUEL.

Monsieur, il y va de la liberté d'une de nos semblables. Nous ne pouvons pas être trop circonspects.

M. BENIN.

Rappelez-vous la messe de la pie, messieurs.

NEUVIÈME JURÉ, au dixième.

C'est vrai, au moins.

DIXIÈME JURÉ.

Cela fait frémir.

M. JOVIAL, avec ironie.

Et les Calas si bien défendus par Voltaire.

M. BENIN.

Votre Voltaire était un philosophe.

M. PRESSÉ.

Eh! la question, messieurs, la question!

M. BENIN.

Dieu merci! elle est abolie.

M. PRESSÉ.

Je ne parle pas de celle-là; je parle de celle qui devrait nous occuper.

M. BENIN.

C'était une chose horrible.

M. PARLAVIDE.

Messieurs, pour l'honneur de l'institution du jury, institution grande, louable et imposante, je vous supplie, au nom des immortels législateurs à qui nous devons cette noble conception...

M. JOVIAL, l'interrompant.

Ces immortels législateurs étaient Anglais pourtant.

M. PARLAVIDE.

Le génie n'a point de patrie, messieurs.

NEUVIÈME JURÉ, au dixième.

Ce sont les Anglais qui nous ont donné cette loi?

DIXIÈME JURÉ.

Apparemment.

ONZIÈME JURÉ.

Quand cela donc?

M. PRESSÉ.

Monsieur le président, nous n'en finirons pas.

M. PARLAVIDE.

Messieurs, la Cour nous attend.

M. PRESSÉ.

Il est près de trois heures.

NEUVIÈME JURÉ, bas.

Heureusement je ne dîne qu'à cinq aujourd'hui.

M. DURET.

La Bourse sera fermée.

M. PRESSÉ.

Président, passez au second juré.

M. PARLAVIDE.

Je vais reposer la seconde question, pour que le premier juré réponde par oui ou par non, et je déclare que je ne permets plus d'objections.

M. PONCTUEL.

Cependant il faut bien éclairer mutuellement notre religion.

M. PRESSÉ.

La discussion du tribunal ne l'a éclairée que de reste.

M. PARLAVIDE.

La fille Mengin est-elle coupable d'avoir volé de nuit?

M. BENIN.

Non.

M. PONCTUEL.

Oui, si la lune constitue la nuit.

M. JOVIAL, d'un ton d'hésitation.

Non.

M. LÉVEILLÉ.

Premier quartier de lune.

M. PARLAVIDE.

Répondez par oui ou par non.

M. LÉVEILLÉ.

En mon âme et conscience, non.

M. INDÉCIS.

Pour moi, je suis fort embarrassé.

M. PARLAVIDE.

Répondez par oui ou par non.

M. INDÉCIS.

Monsieur, si mon opinion n'est pas encore assise, pouvez-vous me passer?

M. PARLAVIDE.

Non.

M. INDÉCIS.

Non?

M. PARLAVIDE.

A l'autre juré.

M. INDÉCIS.

Un instant. J'ai répondu non, c'est-à-dire vous ne pouvez pas me passer. C'était comme une seconde interrogation que je vous faisais; mais je n'ai pas prétendu dire : non, la fille Mengin n'est pas coupable d'avoir volé de nuit.

M. DURET.

Que dites-vous donc? car il faut en finir.

M. INDÉCIS.

Eh bien, je m'en tiens à non.

M. DURET.

Quant à moi, je dis oui. A vous, messieurs.

NEUVIÈME JURÉ, bas, au dixième.

Depuis que je sais que cette loi est de création anglaise, je suis tout drôle.

DIXIÈME JURÉ.

Dites non.

NEUVIÈME JURÉ.

Non.

DIXIÈME JURÉ.

Non.

ONZIÈME JURÉ.

Non.

DOUZIÈME JURÉ, à part.

C'est impatientant d'être le dernier. Morbleu, tant pis pour elle. (Haut.) Oui.

M. PARLAVIDE.

Je ne puis m'empêcher de vous faire observer, messieurs, que votre indulgence est non seulement préjudiciable à la morale publique, à laquelle vous portez une atteinte sensible en dépouillant le crime de ces craintes salutaires qui le retiennent souvent au bord du précipice, mais qu'elle est encore attentatoire à votre sécurité personnelle. Et, en effet, messieurs, si vous ne considérez dans un malfaiteur que le mal qu'il a fait à un autre, si vous ne voyez qu'un

délit qui vous est étranger dans un délit qui pouvait vous atteindre, je ne crains pas de vous le dire, messieurs, vous déviez de la route qui vous est tracée; oui, messieurs, vous manquez à votre devoir. Voilà deux questions résolues à la majorité d'une voix contre l'accusée. La Cour peut renvoyer la fille Mengin à Villejuif, pour attester notre faiblesse ou plutôt notre insouciance.

M. INDÉCIS.

Mais, dame! si le tribunal la renvoie, ce sera la faute du tribunal, puisque nous aurons donné le compte de voix nécessaire pour la condamner.

M. PARLAVIDE.

Mauvaise subtilité qui ne conduirait qu'à détruire l'effet du jury, que du reste on n'entend point encore en France. Eh bien! moi, messieurs, j'invente le jury et je le professe. Le jury n'est autre chose que la coalition de la partie saine de la société contre la partie malade de cette même société. Avant de passer plus avant, je vous prie de réfléchir à cette définition, qui est grande, morale et positive.

(Un moment de brouhaha, pendant lequel M. Parlavide tire de sa poche la lettre qu'on lui a remise. Après l'avoir lue, il se lève, s'avance au bord de la scène, et dit à part avec une émotion marquée :)

Grand Dieu! cette fille Mengin serait... Ce nom aurait dû me frapper. Son âge se rapporte à l'époque où je mis sa mère hors de chez moi pour céder aux importunités de ma femme. Malheureuse enfant! la misère l'aura conduite... Ses traits, d'ailleurs, ont une conformité frappante avec ceux de sa mère... Tâchons de détourner le mal que j'ai pu faire.

M. PRESSÉ.

Que de temps perdu! nous resterons ici jusqu'à demain, si vous n'y prenez garde.

M. DURET.

On veut nous faire un cours.

M. PONCTUEL.

On s'éclaire par la discussion.

M. INDÉCIS.

Moi, je trouve qu'on s'embrouille.

M. PRESSÉ.

Condamnons ou absolvons, et finissons-en.

M. MERLAVIDE, se rasseyant.

Condamnons! Eh! messieurs, qui vous parle de condamner? Serais-je assez malheureux pour que vous eussiez tiré une aussi triste conclusion des doctrines que je viens de professer? Condamnons! Ce mot doit-il se trouver dans le vocabulaire d'un juré? Prenez-y garde, messieurs, le siècle n'est que trop enclin à dénaturer des principes vrais par de fausses conséquences; et lorsque je soutenais, en thèse générale, que nous devions nous armer d'une juste sévérité, je n'ai pas dû prévoir que vous donneriez à ma pensée une extension aussi blâmable que dangereuse. Ne sommes-nous pas, avant tout, les défenseurs de la veuve et de l'orphelin?

M. PRESSÉ.

Mais il n'y a ni veuve ni orphelin dans cette af-

faire. La fille Mengin n'a jamais été mariée, et elle a encore sa mère.

M. BENIN.

Qu'est-ce que cela fait? Monsieur dit de bonnes choses.

M. PARLAVIDE, continuant.

La société ne nous a-t-elle pas interposés entre la loi et le coupable pour que l'innocent n'eût rien à redouter de la justice?

M. PONCTUEL, bas.

Quelle palinodie!

M. DURET, de même.

Quels lieux communs!

M. JOVIAL, de même.

C'est du talent.

M. DURET, de même.

Il se moque de nous.

M. PRESSÉ, haut.

Passons donc à la troisième question.

M. PARLAVIDE.

La fille Mengin est-elle coupable d'avoir volé à l'aide d'escalade? Mon avis est non.

M. BENIN.

Non.

M. PRESSÉ.

Oui, elle a volé à l'aide d'escalade.

M. PONCTUEL.

Si elle a volé dans un endroit clos, que la porte

n'ait pas été ouverte, ou qu'elle n'en ait pas eu les clefs, point de doute qu'elle n'ait volé à l'aide d'escalade.

M. PARLAVIDE.

Monsieur, dites-vous oui ou non ?

M. PONCTUEL.

A cause de l'incertitude, je dis non.

M. JOVIAL.

Non. (Poussant M. Léveillé qui dort.) A vous.

M. LÉVEILLÉ, mal éveillé.

Après vous.

M. JOVIAL.

J'ai parlé, moi.

M. LÉVEILLÉ, bas.

Comment avez-vous dit ?

M. JOVIAL, de même.

J'ai dit : non.

M. LÉVEILLÉ, haut.

Non.

M. INDÉCIS.

Escalade vient du mot latin *scala*, qui signifie échelle en français. Or, il ne m'est pas démontré que l'échelle trouvée non loin de l'endroit par lequel la fille Mengin aurait franchi la muraille, lui ait véritablement servi à cet usage.

M. DURET.

Monsieur, veuillez conclure positivement.

M. INDÉCIS.

Positivement... non.

M. DURET.

Quant à moi, je déclare, en mon âme et conscience, qu'il est prouvé que la fille Mengin a volé des lapins, la nuit, à l'aide d'escalade.

M. PARLAVIDE, souriant.

Votre déclaration est faite d'un ton qui ferait supposer de l'animosité contre la prévenue.

M. DURET.

Je ne me laisse point influencer.

M. PARLAVIDE, affectant de la légèreté.

Qui pense à vous influencer?

DIXIÈME JURÉ, bas au neuvième.

Comme le ton du président est radouci!

NEUVIÈME JURÉ, de même.

Il a lu une lettre.

DIXIÈME JURÉ, de même.

Tiens, vous êtes aussi bon observateur que moi. J'avais bien vu aussi qu'il avait lu une lettre.

M. PARLAVIDE, au neuvième juré.

A vous, monsieur.

NEUVIÈME JURÉ.

Plaît-il?

M. PARLAVIDE.

La fille Mengin...

NEUVIÈME JURÉ, l'interrompant.

Ah! j'y suis. Eh bien! non.

DIXIÈME JURÉ.

Non.

ONZIÈME JURÉ.

Non.

DOUZIÈME JURÉ.

Oui.

M. PARLAVIDE, d'un ton très-attendri.

Messieurs, si l'honneur que j'ai d'être votre président, si l'habitude des affaires que m'a donnée l'exercice imposant des fonctions d'avocat que je professe depuis plus d'un quart de siècle; si la considération personnelle que l'on veut bien m'accorder, me donnent quelque crédit près de vous, permettez-moi de vous féliciter de cet esprit de paternité qui vient de présider à cette dernière décision. Oubliant un moment que vous étiez des jurés, vous vous êtes considérés comme des pères de famille; vous avez craint de déployer une rigueur peut-être injuste envers une infortunée, à peine âgée de seize ans, que la misère a portée à faire un chétif vol de lapins. Je dis plus, messieurs, et j'écarte l'idée de la misère, pour en laisser planer une plus simple, plus innocente, et peut-être plus vraie : le jeune âge de ma cliente...

PLUSIEURS JURÉS.

De sa cliente!

M. PARLAVIDE, se reprenant.

De l'accusée, messieurs. Le jeune âge de l'accusée, dis-je, ne peut-il pas faire admettre la possibilité d'un

enfantillage, le désir de se procurer un jouet, un amusement? et les moyens de se procurer ce jouet, cet amusement, n'étaient-ils pas pour la petite Mengin un jouet et un amusement de plus? Pourrions-nous consentir à flétrir pour jamais l'avenir d'une pauvre enfant qui n'a pas même l'idée de son crime, et que nous allions corrompre en la plongeant dans d'infâmes lieux de réclusion, où elle eût partagé la société des plus viles créatures?

(Plusieurs jurés s'essuient les yeux.)

DOUZIÈME JURÉ, pleurant.

Mais, monsieur le président, comment donc faire? Monsieur l'avocat-général ne nous a pas dit un mot de tout cela. Il est bien d'avis que cette pauvre petite est déjà une scélérate. Si nous nous permettons d'en juger autrement, nous allons manquer à un magistrat; et comme un magistrat est toujours un magistrat respectable, nous allons manquer à un magistrat respectable.

M. PONCTUEL.

Il est la partie publique, c'est son devoir d'accuser.

M. BENIN.

Moi qui lui en voulais. Ah! c'est son devoir.

M. PARLAVIDE.

Je vais poser la quatrième et dernière question; question de peu d'importance et qui confirmerait encore ce que je vous disais tout à l'heure, que tout ceci pouvait n'être considéré que comme un enfan-

tillage, puisque les prétendus complices ne sont que des enfans.

M. PRESSÉ.

Monsieur, la quatrième question.

M. PARLAVIDE.

Louis Mengin et Catherine Friclot, l'un frère, l'autre camarade de la prévenue, étaient-ils de complicité avec elle? (Riant avec une sorte d'affectation.) Un enfant de treize ans, l'autre de quatorze, quels complices!

M. BENIN.

Bast! messieurs, votons *non* par acclamation.

M. PONCTUEL.

On ne peut pas voter par acclamation dans un jury.

M. BENIN.

Je commence donc par dire non.

M. PRESSÉ.

Oui.

M. PONCTUEL.

Je me fais ce raisonnement. Le petit Mengin n'a que treize ans; il ne doit pas sortir seul; il n'est donc pas étonnant qu'on l'ait trouvé près de sa sœur, sans que pour cela on puisse induire qu'il y eût complicité entre eux. Quant à Catherine Friclot, comme il est prouvé qu'elle chantait, et qu'on n'a jamais entendu de complice chanter....

M. DURET.

Quel raisonnement! Un enfant de treize ans, à la

campagne, qui ne peut sortir qu'avec sa sœur! Les bourgeois de Paris sont drôles; ils ne savent pas que, même dans nos faubourgs, les enfans courent les rues en venant au monde.

M. JOVIAL.

Mais quant aux chants de mademoiselle Friclot, que répondrez-vous?

M. DURET.

Qu'elle cherchait à couvrir le bruit que faisait sa complice.

M. JOVIAL.

Vous croyez donc que son chant n'était que du bruit; en ce cas il faut la faire débuter à l'Opéra.

(Tous les jurés rient.)

M. PARLAVIDE.

Messieurs, messieurs, de la gravité, je vous en prie. (A M. Ponctuel.) Et vous, monsieur, veuillez bien répondre par oui ou par non. Louis Mengin et Catherine Friclot étaient-ils d'accord avec la prévenue?

M. PONCTUEL.

Non.

M. JOVIAL.

Il est possible qu'il y eût de l'accord, s'il n'y en avait qu'un qui chantât.

M. PARLAVIDE.

Encore des quolibets! Monsieur, vous allez vous faire rappeler à l'ordre. Répondez oui ou non.

M. JOVIAL.

Sérieusement, non.

M. PARLAVIDE, à M. Léveillé.

A vous, monsieur.

M. LÉVEILLÉ, se frottant les yeux.

Sérieusement, non.

M. INDÉCIS.

Plonger un enfant de seize ans dans d'infâmes lieux de réclusion! Non.

M. DURET.

Je dis oui.

LES QUATRE DERNIERS JURÉS, après s'être consultés quelque temps, se lèvent et disent tous ensemble :

Non.

M. PARLAVIDE.

Messieurs, vous voici arrivés au terme de cette discussion. Quoique son objet fût de peu d'importance, vous avez généralement fait preuve d'une sagacité et d'un amour de la justice qui décèlent une réunion d'hommes probes et éclairés, appelés à porter leur jugement sur le sort d'un de leurs semblables. Je dis semblable aux yeux de la nature, car la société ne reconnaît de similitude qu'entre ceux qui professent les mêmes principes, soit en bien, soit en mal.

(Il reste assis, occupé à transcrire les votes. Les jurés viennent sur le devant du théâtre, où ils se groupent.)

M. DURET, à demi-voix.

Quel pathos!

M. BENIN, de même.

Pas un mot de religion! les yeux de la nature! Est-

ce qu'il n'était pas plus simple de dire que tous les hommes sont égaux devant Dieu?

M. JOVIAL.

Ce n'est pas éloquent cela.

NEUVIÈME JURÉ, d'un air de satisfaction au dixième.

Notre président a l'air content de nous. Il nous l'a dit, du moins.

DIXIÈME JURÉ.

Une belle avance!

NEUVIÈME JURÉ.

Enfin.... quand on se donne de la peine.

M. PARLAVIDE, se levant avec un papier à la main.

Il y a tout lieu d'espérer qu'elle s'en tirera. Elle n'a contre elle que la majorité d'une voix dans les deux premières questions; les deux autres sont résolues tout-à-fait à son avantage. (Il sonne; le garçon de bureau paraît.) Dites à la Cour que nous sommes en mesure.

M. PRESSÉ.

Allons, messieurs.

(Tous les jurés prennent leurs chapeaux, à l'exception de MM. Benin, Jovial, Indécis et Lévetillé.)

LE GARÇON DE BUREAU.

La Cour attend messieurs les jurés.

(Tous les jurés sortent.)

SCÈNE IV.

LE GARÇON DE BUREAU, seul.

Voyons la place du président. Je mets toujours à la loterie le nombre des votes pour la condamnation.... N'est-ce pas un sort!... voilà que je ne peux rien y deviner.... si fait. Première question, sept; seconde, encore sept; troisième, trois; quatrième, rien que deux. Ah! que c'est embarrassant, deux fois sept.... Tiens, deux fois sept font quatorze; je mettrai deux, trois et quatorze : c'est d'assez bons numéros.

SCÈNE V.

LE GARÇON DE BUREAU, M. BENIN, M. JOVIAL, M. INDÉCIS, M. LÉVEILLÉ.

M. LÉVEILLÉ.

J'avais peur pour nos chapeaux; mais les voilà.

M. BENIN.

Messieurs, nous avons fait de la bonne besogne.

M. INDÉCIS.

Trop bonne, peut-être.

M. JOVIAL.

Comment cela?

TOUS LES COMÉDIENS

NE SONT PAS AU THÉATRE.

PERSONNAGES.

M. PARTOUT, avocat.
LÉON, son neveu
M. DE ROCHERON.
MADAME BERNARD, gouvernante de M. Partout.
PAULINE, fille de madame Bernard.

La scène se passe à Paris, chez M. Partout.

Le théâtre représente un salon avec une table, des livres, etc.

UofM

Mr PARTOUT.

....QU'UN NOM FLÉTRI ET UNE MÉMOIRE DESHONORÉE.

Tous les Comédiens ne sont pas au Théâtre. Tome III

TOUS LES COMÉDIENS

NE SONT PAS AU THÉATRE.

SCÈNE I.

LÉON, PAULINE.

PAULINE.

Quoi! monsieur Léon, c'est vous? Vous avez quitté Montpellier? Vous ne voulez donc plus apprendre à être médecin? Monsieur votre oncle sait-il au moins votre retour?

LÉON.

Non, ma chère Pauline, et je ne viens que pour lui demander réponse à une lettre qu'il doit avoir reçue.

PAULINE.

Une lettre de vous?

LÉON.

Non.

PAULINE.

Une lettre d'un autre! Vous avez fait tant de chemin pour cela! Vous avez donc un grand intérêt dans cette affaire. (Elle soupire.) Ah! mon Dieu! si je devinais.

Regardez-moi, monsieur Léon. C'est cela, vous voulez vous marier.

LÉON.

Pauline, mon oncle a parlé de cette lettre à ta mère ou à toi.

PAULINE.

Pas un mot; mais je vois que je ne me suis pas trompée. Ah! monsieur Léon!

(Elle met son tablier sur ses yeux.)

LÉON.

Qu'est-ce que tu as donc, Pauline?

PAULINE.

C'est vrai, monsieur, ce que je fais n'est pas raisonnable; mais c'est plus fort que moi. J'ai beau savoir que je ne suis qu'une pauvre fille, dont la mère est gouvernante de monsieur votre oncle, je ne puis pas oublier que nous avons été élevés ensemble, et que j'ai toujours eu bien de l'amitié pour vous.

LÉON.

Je ne vois pas pourquoi cette amitié cesserait.

PAULINE.

Effectivement, elle doit même s'augmenter par votre mariage.

LÉON.

Ma chère Pauline, tu m'embarrasses beaucoup; je t'aime de tout mon cœur, mais enfin....

PAULINE.

Vous en épousez une autre; n'est-ce pas cela que vous voulez dire?

LÉON.

Tu n'as jamais pensé à être ma femme.

PAULINE.

Monsieur Léon, j'ai déjà pensé à bien des choses.

LÉON.

Dis-moi, mon oncle sera-t-il long-temps dehors?

PAULINE.

Il a son habit de l'Institut, et, quand il sort avec cet habit-là, il rentre toujours fort tard.

LÉON.

Et ta mère?

PAULINE.

Ma mère est ici près, elle va revenir.

LÉON.

J'attends un monsieur.

PAULINE.

Un monsieur de Montpellier?

LÉON.

Oui.

PAULINE.

Celui qui a écrit la lettre peut-être?

LÉON.

C'est vrai.

PAULINE.

Votre beau-père futur?

LÉON.

Tu devines on ne peut mieux.

PAULINE.

Vous serez venus ensemble pour mieux décider monsieur.

LÉON.

Tu es vraiment gentille.

PAULINE.

Voilà un beau-père bien pressé.

LÉON.

Écoute donc, on ne trouve pas tous les jours des gendres comme moi.

PAULINE.

Pouvez-vous badiner ainsi? Pauvre Pauline!

LÉON.

Tu m'affliges, mon enfant. Jamais je ne t'ai dit un mot qui pût te faire la moindre illusion.

PAULINE.

Vous n'avez guère de mémoire. Qu'est-ce que je devais donc croire quand vous m'appeliez votre petite femme?

LÉON.

Nous étions des enfans.

PAULINE.

Pas si enfans, monsieur. Je vous entends encore me dire que j'étais la plus jolie fille du monde; les enfans ne disent pas de ces choses-là.

LÉON.

Je le répéterai encore.

PAULINE.

Oh! que non, je suis changée.

LÉON.

En bien.

PAULINE.

Que les hommes sont trompeurs!

LÉON.

Pauvre petite!

PAULINE.

Allons, allons, voilà qui est fini; je croyais être aimée, je ne le suis pas; c'est à moi à savoir cacher mon chagrin.

LÉON, avec chaleur.

Mais je t'aime beaucoup.

PAULINE, le regardant tendrement.

Comme vous avez dit cela, monsieur Léon!

LÉON.

C'est la vérité.

PAULINE.

Vous m'abandonnez cependant.

LÉON.

Que veux-tu, Pauline?

PAULINE.

Rien, monsieur Léon. Il faut me pardonner. Pourvu que vous ne m'oubliiez pas.

LÉON, avec expression.

T'oublier! jamais.

PAULINE, d'une voix entrecoupée.

Je suis contente, je n'en demande pas plus. Au revoir, monsieur Léon; j'entends ma mère, vous allez lui parler de votre mariage; je n'en sais que trop sur ce sujet, et je vous laisse.

(Pauline sort.)

SCÈNE II.

LÉON, et un peu après MADAME BERNARD.

LÉON, regarde sortir Pauline d'un air attendri.

Pauvre enfant, comme elle est intéressante!

MADAME BERNARD.

Ah! qu'il est devenu gentil! (Elle fait une révérence.) Monsieur Léon, permettez-vous que je vous embrasse?

LÉON, l'embrassant.

Très-volontiers, madame Bernard.

MADAME BERNARD.

Eh! mais, vous voilà tout-à-fait un homme! Le cher oncle va être bien surpris; il ne vous attendait guère. Moi, ça ne m'étonne pas; l'impatience d'un amoureux.....

LÉON.

Vous savez donc le motif de mon voyage?

MADAME BERNARD.

Est-ce que monsieur me cache quelque chose?

LÉON.

En ce cas, vous devez savoir aussi pourquoi il n'a pas répondu à la lettre de monsieur de Rocheron.

MADAME BERNARD.

Ah! pourquoi, pourquoi? Parce que vous vous y êtes mal pris. Si vous vous fussiez borné à demander un consentement pur et simple pour vous marier avec qui bon vous semblerait, pas de doute que monsieur ne vous l'eût envoyé courrier par courrier; mais votre monsieur de Rocheron veut avoir des renseignemens sur vous, sur votre enfance, sur vos goûts; il veut en quelque sorte avoir une caution de votre caractère; et c'est une autre chose.

LÉON.

Quel danger y aurait-il à la donner?

MADAME BERNARD.

Monsieur votre oncle, avec la rigidité de son caractère, la gravité de son état, la belle réputation qu'il s'est acquise, a plus qu'un autre le droit d'être difficile.

LÉON.

Qu'il le soit tant qu'il lui plaira; je défie qui que ce soit de pouvoir m'attaquer.

MADAME BERNARD.

Je ne suis plus de ce temps-ci, monsieur Léon, nous ne pouvons pas nous entendre; mais certainement, dans ma jeunesse, quoiqu'on aimât à s'amuser

tout comme à présent, un monsieur comme vous qui aurait joué la comédie.....

LÉON.

Voilà donc mon grief?

MADAME BERNARD.

N'avez-vous pas joué la comédie à Montpellier?

LÉON.

Sans doute, quelquefois, mais en société.

MADAME BERNARD.

Vraiment, je crois bien que ce n'était pas sur un théâtre public; il ne manquerait plus que cela.

LÉON.

Eh bien?

MADAME BERNARD.

Eh bien! mais vous n'avez pas dû espérer que monsieur, qui est franc comme l'or, pût répondre en conscience d'un homme qui joue la comédie.

LÉON.

Mais tout le monde la joue, ma bonne madame Bernard.

MADAME BERNARD.

En voici bien d'un autre; tout le monde joue la comédie; monsieur votre oncle aussi, peut-être?

LÉON.

Mon oncle plus que personne.

MADAME BERNARD.

Juste ciel ! monsieur Léon, y pensez-vous ? (Elle rit.) Monsieur un comédien ! Il a bien le temps de cela, ma foi ! Un homme qui est avocat, membre de l'Institut, capitaine de la garde nationale, et qui va devenir marguillier..... Qu'est-ce qui a pu vous faire de pareils contes ?

LÉON, riant.

Mon oncle va devenir marguillier ?

MADAME BERNARD.

Qu'y a-t-il donc là de si plaisant ? Ça lui ira à merveille.

LÉON.

Mon oncle fera toujours très-bien tout ce qu'il fera.

MADAME BERNARD.

Ah ! certainement. Si vous l'entendiez parler à ces messieurs de la Fabrique ; un prédicateur ne dirait pas mieux.

LÉON.

Engagez-le donc à être moins sévère avec moi.

MADAME BERNARD.

Dame ! aussi votre comédie....

LÉON.

Mais, ma chère madame Bernard, vous me feriez devenir fou avec ma comédie. Je ne la joue pas seul cette comédie, et les personnes avec lesquelles je la joue ont au moins autant de franchise et de loyauté que mon oncle. Grâce à ma

comédie, je me suis ouvert les premières maisons de la ville; on m'y reçoit avec distinction; et la preuve, c'est le mariage que je suis sur le point de contracter, et que je n'aurais jamais trouvé sans ma comédie. Vous voyez donc bien que ma comédie n'est pas une si méchante chose.

MADAME BERNARD.

Mais quand votre beau-père viendra à savoir.....

LÉON.

Achevez : que je joue la comédie; mais c'est chez lui et avec lui que je la joue.

MADAME BERNARD, avec étonnement.

En vérité?

LÉON.

Sans doute.

MADAME BERNARD.

Quand je vous dis que je n'entends plus rien à ce qui se passe aujourd'hui. Un beau-père !.... Eh bien, mais si c'est ainsi, qu'est-ce donc qu'il demande à monsieur?

LÉON.

Il lui demande d'abord si je suis véritablement son neveu; car j'aurais pu lui en imposer. Il ne me connaît que sur ce que je lui ai dit de moi. Vous comprenez qu'on ne donne pas de but en blanc sa fille à un jeune homme rien que sur sa bonne mine et les contes qu'il lui aurait plu de faire sur sa famille.

MADAME BERNARD.

C'est assez raisonnable.

LÉON.

Il a dû lui demander si j'avais effectivement la fortune que je lui avais annoncée.

MADAME BERNARD.

Cela me paraît prudent.

LÉON.

Il veut être informé des défauts que je pourrais avoir.

MADAME BERNARD.

Il les connaît, vos défauts.

LÉON.

Il peut craindre que je n'en aie d'autres.

MADAME BERNARD.

C'est vrai : allons, allons, votre monsieur de Rocheron, malgré tout, n'est pas aussi léger que je l'aurais cru d'abord.

LÉON.

C'est un homme parfait.

MADAME BERNARD.

Sa fille est-elle jolie ?

LÉON.

Charmante, madame Bernard, et une fortune considérable. Il doit m'attendre dans une maison ici près; je vais l'aller chercher pour le présenter à mon oncle, et tâcher de terminer l'affaire la plus importante de ma vie.

SCÈNE III.

MADAME BERNARD, seule.

Quel mélange de raison et de folie! De mon temps, les hommes étaient tout un ou tout autre; à présent ils sont tout à la fois. Voilà pourtant un médecin, un docteur! Qu'est-ce qui pourra jamais avoir confiance à cela? Il est vrai qu'il y a tant de maladies pour rire.

SCÈNE IV.

LÉON, MADAME BERNARD, M. DE ROCHERON.

LÉON.

Madame Bernard, j'ai rencontré monsieur comme je sortais pour le chercher.

MADAME BERNARD, faisant une révérence à M. de Rocheron.

Monsieur, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

M. DE ROCHERON, à Léon en saluant madame Bernard.

Madame est une de vos parentes?

LÉON.

Par l'amitié qui nous unit à madame Bernard, elle est de la famille.

M. DE ROCHERON.

Répétez-moi donc encore une fois, mon cher ami, que le motif que vous m'avez donné du silence de monsieur votre oncle envers moi n'est pas une plaisanterie.

LÉON.

Il n'y a rien de si sérieux. Demandez à madame.

M. DE ROCHERON.

Vous ne me ferez jamais croire qu'un avocat de Paris, un homme d'esprit, puisse être timoré à ce point-là.

LÉON.

Il n'y a peut-être que madame Bernard qui trouve cela tout simple.

MADAME BERNARD.

Il ne faut pas me mettre en jeu. Je répète ce qu'il m'a dit; il peut avoir ses raisons. A présent surtout que les mœurs sont à la mode, on blâme beaucoup de choses auxquelles on n'aurait pas fait attention il y a quelque temps.

M. DE ROCHERON, souriant.

Je commence à être sur la voie. Et puis, s'il m'avait répondu, il n'a pas d'enfans, vous êtes son seul héritier, il aurait pu craindre que nous ne voulussions l'engager. Qu'il se rassure; je suis assez riche, Dieu merci, pour choisir le gendre qui me convient; à moins cependant qu'il n'y ait quelque autre chose que vous ne voulez pas me dire.

LÉON.

Quelque autre chose!

M. DE ROCHERON.

Un petit tour de jeunesse; quelque fredaine, bien excusable sans doute, mais dont un oncle si sévère conserve cependant de la rancune.

MADAME BERNARD.

Ah! pour cela, monsieur, je puis vous assurer qu'excepté ce que vous savez, il n'y a rien à reprocher à monsieur Léon.

LÉON.

Je vous jure que mon oncle n'a pas d'autre plainte à faire de moi.

M. DE ROCHERON.

Je sais des gens qui se sont faits rigoristes; mais je n'en connais point encore qui se soient élevés à ce point de perfection.

MADAME BERNARD.

Monsieur a tant d'esprit; il est si prévoyant. Il pense toujours six mois d'avance comme il faudra penser dans six mois.

M. DE ROCHERON.

C'est une heureuse faculté.....

MADAME BERNARD.

Et qui demande bien du courage; car il faut savoir rompre à temps avec certaines gens, et se lier à propos avec d'autres; aussi est-on bien sûr de ne rencontrer jamais ici que des personnes que l'on peut voir.

M. DE ROCHERON, avec légèreté.

Sur ce pied-là, j'ai grand'peur qu'il ne me reçoive pas.

LÉON.

Si vous pouviez seulement être témoin de l'entrevue que nous allons avoir ensemble.

M. DE ROCHERON.

A quoi bon?

LÉON.

Vous seriez à même de nous juger tous les deux. Il me vient une idée, madame Bernard; ce cabinet est-il toujours inhabité?

MADAME BERNARD.

Toujours.

LÉON.

Vous en avez les clefs?

MADAME BERNARD.

Oui.

LÉON.

C'est on ne peut mieux. (A M. de Rocheron.) Vous pourrez vous y tenir tout le temps qu'il vous plaira, et sortir ensuite par l'antichambre, sans que personne vous voie.

M. DE ROCHERON.

Comment! vous voulez me mettre en embuscade?

LÉON, avec instance.

Monsieur, ne me refusez pas.

M. DE ROCHERON.

Si fait vraiment, mon cher ami. Votre expédient est au moins inutile.

LÉON.

Ah! monsieur, je vous en conjure. Songez combien il est important pour moi que vous me connaissiez bien.

MADAME BERNARD.

Je commence à concevoir le désir de monsieur Léon; et je me range à son avis. Dans une affaire aussi sérieuse, il ne faut laisser aucun louche. Méfiance est mère de sûreté. Mais, attendez donc: n'est-ce pas trahir mon maître que de me prêter à cela?

LÉON.

Au contraire, ma chère madame Bernard, vous mettez monsieur à même de pouvoir l'apprécier.

MADAME BERNARD.

C'est vrai.

LÉON.

Et vous me rendez à moi un service essentiel.

MADAME BERNARD.

Je n'hésite plus. Je vous ai presque élevé, monsieur Léon; et je ne voudrais pas que monsieur s'imaginât ce qui n'est pas. Vous êtes un bon et honnête jeune homme; je le dis, je le répète. Monsieur verra bien que votre oncle ne me démentira pas. Il y va de mon honneur; et certainement, si vous ne m'eussiez jamais quittée..... Enfin, enfin, je vais toujours chercher les clefs.

SCÈNE V.

M. DE ROCHERON, LÉON.

M. DE ROCHERON.

Dès qu'il y va de l'honneur de madame Bernard, je ne puis plus reculer; mais soyez bien certain, mon cher ami, que ce n'est pas à cause de vous, mais bien à cause de votre oncle, que je me prête au stratagème que vous avez imaginé. Sa conduite envers moi commence à me paraître si offensante, que, tout pacifique que je sois, l'idée de m'en venger pourrait bien me passer par la tête.

LÉON.

Vous venger!

M. DE ROCHERON.

Je suis de bonne composition. Je fais volontiers la part d'une douce et honnête hypocrisie pour les personnes qui la croient nécessaire à leur petite ambition. Tant de gens manquent de mérite, qu'il faut bien qu'ils y suppléent par quelque chose. Mais de penser que monsieur Partout aurait craint d'entrer en correspondance avec moi, cela passe la mesure, et mérite une leçon.

LÉON.

Je ne sais que vous répondre. J'ai vu mon oncle si gai, si aimable, que j'ai peine à le reconnaître dans le portrait qu'on m'en fait.

M. DE ROCHERON.

Nous allons en juger. Notre cause est commune, puisque vous allez devenir mon gendre; et je ne veux pas quitter Paris sans avoir prouvé qu'un homme qui ne joue la comédie que pour son plaisir, vaut bien celui qui ne la joue qu'à son profit.

SCÈNE VI.

M. DE ROCHERON, LÉON, MADAME BERNARD.

MADAME BERNARD.

Voici monsieur Partout. Entrez vite dans ce cabinet.

LÉON.

Madame Bernard, je vais y entrer aussi, pour que vous ayez le temps de le prévenir de mon arrivée. Je rentrerai par l'antichambre quand je jugerai qu'il en sera temps.

MADAME BERNARD.

Comme vous voudrez. Remarquez seulement la manière dont je vais m'y prendre pour le préparer à vous bien recevoir.

LÉON, bas à M. de Rocheron.

La pauvre madame Bernard brûle aussi de jouer un petit rôle.

(Ils entrent tous deux dans le cabinet.)

SCÈNE VII.

MADAME BERNARD, seule.

Deux hommes cachés dans un cabinet, c'est ce qu'on appelle une intrigue. C'est amusant une intrigue; tâchons de nous en tirer avec adresse. C'est la première fois de ma vie que pareille chose m'arrive; mais il y a commencement à tout; et quand on n'est pas une sotte..... Paix!

SCÈNE VIII.

MADAME BERNARD, M. PARTOUT, en habit de l'Institut.

M. PARTOUT. Il se promène sur le théâtre avec l'air de la plus grande satisfaction.

Ah! quel succès! ah! quelle chose étonnante! Madame Bernard, je n'en puis plus; mais je viens d'être bien brillant..

MADAME BERNARD.

Tant mieux, monsieur.

M. PARTOUT.

Je ne puis vous expliquer cela. Il ne sied pas de faire son éloge; d'ailleurs, vous ne pourriez pas me comprendre. Tout ce que je puis vous dire, c'est que je suis très-fatigué.

(Il s'assied.)

MADAME BERNARD.

Monsieur, tout le monde peut avouer qu'il est fatigué.

M. PARTOUT, se levant et marchant à grands pas.

Mais le succès que je viens d'avoir à l'Institut! Ils n'en reviendront de long-temps, je vous en réponds. M'avez-vous déjà entendu parler du zodiaque de Denderah?

MADAME BERNARD.

A peu près.

M. PARTOUT.

Ce zodiaque met tous les esprits à la torture. Les uns veulent qu'il prouve une antiquité inconnue; d'autres, au contraire, prétendent qu'il prouve la vérité des anciens livres : eh bien, moi, par un bonheur inouï, je viens de prouver qu'il ne prouve rien. Cela m'est venu tout d'un coup, sans y penser, sans avoir aucune idée arrêtée. Je n'étais ni pour ni contre. Dans cette indécision, mon étoile a voulu que je trouvasse un terme moyen qui a le grand avantage de ne me mettre mal avec personne, et qui m'a fourni l'à-propos le plus étonnant qu'on ait peut-être jamais entendu.

MADAME BERNARD.

Monsieur, je disais bien que vous étiez un homme extraordinaire.

M. PARTOUT.

Oui, vraiment, extraordinaire, ce n'est pas trop. Trouver autant de raisons à l'appui d'une opinion qui, au bout du compte, m'est fort indifférente.

MADAME BERNARD, se tournant du côté du cabinet.

Que j'aurais voulu que ces messieurs fussent là!

M. PARTOUT.

Quels messieurs?

MADAME BERNARD, avec embarras.

Ces messieurs.... de la Fabrique; ceux qui veulent vous faire marguillier.

M. PARTOUT.

Parbleu! ils y auraient compris grand'chose.

MADAME BERNARD.

Ils trouvent que vous parlez si bien.

M. PARTOUT.

Quand je suis avec eux, je parle pour eux. Mais à l'Institut! un succès à l'Institut! c'est une autre affaire. (Il prend une lettre sur son bureau.) Ah! ah! c'est pour mon oraison funèbre de demain. (Il lit.) « Monsieur, « j'ai l'honneur de vous rappeler que c'est demain que « vous vous êtes chargé de jeter des fleurs sur la « tombe de l'illustre confrère que nous venons de « perdre. »

MADAME BERNARD.

Combien de fleurs comme cela n'avez-vous pas déjà jetées!

M. PARTOUT.

Ça commence à en faire beaucoup.

MADAME BERNARD.

Je ne conçois pas que vous puissiez être toujours

prêt à vous attendrir ainsi publiquement pour le premier venu.

M. PARTOUT.

Dites donc pour le premier qui s'en va. (Il rit.) Ah! ah! ah! J'en ai l'habitude; et puis cela fait bien dans le public. Vous n'avez vu personne?

MADAME BERNARD.

Pardonnez-moi, monsieur. D'abord, cette pauvre dame qui a tant à se plaindre d'un grand personnage.

M. PARTOUT.

Ah! bast! je ne m'étais chargé de son affaire que parce que j'espérais que cela me mettrait en relation avec sa partie adverse; mais puisqu'il n'en est rien, ma foi!... Est-ce tout?

MADAME BERNARD, à part.

Voici le moment de le préparer comme il faut. (Haut, en se tournant du côté du cabinet.) Il est encore venu une autre personne qui vous est bien chère, et que vous aurez bien du plaisir à revoir.

M. PARTOUT.

Qui cela donc?

MADAME BERNARD.

Votre cœur ne vous l'indique pas?

M. PARTOUT.

Finissons. Quelle est cette personne?

MADAME BERNARD.

C'est un jeune homme qui a des torts assurément,

de très-grands torts; mais la jeunesse excuse bien des choses : et d'ailleurs, à tout péché miséricorde.

M. PARTOUT.

Est-ce que ce serait mon neveu, par hasard?

MADAME BERNARD.

Oui, monsieur, c'est lui-même.

M. PARTOUT.

Qui vient de Montpellier, sans me prévenir! Vous seriez-vous chargée de parler pour lui?

MADAME BERNARD.

Non, monsieur.

M. PARTOUT.

Vous l'avez bien assuré que je ne consentirais jamais à son mariage?

MADAME BERNARD.

Il n'y a pas de doute.

M. PARTOUT.

De quel air a-t-il reçu cela?

MADAME BERNARD.

Il a l'air assez résolu, et son beau-père aussi.

M. PARTOUT.

Son beau-père! Son beau-père est donc avec lui?

MADAME BERNARD.

Mais oui, monsieur.

M. PARTOUT.

Ah! son beau-père est avec lui.... Ils se seront concertés pour me faire une scène de pathos.

MADAME BERNARD, à part, d'un air effrayé.

Une scène de pathos! où me suis-je fourrée?

M. PARTOUT.

Ils n'ont qu'à bien se tenir; je les recevrai de la bonne façon. Dites à Philippe de me donner un autre habit.

MADAME BERNARD.

J'y vais, monsieur. (A part, en sortant.) Une scène de pathos! Je me suis prêtée à une scène de pathos!

M. PARTOUT.

Je ne puis pas empêcher ce mariage, qui du reste m'est fort indifférent; mais j'aurai fait ce que je dois faire dans ma position, et madame Bernard aura soin de répandre jusqu'à quel point je pousse les scrupules. Elle est excellente pour cela.

(Il rit.)

MADAME BERNARD, apportant un habit.

Je n'ai pas trouvé Philippe; mais voici votre habit.

M. PARTOUT quitte son habit de l'Institut et met l'autre.

C'est bon. Ah! messieurs les comédiens!

SCÈNE IX.

M. PARTOUT, MADAME BERNARD, LÉON.

LÉON, courant vers son oncle.

Bonjour, mon cher oncle.

M. PARTOUT.

Madame Bernard, laissez-nous.

(Madame Bernard s'en va. Un intervalle de silence pendant lequel l'oncle et le neveu se regardent.)

LÉON, d'un air timide.

Mon cher oncle, comme vous me regardez! Serait-il donc vrai que vous fussiez courroucé contre moi? Qu'ai-je fait pour m'attirer un pareil malheur?

M. PARTOUT, de l'air le plus sérieux.

Vous ne l'ignorez pas, monsieur, et lorsque, malgré les avertissemens que je vous ai fait donner, vous avez persisté à vous livrer à la frivolité de vos goûts, au lieu de chercher à acquérir la gravité nécessaire à un homme de votre profession, vous avez dû penser que tout lien entre nous était rompu.

LÉON.

Je vous assure, mon cher oncle, que je n'ai reçu aucun avertissement de votre part; et cela est si vrai, que je ne sais pas encore ce que vous entendez par la frivolité de mes goûts.

(Il se tourne du côté du cabinet.)

M. PARTOUT.

C'est le métier d'histrion que vous faites.

LÉON.

Quoi! mon oncle, ce sont là les seuls reproches que vous ayez à me faire?

M. PARTOUT.

La corruption du siècle vous entraîne, mon neveu; vous vous faites esprit fort pour mépriser toutes les convenances; je souhaite que cela vous réussisse. Au surplus, Pantalon était médecin.

LÉON, riant aux éclats.

Tenez, mon cher oncle, il y a tant de probité dans votre talent, qu'il vous est impossible de soutenir long-temps une mauvaise cause; il faut que votre esprit vous décèle.

M. PARTOUT, d'un ton plus radouci.

Il n'y a point d'esprit là-dedans.

LÉON.

Votre Pantalon médecin est très-drôle.

M. PARTOUT, riant.

Tu vas me faire rire, et ce n'est pas ce que je voulais.

LÉON.

Si vous avez à me corriger, vous me corrigerez plutôt en riant qu'avec le ton sévère que vous avez pris.

M. PARTOUT.

Castigat ridendo, ce doit être ta devise, c'est la

prétention de tous les baladins. Au fait, que me veux-tu?

LÉON.

Mais, mon oncle, que vous receviez monsieur de Rocheron, et que vous vouliez bien lui dire quelque petite chose en ma faveur.

M. PARTOUT.

Je ne recevrai pas ton monsieur de Rocheron; je ne veux pas transformer mon cabinet en foyer de théâtre. Ne faudrait-il pas le remercier aussi du bel exemple qu'il t'a donné? Un père de famille, un des principaux bourgeois d'une ville, qui ne trouve rien de mieux que de se donner en spectacle! Comment faire entendre raison à des jeunes gens, après cela?

LÉON.

Vous êtes devenu trop rigoriste.

M. PARTOUT.

J'ai toujours été de même, et je ne me départirai jamais de la méfiance que m'inspire toute espèce de gens faisant le métier d'acteur, métier de fausseté et de déception, et qui ne peut aucunement s'allier avec le caractère d'un galant homme.

LÉON.

Voilà une proscription bien étendue.

M. PARTOUT.

Cette étude continuelle que vous vous faites de feindre tous les sentimens doit finir par vous corrompre le cœur.

LÉON.

Cette étude ne corrompt rien du tout; je puis vous en répondre, moi qui m'y suis livré; et je la trouve même tellement nécessaire aujourd'hui que, si j'ai jamais des enfans, ce sera la première chose à laquelle je les formerai.

M. PARTOUT.

L'idée est admirable; tu vas faire souche de marionnettes.

LÉON.

A présent que tout le monde peut prétendre à tout, il faut pourtant bien préparer les enfans à jouer tous les rôles. Ne puis-je pas avoir un fils magistrat, grand seigneur, ministre même? Voyez quel avantage ce sera que de lui sauver le début! Et s'il vit dans des temps de parti, qu'il lui faille prendre feu pour et contre la même chose en moins de vingt-quatre heures, où trouvera-t-il le ton, l'air de persuasion qui lui seront nécessaires? Non, non, mon cher oncle, croyez-moi, savoir jouer la comédie est une chose indispensable aussitôt qu'on est en évidence.

M. PARTOUT.

Pour la vie publique, comme pour la vie privée, ce qui est indispensable c'est la loyauté et la franchise.

LÉON.

Mais ceux qui en manquent doivent-ils le laisser voir?

M. PARTOUT.

Ah! petit misérable, tu n'es que trop du siècle.

LÉON.

Vous ne m'en voulez plus, n'est-il pas vrai?

M. PARTOUT.

Je t'en veux cent fois davantage; car c'est être arrivé au dernier degré de la corruption que d'ériger ses défauts en principes.

LÉON.

Eh bien! si je suis sans espérance, mon cher oncle, ne me prêchez donc plus.

M. PARTOUT.

Je dois chercher à te remettre dans le bon chemin.

LÉON.

Il n'y a qu'un moyen : laissez-moi terminer mon mariage.

M. PARTOUT.

Je ne veux pas que tu entres dans une famille de fous.

LÉON.

M. de Rocheron est la raison même.

M. PARTOUT.

Je suis responsable de ta conduite, et vraiment ce mariage me ferait du tort. On est devenu fort pointilleux. Il y a comme un vernis d'austérité à présent qui s'étend sur tout et que l'on doit ménager quand on n'est pas hors d'ambition, et je t'avoue que je ne le suis pas.

LÉON.

Je comprends.

M. PARTOUT.

Reste avec moi; fais-toi médecin à Paris. Si tu veux te laisser gouverner, je te réponds d'une nombreuse clientelle; mais quitte tes airs évaporés, prends un maintien plus modeste; c'est tout ce que je te demande. Ce n'est pas trop, quand il s'agit d'acquérir de la réputation. Du reste, tu feras tout ce que tu voudras.

LÉON.

Je ne jouerai plus la comédie?

M. PARTOUT.

Oh! non.

LÉON.

Mon oncle, ce sacrifice m'est impossible.

M. PARTOUT.

Mon neveu, vous perdez la tête.

LÉON.

Je vous prouverai par vous-même, mon cher oncle, que quand on l'a jouée une fois....

M. PARTOUT.

J'espère bien ne la jouer jamais.

LÉON.

Bast!

M. PARTOUT.

C'est trop fort.

LÉON.

On ne pourrait pas vivre dans le monde sans cela.

M. PARTOUT.

Tu es ensorcelé, mon ami. On ne pourrait pas vivre sans jouer la comédie!

LÉON.

Non, mon oncle; et si le respect ne me retenait pas, je parierais bien vous prendre en flagrant délit d'ici à très-peu de temps.

M. PARTOUT.

Moi?

LÉON.

Oui, mon oncle.

M. PARTOUT.

Tu ne crois donc pas à ma sincérité?

LÉON.

Voulez-vous que nous convenions d'une chose? c'est que, si je vous surprends à faire le comédien, vous vous engagez non seulement à consentir à mon mariage, mais encore à parler de moi à monsieur de Rocheron dans les termes les plus favorables.

M. PARTOUT.

A faire le comédien?

LÉON.

Oui.

M. PARTOUT.

Et jusqu'à ce que je joue la comédie, tu resteras avec moi, et tu ne te conduiras que par mes conseils.

LÉON.

Volontiers.

M. PARTOUT.

Je ne risque pas beaucoup.

LÉON.

C'est donc convenu.

M. PARTOUT.

Pourvu que tu tiennes exactement ta promesse et que tu ne me parles plus de ton monsieur de Rocheron d'ici à ce temps-là.

LÉON.

J'en donne ma parole.

M. PARTOUT.

Malgré ta légèreté, tu prendras un air grave.

LÉON.

Je prendrai un air grave.

M. PARTOUT.

Le ton réservé.

LÉON.

Le ton réservé.

M. PARTOUT.

Tu tiendras les yeux baissés au lieu de les laisser trotter comme tu fais toujours.

LÉON.

Je ferai tout ce que vous voudrez.

M. PARTOUT.

Tu auras des scrupules pour les moindres vétilles et un éloignement extrême pour les personnes que l'on t'indiquera.

LÉON.

Rien de plus facile.

M. PARTOUT.

Tu te garderas, par-dessus tout, de rire de la plupart des gens que je reçois ici.

LÉON.

Devant eux.

M. PARTOUT.

Cela va sans dire. Avec moi, tu t'en dédommageras tant que tu voudras.

LÉON.

De cette manière, je crois que je pourrai me passer de jouer la comédie sur le théâtre.

M. PARTOUT.

Voilà ce que j'appelle être raisonnable. Tu verras que l'on prend très-facilement les habitudes que je veux te donner. Pour moi, je n'y pense plus.

SCÈNE X.

M. PARTOUT, LÉON, PAULINE.

PAULINE.

Monsieur, il y a là un parent d'un monsieur pour qui vous devez plaider dans trois jours, et qui demande à vous parler.

M. PARTOUT.

Dites-lui, Pauline, que je suis en affaire; mais que

mon plaidoyer est achevé. (A Léon.) Il faut que je te le fasse voir. C'est vraiment un chef-d'œuvre. Je vais le chercher.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

LÉON, PAULINE.

PAULINE, d'un air composé.

Eh bien! monsieur, votre mariage s'avance-t-il?

LÉON.

Je crois que oui, Pauline.

PAULINE, même jeu.

Vous le devrez sans doute aux vœux ardens que je viens d'adresser au ciel.

LÉON.

Quel langage!

PAULINE.

Laissez-moi achever. Ah! ne confondez pas la malheureuse Pauline dans la foule de ces femmes légères qui ne sont capables d'aucun sacrifice; leur amour n'est qu'un égoïsme trompeur; mais, moi, je veux que vous soyez heureux.

LÉON.

Qu'est-ce que cela veut dire?

PAULINE.

Si la naissance, si la fortune ont élevé entre nous

une barrière qui doit nous séparer pour jamais, je vous rends vos sermens. Léon, vous êtes libre. Formez de nouveaux nœuds, et croyez que votre bonheur fera celui de Pauline.

LÉON.

Tu as lu cela quelque part.

PAULINE, d'un ton naturel.

Pourquoi donc? Est-ce que je ne puis pas penser aussi bien qu'un livre?

LÉON.

A la bonne heure; mais cette manière de parler ne t'est pas habituelle.

PAULINE.

Voilà tout l'effet que cela produit sur vous?

LÉON.

Je suis très-touché de tes sentimens.

PAULINE.

Vous ne les admirez pas?

LÉON.

Au contraire.

PAULINE.

N'est-ce pas bien généreux à moi de chercher à vous tranquilliser, au lieu de vous faire des reproches?

LÉON.

Je t'en remercie.

PAULINE, avec humeur.

Votre séjour à Montpellier vous a gâté. Autrefois,

si je vous avais dit la moitié de ce que je viens de vous dire, vous auriez été comme un fou.

LÉON, la prenant à bras-le-corps.

C'est donc cela que tu voulais?

PAULINE.

Vous êtes devenu trop raisonnable.

LÉON.

Ce n'est pas l'avis de mon oncle.

PAULINE.

Vous avez pris surtout un ton de persifflage qui vous fera du tort auprès des femmes, je vous en avertis.

LÉON.

Je ne sais à qui tu en as.

SCÈNE XII.

LÉON, PAULINE, M. PARTOUT.

M. PARTOUT.

Vous êtes encore là, Pauline? Allez donc rendre réponse à ce monsieur. (Pauline sort avec une démarche théâtrale.) Qu'est-ce que vous disiez ensemble? Sûrement elle te parlait de son mariage.

LÉON, avec étonnement.

Pauline va se marier?

M. PARTOUT.

La semaine prochaine, je crois. Elle n'a rien que cette petite figure que tu lui connais, et peut-être un trousseau qu'il m'en coûtera; eh bien, avec cela, elle a trouvé un grand nigaud fort à son aise, ma foi! et qui est en admiration devant ses phrases de roman.

LÉON, à part.

C'est charmant! Une comédienne de plus.

(Il rit.)

M. PARTOUT.

De quoi ris-tu?

LÉON.

Voyons votre plaidoyer, mon oncle.

M. PARTOUT.

Je ne crois pas avoir rien fait de plus convenable. L'histoire est assez vilaine; c'est un tuteur qui a voulu soustraire à ses pupilles la fortune de leurs parens, et qui a pris pour cela des moyens un peu étranges..... mais le sujet est beau pour un avocat. Après avoir éludé les plus grandes difficultés, et donné à ma cause tous les traits du roman le plus touchant, je m'écrie...

LÉON.

Mon oncle, mettez votre robe, cela donnera plus d'aisance à votre débit.

M. PARTOUT, passant une robe d'avocat.

Tu te rappelles donc que c'est mon habitude quand j'étudie mes plaidoyers?

LÉON.

Elle est excellente.

M. PARTOUT.

Ecoute bien : je m'adresse aux jurés et aux juges. (Il lit d'un ton déclamatoire.) « Malgré l'innocence bien reconnue de mon client, je tremblerais encore, messieurs, « si le hasard nous eût donné un jury moins éclairé, « et si nous avions des juges moins intègres ; mais le « ciel a voulu que la cause la plus juste fût soumise « aux hommes les plus vertueux. » Ce n'est pas cela que je voulais te lire ; c'est commun.

LÉON.

Qu'importe ? cela fait toujours de l'effet, surtout avec le ton que vous y mettez.

M. PARTOUT.

Tu dois trouver que j'ai gagné sous ce rapport-là ?

LÉON.

Etonnamment.

M. PARTOUT.

J'ai bien travaillé pour devenir aussi naturel.

LÉON.

Vous faites peut-être encore un peu trop de gestes.

M. PARTOUT.

Je le sais bien ; mais il y a tel jury qui nous condamnerait si nous en faisions moins. Laisse-moi continuer. (Il reprend son manuscrit, qu'il feuillette.) Tu vas voir... c'est d'une force, d'une chaleur entraînantes... (Toujours feuilletant) ; je n'hésite pas à le dire, c'est ce que j'ai fait de mieux... Voyons... ah ! ceci tient au fond de l'affaire et ne t'intéresserait pas. (Il lit bas.) Hon, hon, hon.....

remplissage obligé... cela ne vaut rien... (Toujours feuilletant.) Je voudrais te trouver quelque beau passage... Ah! m'y voici... non, non, ce n'est pas encore là... (Il passe plusieurs feuillets.) C'est que tu es difficile... Il faudrait lire entièrement... Comment! je ne trouverai rien que je puisse détacher... c'est singulier... (Il lit bas.) Hon, hon, hon, il y a trop d'ensemble... c'est trop parfait. Voilà deux pages cependant que je pourrais retrancher... Enfin, tu vas entendre la péroraison, que je trouve un chef-d'œuvre. (Il lit d'un ton solennel.) « L'honnête homme, à la « fin de sa carrière, désabusé des prestiges de la vie, « ne conserve plus qu'une espérance; son cœur ne « bat plus que pour une seule ambition, ambition « louable, qui n'aspire qu'à laisser après soi un nom « recommandable. C'est cette ambition que nos ad- « versaires ont voulu combattre; c'est cette espérance « qu'ils ont voulu détruire. S'ils eussent pu mettre en « défaut l'équité de ce tribunal auguste, un vieillard « vénérable eût passé le peu de jours qui lui restent « à vivre dans les angoisses du plus affreux supplice, « celui de ne laisser à sa famille qu'un nom flétri et « une mémoire déshonorée. »

LÉON, applaudissant.

Bravo!

M. PARTOUT.

Tu es donc content?

LÉON.

Bravo! bravo!

M. PARTOUT.

Qu'est-ce que veut dire bravo? Bravo est une ex-

pression de théâtre; voudrais-tu me traiter en camarade, et ne devinerais-je pas ta prétention?

LÉON.

Ah! mon cher oncle, que vous êtes difficultueux!

M. PARTOUT.

C'est peut-être là ton espérance de me trouver en flagrant délit. Entendons-nous; il a toujours été permis à un orateur de varier son débit, et on ne l'a jamais taxé d'être un comédien pour donner à ses inflexions le ton qui convient à l'effet qu'il veut produire.

LÉON.

Puisque l'éloquence est l'art de persuader, je sais bien qu'il faut, en plaidant pour un malhonnête homme, employer le même ton et les mêmes expressions que si l'on défendait l'homme le plus vertueux.

M. PARTOUT.

Certainement. Sans cela les juges auraient le droit de nous dire : « Quoi! vous voulez nous toucher, nous émouvoir, et vous n'avez pas l'air de penser un mot de ce que vous dites! »

LÉON.

Je suis d'accord avec vous.

M. PARTOUT.

Le malheur du goût qui te domine, c'est de travestir tout en imitation de théâtre.

LÉON.

Au contraire; il n'y a personne plus souvent dupe

que moi. Pour peu que le ton soit approprié aux paroles, je crois aux maris qui adorent leurs femmes, aux pères qui n'amassent de fortune que pour leurs enfans, aux gens qui seraient bien fâchés d'avoir des places. Que de fois j'ai admiré le désintéressement qui brille à la tribune, et cette noble fierté qui dédaigne de répondre à des accusations embarrassantes ! Est-ce là voir de la comédie partout?

M. PARTOUT.

C'est faire de mauvaises plaisanteries sur tout. Tiens, laisse-moi, j'ai à travailler, et tu brouilles toutes mes idées.

LÉON, d'un air pénétré.

Dès que vous me renvoyez, mon oncle...

M. PARTOUT.

Je ne te renvoie pas; nous dînerons ensemble; mais j'ai une oraison funèbre à composer, et tu finirais par m'ôter toute la fraîcheur de mon imagination. Reviens à cinq heures.

LÉON.

Oui, mon oncle. (A part en s'en allant.) Vous ne travaillerez pas long-temps.

SCÈNE XIII.

M. PARTOUT, seul.

Je ne sais pas si j'agis bien sagement en engageant ce drôle-là à venir habiter avec moi. Ce sera un hôte fort gênant, une espèce de Mentor que je me donnerai là. Comme deux ans changent un jeune homme! C'était un petit saint, à présent c'est un démon. Il est clair qu'il ne croit plus à rien; un honnête homme, pour lui, n'est qu'un homme qui joue bien son rôle. C'est effrayant. Il a de l'esprit, il est amusant; si nous étions du même âge, sa conversation me conviendrait assez; mais, comme son oncle, je ne dois pas souffrir qu'il me juge. On n'est pas toujours sur le qui vive. (Il rit.) Ah! ah! ah!... Occupons-nous de mon oraison funèbre.

SCÈNE XIV.

M. PARTOUT, M. DE ROCHERON, sous le nom de M. Prudent, habillé en ancien bourgeois.

M. DE ROCHERON, à part.

A mon tour, à présent. (Haut.) Monsieur, c'est bien vous qui êtes monsieur Partout?

M. PARTOUT.

Oui, monsieur.

M. DE ROCHERON.

C'est que j'ai à vous confier une chose qu'il est de la dernière conséquence de ne pas divulguer, et sur laquelle je ne me suis décidé à vous consulter qu'après m'être bien assuré que vous étiez le plus honnête homme du monde, et le jurisconsulte le plus habile que l'on connaisse. Ces deux conditions sont essentielles pour une affaire très-fâcheuse dont je désire bien que vous puissiez me tirer.

M. PARTOUT.

Monsieur, avec l'aide du ciel, peut-être y parviendrons-nous. Quelle est cette affaire?

M. DE ROCHERON, après avoir regardé de tous côtés.

Monsieur, je me nomme monsieur Prudent; j'ai fait, pendant vingt-cinq ans, le commerce avec assez de bonheur pour acquérir une fortune qui me suffit. J'ai épousé, il y a quinze ans, une femme fort aimable, mais qui se trouve en partie cause du malheur qui m'arrive aujourd'hui. Elle avait un fils du premier lit.

M. PARTOUT.

Ce fils est un mauvais sujet?

M. DE ROCHERON.

Le ciel me préserve de me plaindre de mon beau-fils! C'est un jeune homme rempli de bonnes qualités, mais qui, pour passer le temps, s'amuse à chercher querelle aux uns et aux autres, ce qui lui attire parfois des lettres pareilles à celle-ci, qui, par le plus

grand hasard du monde, est tombée ce matin entre les mains de ma femme.

(Il présente une lettre à M. Partout.)

M. PARTOUT.

C'est un cartel.

M. DE ROCHERON.

Hélas! oui, monsieur.

M. PARTOUT.

Je ne puis rien faire à cela.

M. DE ROCHERON.

Nous espérions cependant, ma femme et moi, qu'il ne vous serait pas impossible de donner une forme judiciaire à cette affaire.

M. PARTOUT.

Eh! monsieur, nous avons les mains liées à cet égard. Nous pouvons nous interposer entre des gens qui se disputent de misérables sommes d'argent, et nous ne pouvons rien contre des écervelés qui veulent s'arracher la vie. Toutes les lois sur le duel semblent n'avoir été rendues que pour attester l'impuissance de la raison contre la folie. Elles sont toutes tombées en désuétude à leur naissance; et un vain mot, qu'on appelle honneur, leur a été substitué.

M. DE ROCHERON.

Monsieur, comme vous parlez bien!

M. PARTOUT, s'échauffant par degrés.

J'appelle l'honneur un vain mot, lorsqu'il s'applique à cette rage de cannibale, qui ne veut que du sang

pour laver la plus légère offense. O honte des préjugés! dans combien de familles ne portez-vous pas la désolation! Que de citoyens, utiles à l'Etat, moissonnés par votre inflexible barbarie!

M. DE ROCHERON, d'un air attendri.

Je n'espérais pas trouver un cœur aussi compatissant.

M. PARTOUT.

Quel est l'homme raisonnable qui ne se sente pas ému à l'idée de cette affreuse barbarie? Au milieu d'un siècle de philosophes, d'un siècle qui se décore du beau nom de siècle des lumières, loin de flétrir des derniers mépris ce délire d'un orgueil effréné, nous l'honorons du titre de bravoure; un duelliste est un homme respecté. Pauvre espèce humaine! Que ton admiration pour de pareils êtres décèle et de sottise et de lâcheté!

M. DE ROCHERON.

Mon cher monsieur, vous prenez la chose trop vivement.

M. PARTOUT, avec véhémence.

Malheureux père! quel bénéfice retirez-vous de vivre au milieu d'un pays policé, au sein de la civilisation la plus ancienne? Tout est muet autour de vous; l'autorité même ne peut vous prêter aucun secours... Il faut que votre enfant périsse.

M. DE ROCHERON.

Monsieur, monsieur, ce n'est que mon beau-fils.

M. PARTOUT.

Mais sa mère, votre épouse, que deviendra-t-elle?

M. DE ROCHERON.

Vous touchez l'endroit sensible; c'est bien là ce qui m'embarrasse. Si ma femme voulait être aussi raisonnable que moi, nous dirions : c'est un malheur, et nous n'en parlerions plus. Mais que de cris, que de pleurs, que de scènes de tout genre il va me falloir endurer! Bien heureux encore si elle ne finit pas par m'imputer ce duel. Donnez-moi donc un conseil, monsieur; dites-moi quel moyen, à défaut de la justice, je pourrais employer pour éviter tous ces désagrémens.

M. PARTOUT.

Ecrivez à la famille du jeune homme qui a envoyé le cartel; avertissez-la; elle a le même intérêt que vous.

M. DE ROCHERON.

Je ne voudrais pas écrire.

M. PARTOUT.

En ce cas, allez la trouver.

M. DE ROCHERON.

Encore moins.

M. PARTOUT.

Envoyez-y madame Prudent.

M. DE ROCHERON.

Ma femme! ce serait comme moi.

M. PARTOUT.

Alors, tâchez d'éloigner votre beau-fils de gré ou de force; évitez, à quelque prix que ce soit, la ren-

contre de demain. Et quant aux grands mots de gloire et de déshonneur qu'il ne manquera pas de faire sonner à vos oreilles, ne les écoutez pas. Le duel est une folie. Vous paraissez un homme sage; soyez certain que vous serez approuvé de tous les hommes sages, en empêchant le plus ridicule des homicides.

M. DE ROCHERON.

Monsieur, je vous suis obligé; je vais aller causer de cela avec madame Prudent.

(Il sort.)

SCÈNE XV.

M. PARTOUT, MADAME BERNARD.

MADAME BERNARD.

Dieu merci! voilà ce monsieur parti. Je vous ai entendu parler si haut, que je croyais que vous aviez querelle ensemble, et j'ai été vingt fois au moment d'entrer.

M. PARTOUT.

Une querelle avec monsieur Prudent! Il faudrait être bien malencontreux.

MADAME BERNARD.

Ce monsieur s'appelle...

M. PARTOUT.

Monsieur Prudent.

MADAME BERNARD.

Vous êtes bien sûr? Je croyais que c'était monsieur de Rocheron.

M. PARTOUT.

Vous êtes physionomiste. Vous avez pris cet homme-là pour un comédien? C'est bien là leur allure.

MADAME BERNARD.

Cependant permettez-moi de vous dire.....

M. PARTOUT.

Faites-moi grâce, madame Bernard. Vous vous êtes imaginé que je parlais avec humeur; vous vous êtes trompée. Le discours que j'ai improvisé si heureusement ce matin m'avait mis en haleine; je n'avais pas épuisé toute mon éloquence à l'Institut, et c'est comme un reste de verve que j'ai satisfait avec cet homme qui venait me consulter sur un duel.

MADAME BERNARD.

Monsieur, il y a quelque chose là-dessous, parce que monsieur Léon.....

M. PARTOUT.

Monsieur Léon, monsieur Léon est un goguenard avec lequel il est impossible d'être éloquent. Quelle heure est-il? (Il tire une montre.) Ah! grands dieux, quatre heures! J'ai conseil de discipline pour la garde nationale; je n'arriverai jamais à temps. Faites-moi donner mon uniforme tout de suite. (Madame Bernard sort.) On ne sait auquel entendre. Et mon oraison fu-

nèbre..... Il faut avouer qu'elle a du malheur. Bast! je l'improviserai comme je pourrai, et je la ferai avec soin après, pour l'envoyer aux journaux. (Madame Bernard rentre en tenant un uniforme complet, habit, chapeau, épée. M. Partout ôte sa robe d'avocat, et s'habille en officier [1].) Transformons-nous en héros. (Il rit.) Je suis un véritable Protée. Mais, qu'est-ce qui vient là? (M. de Rocheron entre, madame Bernard s'en va.)

SCÈNE XVI.

M. PARTOUT, M. DE ROCHERON, en redingote militaire, avec des moustaches.

M. DE ROCHERON, à part.

O l'heureux hasard! il est en militaire. (Haut.) Monsieur, je suis bien votre serviteur.

M. PARTOUT.

Monsieur, je vous salue.

M. DE ROCHERON.

Oserais-je vous demander, monsieur, si vous avez déjà eu la visite de mon beau-père, M. Prudent?

M. PARTOUT.

Oui, monsieur.

M. DE ROCHERON, d'un ton léger.

Vous avez sans doute admiré l'analogie de son

[1] Chaque fois que M. Partout change de costume, il a soin de placer celui qu'il quitte sur chacune des chaises rangées dans le fond du théâtre.

nom avec son caractère. Il venait vous consulter pour moi, pour me sauver la vie.

M. PARTOUT.

Je n'ai rien trouvé de déplacé dans sa démarche.

M. DE ROCHERON.

Ah! monsieur, vous le flattez.

M. PARTOUT.

Il m'a parlé comme un galant homme.

M. DE ROCHERON.

Sans doute; mais comme un galant homme qui a peur. Un cartel pour monsieur Prudent, c'est la fin du monde.

(Il rit.)

M. PARTOUT.

Il faut se mettre à la place d'un bourgeois.

M. DE ROCHERON.

Vous avez raison. L'honneur, pour monsieur Prudent, doit se borner à bien administrer sa fortune et à conserver la réputation qu'il s'est faite dans son commerce; mais pour nous autres militaires, monsieur!

M. PARTOUT, se redressant.

C'est tout différent.

M. DE ROCHERON.

Quand on porte une épée.

M. PARTOUT.

On doit se soumettre aux lois que l'honneur militaire a faites.

M. DE ROCHERON, après s'être détourné pour rire.

Qui est-ce qui distinguera l'homme brave du lâche, si le premier ne sait pas venger ses injures? Je n'hésite pas à le dire, un pays où le duel viendrait à être proscrit, serait un pays condamné.

M. PARTOUT.

Nous n'avons pas ce malheur à craindre.

M. DE ROCHERON.

Pardonnez-moi, monsieur. Il y a partout une classe pusillanime, énervée, sans vigueur, la classe des pères de famille, qui tend toujours à pacifier, et dont l'apathie soutenue finira par triompher de l'opinion. Pourquoi ne s'élèverait-il pas un brave dont la plume courageuse lutterait victorieusement contre cette mollesse qu'on cherche à introduire parmi nous?... C'est que les braves n'aiment pas à écrire, et que ceux qui écrivent n'aiment pas à se battre. Il faut à ces messieurs une guerre de plume. Une guerre de plume! L'étrange alliance de mots!

M. PARTOUT, avec exaltation.

Croyez, monsieur, que si les vrais principes de l'honneur venaient à se trouver en péril, il y aurait encore des hommes qui les défendraient et de leur plume et de leur épée; mais autant il serait bien de prendre cette défense, si elle était nécessaire, autant il serait inconvenant de révéler des craintes qui ne sont pas fondées.

M. DE ROCHERON.

Vous ne sauriez croire, monsieur, combien ce langage me fait plaisir.

M. PARTOUT.

Aujourd'hui nos aïeux passent pour des barbares, et cependant tout ce qui reste de sentimens nobles en Europe leur appartient; ils ne confiaient leur réputation qu'à leur épée, ne connaissaient de justice que par l'épée. Ce serait une étrange civilisation que celle qui mettrait l'honnête homme à la merci du premier insolent.

M. DE ROCHERON.

C'est vrai.

M. PARTOUT.

Qui ne lui laisserait de ressource que dans la chicane.

M. DE ROCHERON.

Très-bien.

M. PARTOUT.

Une affaire d'honneur qui commencerait par des paperasse, qui mettrait des huissiers et des avoués en campagne.

M. DE ROCHERON.

Les beaux exploits!

M. PARTOUT.

J'avoue que, dans ce cas, nos aïeux, au milieu de leurs forêts, me paraîtraient plus civilisés que nous.

M. DE ROCHERON.

Ah! monsieur, nos aïeux!

M. PARTOUT.

Nos aïeux avaient des idées simples, droites,

justes. S'ils ne connaissaient pas le raffinement de nos lois modernes, ils s'étaient donné celles qui leur étaient nécessaires. Elles suffisaient à leurs besoins. Leur législation sur le duel est encore un chef-d'œuvre. Elle laissait les paroles pour des paroles, *verba volant*, et ne s'en tenait qu'aux faits. La gloire d'un preux était toute dans ses actions; elle devait être brillante comme son armure.

(Il essuie la poignée de son épée.)

M. DE ROCHERON.

En vous entendant parler, on se sent presque heureux d'avoir reçu un cartel. Je ne vous demanderai plus si je dois me battre.

M. PARTOUT.

Je crois que vous n'avez besoin de l'avis de personne pour savoir ce qu'un militaire se doit à lui-même. Dans ces sortes d'affaires, on prend des témoins, et on les laisse agir. Et, remarquez, monsieur, que ceux que nous appelons témoins aujourd'hui, ne sont autre chose que les juges du combat du temps de nos pères. Leurs attributions sont les mêmes; ils règlent la satisfaction due, ils fixent le choix des armes, et quand ils s'écrient, comme dans nos anciens tournois : « Ouvrez la barrière aux com-« battans, » on se croit revenu à ces nobles temps de chevalerie dont on parle encore, mais qu'on ne comprend plus

M. DE ROCHERON.

Monsieur, il faut malheureusement que je vous quitte; mais soyez persuadé que j'emporte pour

votre talent et pour votre caractère l'admiration la plus profonde, et que je regarderai toute ma vie comme un jour fortuné celui où j'ai eu l'honneur de faire une aussi précieuse connaissance. (Avec enthousiasme.) Adieu, camarade.

(Il sort.)

SCÈNE XVII.

M. PARTOUT, LÉON, et un peu après MADAME BERNARD et PAULINE.

M. PARTOUT, regardant sortir M. de Rocheron.

Adieu, camarade.

LÉON, avec joie.

Enfin, mon cher oncle, vous voilà donc des nôtres.

M. PARTOUT.

Que veut dire cet étourneau?

LÉON.

Je vous vois camarade avec monsieur de Rocheron.....

M. PARTOUT.

Ce jeune homme est monsieur de Rocheron?

LÉON.

Et monsieur Prudent tout à la fois.

MADAME BERNARD.

Je vous le disais bien, monsieur.

M. PARTOUT.

Taisez-vous donc, madame Bernard. Ah ça! mon neveu, ceci passe la plaisanterie.

LÉON.

Vous allez vous fâcher, mon cher oncle; vous aurez tort. Le tour est drôle, et vous l'aviez autorisé. J'étais si persuadé que vous aviez un talent parfait pour prendre avec chacun le ton qui lui convient, que je ne faisais nul doute que vous ne donnassiez à la fois satisfaction à monsieur Prudent et à son fils. Vous qui êtes un homme du monde, vous appelez cela l'esprit du monde; moi, qui suis un comédien, j'appelle cela de la comédie. C'est toujours la même chose sous un nom différent.

M. PARTOUT.

Est-ce une leçon que vous voulez me donner?

LÉON.

Ah! mon cher oncle, j'en recevrais plutôt de vous.....

M. PARTOUT.

Vas-tu recommencer tes quolibets?

LÉON.

En vérité, je vous parle sérieusement. Vous avez un feu, une chaleur, un entraînement, une facilité d'élocution, une franchise surtout qu'on ne peut jamais assez admirer. Pourquoi vous en défendre? Ce sont des dons fort précieux. Si je pouvais jouer aussi naturellement la comédie dans le monde, je me soucie-

rais peu de la jouer sur la scène. Monsieur de Rocheron, qui est bon juge, en est stupéfait. (D'un ton de confidence.) Il faut tout vous avouer. Il était là, dans ce cabinet, quand vous m'avez lu ce plaidoyer si touchant en faveur de ce fripon de tuteur. Il ne connaît pas de talent comparable au vôtre. Quatre rôles en un seul jour!

M. PARTOUT.

Quatre rôles!

LÉON, montrant les différens habits de son oncle.

En voilà encore les costumes.

M. PARTOUT.

Mon neveu, je me fâcherai à la fin. Je trouve fort indécente votre conduite et celle de ce monsieur de Rocheron. Jouez vos farces dans votre tripot, puisque rien ne peut vous en détourner; mais, au moins, sachez respecter la maison de votre oncle.

MADAME BERNARD.

Monsieur, pardonnez-lui.

PAULINE.

Monsieur, consentez à son bonheur.

LÉON se met à genoux, et fait signe à Pauline et à madame Bernard de l'imiter.

Mon oncle, nous embrassons vos genoux.

M. PARTOUT.

Va-t'en au diable, maudit comédien; et vous, folles, relevez-vous donc. Ne voyez-vous pas qu'il se moque de vous?

(Les femmes se relèvent.)

LEON, toujours à genoux.

Mon oncle, mon bon oncle, mon cher oncle, j'implore un dénoûment.

M. PARTOUT.

Je te l'accorde de bon cœur. Marie-toi cent fois si tu le veux, et que je n'entende plus parler de toi de ma vie. Depuis ce matin, tu n'as fait que me bouleverser la cervelle, et je ne sais plus où j'en suis.

LÉON.

Vous recevrez donc mon beau-père?

M. PARTOUT.

Non, assurément; je ne l'ai que trop reçu.

LÉON.

Vous lui écrirez, au moins?

M. PARTOUT.

Je répondrai à sa lettre pour en finir, et je l'engagerai très-vivement à te donner sa fille. C'est la meilleure vengeance que je puisse tirer de lui.

LÉON.

Vous ne pensez pas un mot de ce que vous dites; et si vous aviez une fille, je suis sûr que vous me la donneriez.

M. PARTOUT.

Heureusement, je n'en ai pas.

(Il s'en va.)

SCÈNE XVIII.

LÉON, MADAME BERNARD, PAULINE.

LÉON.

Mon oncle est un excellent homme.

MADAME BERNARD.

Qu'est-ce que je vous disais? Je n'ai jamais douté qu'il ne finît par vous satisfaire.

LÉON.

Et vous, madame la fiancée, trouvez-vous encore extraordinaire que je me marie?

PAULINE, souriant.

Vous savez donc que je suis fiancée?

LÉON.

Oui, je le sais; et ce n'est pas vous qui me l'avez appris, assurément.

PAULINE.

Je m'en serais bien donné de garde; je me serais privée d'un très-joli rôle.

LÉON.

Quelle était donc votre idée?

PAULINE.

Je n'en avais pas : cela m'est venu tout d'un coup. Votre retour imprévu, certain air de fatuité que j'ai

cru remarquer dans vos manières, le désir, toujours vif chez nous, de tourmenter un infidèle, le peu de temps qui me reste pour cela; car vous croyez bien qu'une fois mariée.....

LÉON, avec ironie.

Je n'en doute pas.

PAULINE.

Enfin, j'ai voulu essayer mon savoir-faire, et vous convaincre que, quand nous le voulons bien, nous pouvons nous jouer d'un homme d'esprit tout aussi facilement que d'un sot.

LÉON.

Vous ne m'avez convaincu que d'une chose : c'est que si tous les fous ne sont pas aux Petites-Maisons,

TOUS LES COMÉDIENS NE SONT PAS AU THÉATRE.

LES DOTS,

OU

SELON LES GENS L'ENCENS.

PERSONNAGES.

MADAME DE CŒURY.
MADAME DE LA RABATTERIE.
M. DE THÈCLE.
LE DOCTEUR.
PERRINE.
FRANCISC.

La scène se passe aux eaux de ***

Le théâtre représente un salon.

UofM

Mlle DE CŒURY.

VOILA UN À-COMPTE DE CE QUE JE VEUX FAIRE POUR VOUS.

LES DOTS.

SCÈNE I.

MADAME DE COEURY, LE DOCTEUR.

MADAME DE COEURY.

Mais, docteur, vous me disiez à Paris que je m'amuserais tant aux eaux ; je ne vois pas cela.

LE DOCTEUR.

Attendez donc; nous n'avons pas la moitié de notre monde.

MADAME DE COEURY.

J'avais cru aussi que vous ne receviez que des gens très-malades.

LE DOCTEUR.

A cette condition-là, vous ne seriez pas des nôtres.

MADAME DE COEURY.

J'aurais fait exception.

LE DOCTEUR.

Mais s'il n'y avait ici que des gens très-malades, vous vous y ennuieriez bien davantage.

MADAME DE COEURY.

Au contraire.

LE DOCTEUR.

Vous trouveriez cela plus amusant?

MADAME DE COEURY.

Beaucoup plus amusant que votre madame de Sennecé, qui fait des toilettes extravagantes, et qui a toujours une foule d'hommes autour d'elle.

LE DOCTEUR.

Vous n'avez pas seulement ici madame de Sennecé. Vous êtes voisine d'appartement d'une dame fort respectable, madame de Mélay.

MADAME DE COEURY.

Elle ne parle que de la santé de sa fille.

LE DOCTEUR.

Elle l'aime tant, et elle est si intéressante !

MADAME DE COEURY.

A la bonne heure; mais voilà tout.

LE DOCTEUR.

N'avez-vous pas encore madame de la Rabatterie?

MADAME DE COEURY.

Une femme de province! . . .

LE DOCTEUR.

Je vous croyais liée avec elle.

MADAME DE COEURY.

Liée! je ne la connais que depuis que je suis ici. Il n'y a aucun rapport entre nous, et son bavardage ne m'amuse que quand je pense à autre chose. Non ;

si je trouvais un agrément aux eaux, ce serait d'y être sans mon mari.

LE DOCTEUR, riant.

C'est toujours cela.

MADAME DE COEURY.

Eh bien! docteur, ce n'est pas assez.

LE DOCTEUR.

Que feriez-vous dans cette saison-ci à Paris?

MADAME DE COEURY.

Peut-être m'y ennuierais-je; mais il y a tant de manières de s'ennuyer à Paris! Ici, il n'y en a qu'une.

LE DOCTEUR.

Je vais proposer une souscription aujourd'hui.

MADAME DE COEURY.

Quel en sera l'objet?

LE DOCTEUR.

Une bonne action à faire.

MADAME DE COEURY.

Ce sera-t-il amusant?

LE DOCTEUR.

Un mariage.

MADAME DE COEURY.

Vous appelez cela une bonne action?

LE DOCTEUR.

Oui, car les jeunes gens s'aiment beaucoup.

MADAME DE COEURY.

Docteur, de quoi rit-il?

LE DOCTEUR.

C'est de votre question.

FRANCISC.

S'il fallait être riche pour la mariage, comment les paufres ils feraient?

MADAME DE COEURY.

Ils ne se marieraient pas.

FRANCISC.

Il n'y a donc que les riches ils seraient heureux?

MADAME DE COEURY.

Pauvre garçon! Eh bien, Francisc, amenez-moi votre future.

FRANCISC.

Mon future! mamzelle Perrine l'est pas encore: son mère il est trop raisonnable.

MADAME DE COEURY.

Comment! sa mère est trop raisonnable?

FRANCISC.

Foui, matame, il troufe comme matame, nous sommes pas assez avancés.

MADAME DE COEURY.

Docteur, que me disiez-vous donc?

LE DOCTEUR.

C'est pour cela que je veux faire une souscription en leur faveur.

MADAME DE CŒURY.

Je comprends. Dans ce cas-là, je m'en charge toute seule. Je vous prie de n'en parler à qui que ce soit.

LE DOCTEUR.

Francisc, remerciez madame.

FRANCISC.

Ch'ai pas ententu ce que matame il a fit; mais che remercie touchours.

LE DOCTEUR.

Madame s'intéresse à vous, elle veut faire votre mariage.

FRANCISC.

O mon Dieu!

LE DOCTEUR.

Qu'avez-vous donc?

FRANCISC.

Che sais pas remercier pour un si grand chose, che sais pas comment on fait.

MADAME DE CŒURY.

Je suis contente, Francisc. Amenez-moi Perrine.

LE DOCTEUR.

Entendez-vous?

FRANCISC.

Foui, monsieur la docteur, foui, matame. C'est comme si ch'étouffais.

(Il sort.)

SCÈNE III.

MADAME DE COEURY, LE DOCTEUR.

MADAME DE COEURY.

Il est comique.

LE DOCTEUR.

Vous le rendez bien heureux.

MADAME DE COEURY.

Voilà tout ce qu'il y aura de plaisant là-dedans; le reste sera un mariage comme tous les mariages; n'importe, j'ai promis, et je tiendrai ma parole.

SCÈNE IV.

MADAME DE COEURY, LE DOCTEUR,
MADAME DE LA RABATTERIE.

MADAME DE LA RABATTERIE.

Madame, faisiez-vous au docteur une querelle sur l'incommodité des logemens qu'il nous donne? On ne peut s'y tenir. Il faut donc toujours être dans ce salon quand on reste à la maison..... Dans mon château de la Rabatterie, mes valets de cour sont mieux logés que nous ne le sommes ici.

MADAME DE COEURY.

Devinez, madame, à quoi je me suis occupée ce matin.

MADAME DE LA RABATTERIE.

A imiter quelque mode de madame de Semecé.

MADAME DE COEURY.

C'est mieux que cela.

LE DOCTEUR, bas à madame de Cœury.

Vous m'aviez recommandé le secret.

MADAME DE COEURY, bas au docteur.

Oui, mais pour madame de la Rabatterie.....

MADAME DE LA RABATTERIE.

Si je vous gêne....!

LE DOCTEUR.

Nullement. Je demandais à madame la permission de la quitter; voilà l'heure de mes consultations.

(Il salue et s'en va.)

SCÈNE V.

MADAME DE COEURY, MADAME DE LA RABATTERIE.

MADAME DE LA RABATTERIE.

C'est bien agréable d'être médecin des eaux; car si on est une partie de l'année à rien faire, on a trois ou quatre mois où l'on peut se croire un docteur. Que vouliez-vous donc me dire?

MADAME DE COEURY.

Je voulais vous offrir d'être de moitié dans une belle action. C'est pour Francisc, ce domestique allemand qui sert ici. Le docteur veut le marier.

MADAME DE LA RABATTERIE.

Ah! bast, je n'entends jamais un mot de ce qu'il me dit; il a un baragouin insupportable.

MADAME DE COEURY.

Moi, je l'aime assez.

MADAME DE LA RABATTERIE.

Qu'est-ce que vous faites à ce mariage?

MADAME DE COEURY.

Je compte donner une petite dot.

MADAME DE LA RABATTERIE.

Il me semble que vous allez un peu vite, ma chère dame. Je ne sais pas comment on fait les mariages à Paris; mais, en province, on y regarde à deux fois. C'est une affaire très-importante.

MADAME DE COEURY.

Pour des gens comme cela?

MADAME DE LA RABATTERIE.

Pour des gens comme cela plus que pour d'autres. On s'informe s'ils n'ont pas quelques défauts, s'ils sont dans le cas de donner une bonne éducation à leurs enfans.

MADAME DE COEURY.

En effet, on a raison.

MADAME DE LA RABATTERIE.

Très-grandement raison. L'essentiel n'est pas de faire des mariages, mais de bons mariages. Sait-on si ce Francisc n'est pas un ivrogne; si la petite fille n'est pas une coquette?

MADAME DE COEURY.

Le docteur ne s'y intéresserait pas.

MADAME DE LA RABATTERIE.

Le docteur! cela est bien égal au docteur. Tous ces médecins des eaux cherchent à établir leur patronage aux dépens de qui ils peuvent. Vous ne reviendrez peut-être plus ici, et, grâce à vous pourtant, le docteur va passer pour le généreux protecteur de ces jeunes gens.

MADAME DE COEURY.

Que faut-il donc que je fasse?

MADAME DE LA RABATTERIE.

Je ne vous engage pas à retirer votre promesse; je ne dis même pas que je n'entrerai pour rien là-dedans; mais prenons notre temps; voyons, examinons.

MADAME DE COEURY.

Je ne suis guère bonne pour examiner.

MADAME DE LA RABATTERIE.

Je m'en charge, moi.

MADAME DE COEURY.

A la bonne heure.

MADAME DE LA RABATTERIE.

Et je puis vous répondre que le bien que nous ferons sera bien fait, ou que nous ne nous en mêlerons pas.

SCÈNE VI.

MADAME DE COEURY, MADAME DE LA RABATTERIE, M. DE THÈCLE.

M. DE THÈCLE.

Mesdames, je vous annonce une nouvelle recrue du docteur, madame, madame..... Ah ! je suis toujours brouillé avec les noms ; mais c'est une femme charmante.

MADAME DE COEURY.

Une femme charmante ! Toutes les femmes dont parle monsieur de Thècle sont toujours des femmes charmantes. Les hommes se connaissent bien à cela ! Ils ne devraient jamais vanter une femme que les autres femmes ne se soient prononcées.

MADAME DE LA RABATTERIE.

Je ne connais d'ailleurs rien de plus impertinent que cette manie généralement adoptée de ne nous juger que sur notre visage. N'avons-nous donc que cette qualité-là ? Une femme charmante, c'est une femme qui a les traits faits d'une façon plutôt que d'une autre. C'est révoltant.

MADAME DE COEURY.

Cette belle inconnue est-elle malade, au moins?

M. DE THÈCLE.

Comme nous.

MADAME DE COEURY.

Ces eaux-ci sont admirables; leur efficacité est si grande, que l'on est guéri rien que pour avoir eu la pensée d'y venir.

MADAME DE LA RABATTERIE.

Ah! madame, il ne faut pas d'exagération.

M. DE THÈCLE.

Est-ce que vous souffrez réellement?

MADAME DE LA RABATTERIE.

Oui, monsieur. Du vivant de monsieur de la Rabatterie, j'étais toujours bien partout où nous étions ensemble; depuis que je l'ai perdu, je ne puis pas rester en place.

MADAME DE COEURY.

Madame, si nous parlions de notre affaire à monsieur de Thècle? Il a de l'imagination; il nous donnerait des conseils.

MADAME DE LA RABATTERIE.

Je vous ai dit que je m'en chargeais.

MADAME DE COEURY, à M. de Thècle.

Nous voulons marier Francisc.

M. DE THÈCLE.

Quoi! ce grand Allemand?

MADAME DE COEURY.

Cela nous occupera. Le docteur dit que c'est une belle action.

M. DE THÈCLE.

Madame de Sennecé est là-dedans aussi, je crois?

MADAME DE COEURY.

Madame de Sennecé!

M. DE THÈCLE.

N'est-il pas question d'une petite Perrine?

MADAME DE COEURY.

Oui.

M. DE THÈCLE.

Vous voyez bien que je suis au fait.

MADAME DE COEURY.

Alors je ne m'en mêle plus; je ne veux rien avoir de commun avec madame de Sennecé.

MADAME DE LA RABATTERIE.

Voilà de l'inconséquence, ma chère dame, permettez-moi de vous le dire. M. de Thècle est-il bien sûr de ce qu'il avance? On ne se joue pas ainsi du sort de pauvres gens à qui on a promis sa protection.

M. DE THÈCLE.

C'est vrai. Moi-même je puis me tromper. Ah! mesdames, venez donc voir un cheval que j'ai acheté, et qu'on vient de m'amener; il est dans la cour.

MADAME DE COEURY.

Je ne demande pas mieux.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, FRANCISC, PERRINE.

FRANCISC, à madame de Cœury.

Matame, foilà mamzelle Perrine.

MADAME DE COEURY, négligemment.

Elle est gentille.

MADAME DE LA RABATTERIE.

Très gentille.

M. DE THÈCLE, à part.

C'est ma petite ouvrière. Certainement qu'elle est gentille.

(Il donne le bras aux deux dames, et sort avec elles.)

SCÈNE VIII.

FRANCISC, PERRINE.

PERRINE, riant.

Ah! ah! ah! ah! ce pauvre Francisc!

FRANCISC, d'un ton d'abattement.

Il est chentille!

PERRINE.

Qu'est-ce que je vous disais, Francisc?

FRANCISC.

Il est chentille! et les foilà partis.

PERRINE.

Cela ne me surprend pas. Vous ne connaissez rien à tous ces étrangers qui viennent ici dans la saison des eaux. Au commencement, tout les enchante : le pays, le changement, les nouvelles connaissances, à qui on se donne pour ce qu'on veut, l'étonnement de trouver si loin des gens qui ne sont pas tout-à-fait des Iroquois. Il n'y en a pas un qui ne croie, en arrivant, qu'il ne passerait ici fort agréablement le reste de sa vie; mais l'ennui qui les y a amenés les y reprend bientôt, et alors tout leur devient insipide comme chez eux.

FRANCISC.

Vous parlez si vite, je comprends pas.

PERRINE.

Cette dame, qui voulait tantôt faire notre mariage à elle toute seule, elle n'a peut-être pas le sou.

FRANCISC.

Oh! il a le sou; monsieur la docteur il lui parle avec trop de respect.

PERRINE.

Eh bien! c'est que sa fantaisie est déjà passée.

FRANCISC.

Qu'est-ce que c'est que son fantaisie? je sais pas cela.

PERRINE.

Son fantaisie, c'était une envie de s'occuper à quel-

que chose, et qui s'est passée aussi vite qu'elle lui était venue.

FRANCISC.

Je foudrais être Français pour pien entendre.

PERRINE.

Imaginez-vous que la maladie qui amène aux eaux, c'est le désœuvrement.

FRANCISC.

Désœuvrement! qu'est-ce que c'est?

PERRINE.

C'est de n'avoir rien à faire.

FRANCISC.

Ils viennent tonc ici pour troufer de l'oufrache?

PERRINE, riant.

Oui.

FRANCISC, riant.

Ah! ah! ah! ah! Moi je croyais ils fenaient seulement pour boire et pour se paigner.

PERRINE.

C'est difficile de vous faire comprendre.

FRANCISC.

Ce que je comprends pien, mamzelle Perrine, c'est que je vous aime trop, et qu'il faut absolument que vous soyez mon femme pour que ça ne me tourmente plus tant.

PERRINE.

Ah! quand vous serez mon mari, ça ne vous tourmentera plus?

FRANCISC.

Non, ça m'amusera.

PERRINE.

Je ne connais pas cette dame qui nous avait pris sous sa protection... Avec un peu d'adresse...

FRANCISC.

La docteur il la connaît.

PERRINE.

En flattant l'amour-propre...

FRANCISC.

Fous afez tant d'esprit! mamzelle Perrine; arranchez tonc ça.

SCÈNE IX.

PERRINE, FRANCISC, LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR.

Eh bien! eh bien! mes enfans, qu'est-ce que cela veut dire? Cette petite coquette de madame de Cœury vous laisse donc là? je parierais que c'est par les conseils de cette importante madame de la Rabatterie, ou de ce fat de monsieur de Thècle.

PERRINE, à part.

Coquette! importante! fat!

LE DOCTEUR.

M'empêcher de faire une souscription!

PERRINE, à part.

Coquette! importante! fat! il faut que je me mette bien cela dans la tête.

LE DOCTEUR.

Je ne sais qui aura pu dire à madame de Cœury que madame de Sennecé s'intéressait à vous; car voilà pourtant, d'après ce que j'ai deviné, tout ce qui lui a fait changer d'avis. Deux jolies femmes ne peuvent être dans un même endroit, sans qu'aussitôt il ne s'établisse une rivalité.

PERRINE, à part.

Fort bien!

LE DOCTEUR.

Comment vous a-t-elle reçus?

FRANCISC.

Il a tit mamzelle Perrine il était chentille, et puis il n'a plus rien tit; il s'en est allée.

LE DOCTEUR.

Et madame de la Rabatterie, qui aime tant les airs de protection?

FRANCISC.

L'autre tame il a tit: très-chentille.

LE DOCTEUR.

Et monsieur de Thècle?

PERRINE.

Monsieur de Thècle ne les a pas démenties.

LE DOCTEUR.

Tout cela est bien galant.

FRANCISC.

Foui; mais ça n'avance pas pour la mariache.

LE DOCTEUR.

Francisc est pour le solide.

FRANCISC.

Pien solide, monsieur le docteur.

LE DOCTEUR.

Nous allons laisser passer cette journée; et si demain il n'y a rien de plus avancé, je reprendrai mon projet. C'est un peu de patience à avoir. Venez, Francisc; j'ai besoin de vous.

(Le docteur et Francisc sortent.)

SCÈNE X.

PERRINE, seule.

J'aime Francisc; c'est un excellent garçon; et puis, il ne serait pas aussi bon garçon qu'il est, c'est le seul qui me convienne. Ma mère ne veut pas me le laisser épouser, parce qu'il n'est pas riche; il faut donc que je devienne riche pour pouvoir l'épouser. Mais toutes ces petites femmes qui viennent aux eaux ont beau faire de la dépense, ça n'est pas généreux. Il faut que je trouve quelque moyen..... C'est-il bien ce que je vais faire?.... Quand l'intention est bonne.....: Le monde ne se compose que de dupes et de gens adroits; je ne veux pas être dupe, je serai adroite. Mais voici la dame importante.

SCÈNE XI.

PERRINE, MADAME DE LA RABATTERIE

MADAME DE LA RABATTERIE.

Dites-moi, ma mie, n'êtes-vous pas la petite fille que le docteur veut marier? (Perrine a l'air décontenancé, et feint de n'oser répondre.) Parlez, ne soyez pas si timide; une dame comme moi doit vous inspirer de la confiance.

PERRINE.

C'est que...

MADAME DE LA RABATTERIE.

Eh bien?

PERRINE.

Une pauvre fille...

MADAME DE LA RABATTERIE.

Après.

PERRINE.

Vis-à-vis d'une aussi grande dame...

MADAME DE LA RABATTERIE.

Écoutez, mon enfant: je suis bonne, et j'aime à rendre service aux pauvres gens; mais avant tout, je veux savoir s'ils méritent mes bontés. (Perrine fait la révérence.) Regardez-moi.

PERRINE.

Je n'ose.

MADAME DE LA RABATTERIE.

Vous voulez donc vous marier? (Perrine lève les yeux et les baisse aussitôt.) Puisque je veux bien vous questionner, répondez-moi, au moins.

PERRINE.

Le respect....

MADAME DE LA RABATTERIE.

Je comprends cela. Pourtant, vous n'espérez pas que je m'intéresserai à votre mariage, si vous ne voulez pas me dire un mot.

PERRINE.

Je suis si peu habituée...

MADAME DE LA RABATTERIE.

A quoi?

PERRINE.

Si c'était mon égale.

MADAME DE LA RABATTERIE.

A la bonne heure.

PERRINE.

Mais une comtesse.

MADAME DE LA RABATTERIE.

Qui vous a dit que j'étais comtesse?

PERRINE.

Cela se voit.

MADAME DE LA RABATTERIE, lui donnant de l'argent.

Tenez. Serez-vous plus hardie à présent?

PERRINE.

De l'or!

MADAME DE LA RABATTERIE.

Me parlerez-vous, enfin?

PERRINE.

De l'or!

MADAME DE LA RABATTERIE.

Vous me plaisez. (Perrine fait la révérence.) Je veux vous marier. (Perrine fait encore la révérence.) Mais il faut que vous me parliez.

PERRINE.

Je ne puis pas.

MADAME DE LA RABATTERIE.

Je vous fais donc bien peur?

PERRINE.

Pas peur.

MADAME DE LA RABATTERIE.

Vous me paraissez remplie de qualités, mon enfant; vos sentimens attestent un cœur excellent. Je vous veux sincèrement du bien. Pourquoi donc ne pas me dire un mot?

PERRINE.

Madame...

MADAME DE LA RABATTERIE.

Du courage. (Lui donnant de l'argent.) Prenez encore cela. Combien vous faut-il pour que vous puissiez vous marier?

PERRINE.

Ce n'est pas moi; c'est ma mère...

MADAME DE LA RABATTERIE.

Qu'est-ce donc que votre mère demanderait?

PERRINE.

Beaucoup.

MADAME DE LA RABATTERIE.

Encore?

PERRINE.

Oh! il n'y a guère qu'une duchesse qui pourrait....

MADAME DE LA RABATTERIE.

Qui pourrait.....

PERRINE.

Me donner....

MADAME DE LA RABATTERIE, lui donnant sa bourse.

Tenez, portez-lui cela; et dites-lui que madame de la Rabatterie vous prend sous sa protection. Je suis contente de vous, et je trouve mon argent bien placé. Vous serez une bonne épouse et une bonne mère, j'en suis certaine. Je veux intéresser à vous toutes les personnes qui viendront ici pendant mon séjour aux eaux. Adieu, Perrine.

(Elle sort.)

SCÈNE XII.

PERRINE, seule.

Est-ce un rêve? Comment! je suis aussi habile que cela? En vérité, je n'en reviens pas. Quelques révérences et des réponses sans suite..... (Elle rit.) Ah! ah! ah! Ce que c'est que de connaître les caractères. Cette dame est tout le portrait de madame de Guêtry, que j'ai servie pendant deux mois l'année dernière. Tout le monde la trouvait haute et fière; moi, j'en faisais tout ce que je voulais. Mon pauvre Francisc!

Quels grands yeux il va ouvrir en voyant cette bourse! Il faut que je le cherche.

(Elle va pour sortir; madame de Cœury la retient.)

SCÈNE XIII.

MADAME DE COEURY, PERRINE.

MADAME DE COEURY.

Venez, Perrine. Vous avez donc du mérite? Madame de la Rabatterie vient de m'assurer que vous étiez une perfection.

PERRINE.

Cette dame a bien de la bonté.

MADAME DE COEURY.

Non, elle n'en a pas trop; voilà pourquoi ce qu'elle m'a dit m'a étonnée. Elle a été sur mes brisées; car c'est moi qui devais faire votre mariage. Je l'ai promis à Francisc.

PERRINE.

Vous ne l'auriez pas promis, que je serais bien sûre que ce serait vous qui le feriez.

MADAME DE COEURY.

Qu'elle est gentille! Mais je croyais que vous comptiez sur madame de Sennecé?

PERRINE.

Madame de Sennecé!

MADAME DE COEURY.

Oui. Est-ce qu'elle est généreuse?

PERRINE.

Je n'en sais rien. Voilà deux saisons qu'elle vient aux eaux; j'ai travaillé pour elle; elle est fort difficile, par exemple.

MADAME DE COEURY.

Je le crois.

PERRINE.

Et un peu capricieuse.

MADAME DE COEURY.

Et un peu capricieuse?

PERRINE.

Elle commande mille bagatelles; et puis, que la moindre personne lui dise que c'est de mauvais goût, elle vous les laisse.

MADAME DE COEURY.

Est-ce qu'elle vous a laissé quelque chose?

PERRINE.

Une collerette et un bien joli petit bonnet que j'ai encore.

MADAME DE COEURY.

Qu'est-ce qu'elle vous a dit pour ne pas les prendre?

PERRINE.

Comme elle a le nez long, elle trouvait que le bonnet n'avançait pas assez sur le front; elle me

l'avait commandé comme cela; ce n'était pas ma faute.

MADAME DE COEURY.

Ai-je le nez long, moi?

PERRINE.

Si madame de Sennecé avait une figure comme madame, elle aurait bien pris mon bonnet.

MADAME DE COEURY.

Elle est ingénue! Vous me le montrerez, je verrai à l'essayer. Vous devez connaître beaucoup des personnes qui sont ici?

PERRINE.

Il n'y a pas une dame pour laquelle je ne travaille.

MADAME DE COEURY.

Il faut venir chez moi le matin; j'ai mille choses à vous donner à faire; et puis vous me conterez vos amours.

PERRINE.

Cela sera bientôt fait. Il y a deux ans que Francisc est dans ce pays-ci; il y a un an qu'il me fait la cour; il y a six mois que je l'aime, et c'est cette année que je l'épouse.

MADAME DE COEURY.

On dit que votre mère ne le veut pas.

PERRINE.

Parce que Francisc n'a pas d'argent; mais c'est égal.

MADAME DE COEURY.

Comment! c'est égal?

PERRINE.

Je sais bien ce que je veux dire.

MADAME DE COEURY.

Vous comptez sur moi.

PERRINE.

Si madame croyait à la bonne aventure?

MADAME DE COEURY.

A la bonne aventure!

PERRINE.

Oui, madame.

MADAME DE COEURY.

Est-ce qu'on vous a dit votre bonne aventure?

PERRINE.

Pas à moi, mais à ma mère quand j'étais toute petite, toute petite. On lui a bien assuré que je serais mariée par la plus jolie dame qui serait jamais venue aux eaux. Ainsi, vous voyez bien...

MADAME DE COEURY.

Vous êtes une flatteuse, Perrine.

PERRINE, d'un air d'ingénuité.

Pourquoi donc, madame?

MADAME DE COEURY.

Parce que vous voulez me faire entendre que vous

me trouvez la plus jolie dame qui soit jamais venue aux eaux.

PERRINE, toujours avec ingénuité.

Je répète ce que j'entends dire à tout le monde.

MADAME DE CŒURY, à part.

C'est très-possible. (Haut.) Tenez, Perrine, voilà un à-compte de ce que je veux faire pour vous. (Elle lui donne une bourse.) Revenez demain; vous serez mariée par moi, entendez-vous; et il y aura une noce, une belle noce. Vous avez des parens, des amis; invitez-les, je me charge de tout.

(Elle sort.)

SCÈNE XIV.

PERRINE, seule.

Eh! mais, je m'étonne moi-même. Quoi! le grand monde ne serait que cela! En vérité, je ne vois pas pourquoi je ne serais pas aussi du grand monde, moi; il me semble qu'on ne me séduirait pas aussi facilement. On ne peut répondre de rien. Si je n'avais autre chose à faire que d'écouter des gens qui me diraient que je suis jolie... c'est aussi amusant qu'autre chose. Oh! voici monsieur de Thècle.

SCÈNE XV.

PERRINE, M. DE THÈCLE.

M. DE THÈCLE, à Perrine, qui va pour sortir.

Où allez-vous donc, mon enfant?

PERRINE.

Monsieur, j'ai affaire.

M. DE THÈCLE.

Comment! vous ne voulez pas rester un instant avec moi? Depuis si long-temps je cherche à vous parler.

PERRINE.

C'est à cause de cela.

M. DE THÈCLE.

Voilà trois ans que je vous vois embellir.

PERRINE.

Monsieur, j'étais sûre que vous alliez commencer ainsi.

(Elle va pour sortir, monsieur de Thècle la retient.)

M. DE THÈCLE.

Qu'y a-t-il donc de si effrayant dans ce langage?

PERRINE.

Que voulez-vous, monsieur, je suis poltronne.

(Elle va encore pour sortir.)

M. DE THÈCLE.

Mais écoutez-moi, de grâce, Perrine.

PERRINE.

J'ai toujours entendu dire que les filles qui vous écoutaient, finissaient par s'en repentir.

M. DE THÈCLE.

Qui donc a pu me calomnier ainsi?

PERRINE.

Enfin, ma mère m'a défendu de jamais lever les yeux sur vous. Chaque fois que vous vous arrêtez devant notre croisée, elle me fait baisser la tête, et elle a raison.

M. DE THÈCLE.

Vous trouvez qu'elle a raison?

PERRINE.

« Ma fille, me dit-elle, monsieur de Thècle (car « tout le monde ici sait votre nom, depuis le temps « que vous venez aux eaux), monsieur de Thècle est « un de ces jeunes seigneurs que Satan semble avoir « faits tout exprès pour perdre les pauvres innocentes « qui ne sont pas sur leurs gardes. Et comment pour- « raient-elles se défendre, quand tant de belles et « grandes dames y succombent elles-mêmes? »

M. DE THÈCLE.

En vérité, Perrine, votre mère est folle. Regardez-moi donc; mais qu'est-ce que Satan m'a donc fait de si particulier?

PERRINE.

Je n'en sais rien. Ma mère a cinquante ans, je n'en ai que dix-huit; elle doit avoir plus d'expérience que moi.

M. DE THÈCLE.

Vous m'avez regardé quelquefois?

PERRINE.

Un peu.

M. DE THÈCLE.

Sans votre mère, est-ce que vous vous seriez mis toutes ces idées dans la tête?

PERRINE.

Ce n'est pas pour donner raison à ma mère, mais je crois bien que oui.

M. DE THÈCLE.

Vous me trouvez donc dangereux?

PERRINE.

Monsieur, je ne voudrais pas vous dire une chose qui vous ferait de la peine; mais je dois épouser Francisc, et je ne dois penser qu'à lui.

M. DE THÈCLE.

Ma chère enfant, je trouve cela parfait. Je ne veux pas vous détourner de ce mariage; Francisc est de mes amis, et je suis loin de vouloir lui faire du tort. Je ne vous demande qu'un peu d'estime; ce n'est pas trop exiger.

PERRINE.

Que vous fait mon estime?

M. DE THÈCLE.

Ma chère Perrine, j'y mets un très-haut prix; tout le monde ici chante vos louanges, et tout le monde a raison. Pourquoi voudriez-vous que je fusse le seul qui eût à se plaindre de vous?

PERRINE, en soupirant.

Ah! monsieur, si je pouvais parler franchement, vous verriez bien que je vous rends justice.

M. DE THÈCLE, avec transport.

Charmante enfant! éloignez un peu votre mariage. (Il lui présente une bourse.) Je veux y contribuer; mais dites-moi que vous ne me croyez pas dangereux.

SCÈNE XVI.

M. DE THÈCLE, PERRINE, FRANCISC.

PERRINE, apercevant Francisc.

Non, monsieur.

FRANCISC, montrant la bourse que tient M. de Thècle.

Mamselle Perrine, qu'est-ce que c'est que cet argent?

PERRINE.

C'est un présent de noce que monsieur vous destine.

FRANCISC, prenant la bourse des mains de M. de Thècle, qui reste confondu.

Monsieur Thècle, c'est un pon action que fous

faites, et dont nous devons être pien reconnaissans, mamselle Perrine et moi.

PERRINE, faisant la révérence.

Monsieur, nous aurons pour vous toute l'estime que l'on doit à un bienfaiteur.

FRANCISC.

Il parle pien mamselle Perrine.

M. DE THÈCLE, d'un ton d'humeur concentré.

Francisc, vous aurez une femme...

FRANCISC, faisant sonner la bourse.

Oh! j'en suis pien sûr à présent.

M. DE THÈCLE, même jeu.

Qui est au moins bien adroite.

FRANCISC.

Il fait tout ce qu'il feut.

M. DE THÈCLE, riant.

Il faut finir par en rire... Mais faire plus de cent lieues pour jouer le rôle que je viens de jouer... Enfin je m'en console; c'est la première fois que cela m'arrive. Adieu, madame Francisc.

(Il sort en riant.)

SCÈNE XVII.

FRANCISC, PERRINE.

FRANCISC.

Comme il est gai ce monsieur Thècle! mais je ne croyais pas qu'il fût si riche. Cette bourse est pien garnie au moins!

PERRINE, tirant de sa poche celles qu'elle a reçues de mesdames de Cœury et de la Rabatterie.

Je ne sais pas ce qu'il y a dans celles-ci.

FRANCISC, se frottant les yeux.

Ah! mon Dieu, j'ai pas pu, et il me semble que je vois touple.

PERRINE, lui donnant les bourses.

Vous voyez bien.

FRANCISC.

C'est-il un songe? Mais, avec toutes ces bourses, je puis vous épouser au moins trois fois.

PERRINE.

Ce n'est encore rien, auprès des promesses qu'on m'a faites.

FRANCISC.

Mamzelle Perrine, che sais pas où j'en suis. Ce monsieur la docteur il est un habile homme.

PERRINE.

Oui; car en m'indiquant le caractère des personnes à qui j'avais affaire, il m'a mis à même de distribuer

SELON LES GENS L'ENCENS.

TABLE DES PROVERBES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

Pages.

La Journée difficile, aide-toi, le Ciel t'aidera..... 5
Le Salon dans la Cuisine, quand les chats sont dehors, les souris dansent sur la table..... 45
Les Paysans, il vaut mieux avoir affaire à Dieu qu'à ses saints..... 85
La Réconciliation par surprise, contre fortune bon cœur..... 127
L'Homme capable, plus de bruit que de besogne..... 175
Les Propos, on ne peut contenter tout le monde et son père..... 211
Le plus beau Jour de la vie, il n'est pas d'éternelles amours..... 249
Le Diner sur l'herbe, un bon averti en vaut deux..... 295
Le Jury, dans le doute abstiens-toi..... 337
Tous les Comédiens ne sont pas au Théatre..... 375
Les Dots, selon les gens l'encens..... 437

FIN DU TOME DEUXIÈME.